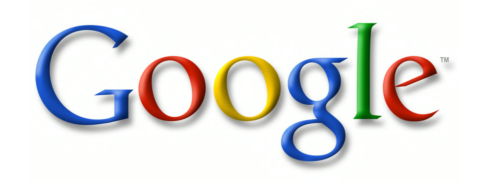






Dn. 451.1
HARVARD COLLEGE LIBRARY
SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
Dante Collection.
GIVEN BY
CHARLES ELIOT NORTON,
Class of 1846.
10 April, 1884.



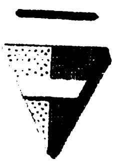
DANTE

RÉVOLUTIONNAIRE ET SOCIALISTE

MAIS

NON HÉRÉTIQUE.

Imp. Lemercier Paris



DANTE

RÉVOLUTIONNAIRE ET SOCIALISTE

MAIS

NON HÉRÉTIQUE,

Révélation sur les Révélations de M. Aroux,
Et Défense d'Ozanam,

PAR

FERJUS BOISSARD.

« Ainsi, le pauvre proscrit n'a pas trouvé
« dans sa couche funèbre le repos qui, là
« du moins, attend le reste des hommes.
« On l'en a tiré pour le jeter, encore cou-
« vert de son linceul, dans l'arène des fac-
« tions, pour en effrayer comme d'un fan-
« tôme les esprits vulgaires. »

(OZANAM. *Dante et la Philosophie catholique au XIII[e] siècle*, 2[e] édition, 1845, p. 250.)

AVEC [illegible] PORTRAIT DE DANTE,

[illegible]près un masque moulé sur lui après sa mort.

PARIS,
CH. DOUNIOL, ÉDITEUR, RUE DE TOURNON, 29,
1854.

A Ozanam.

Ces lignes que nous allons écrire vous appartiennent, ces pensées que nous allons exprimer sont les vôtres. Nous ne saurions donc mieux faire que de vous les dédier :

A vous qui consacriez votre vie à l'étude et à la méditation de ces trois manifestations de Dieu : le vrai, le bien et le beau, et qui en aviez trouvé l'expression dans le chantre de la *Divine Comédie :*

A vous qui, plein de l'antique et naïve foi de la patrie, compreniez et aimiez les grands principes de la société moderne, et qui, loin de répudier, comme font tant d'hommes, le passé ou le présent, admettiez l'un et l'autre pour les féconder et arriver à l'avenir :

A vous qui aimiez l'Italie, noble terre arrosée du sang de tant de martyrs, où Pierre planta la croix de son maître

pour abriter à son ombre un monde nouveau ; l'Italie, illustrée par ses héros et ses savants, chantée par ses poètes, glorifiée par ses artistes :

A vous qui passiez votre vie avec Dante et Pétrarque, avec Giotto et Fiesole, Michel-Ange et Raphaël, saint François d'Assise et saint Benoît, et qui, plein d'admiration pour les anciens jours du peuple italien, lui rêviez un avenir digne de son passé.

Nous aimons ce que vous avez aimé, nous espérons ce que vous espériez. Aussi avons-nous voulu placer ce travail sous la bonne et sainte influence de votre mémoire, pensant, au moment où nous prenons la plume pour la première fois, que Dieu la bénira en la voyant sous votre patronage.

Le souvenir de l'homme vertueux ressemble à un parfum précieux qui, après s'être exhalé du vase qui le contenait, laisse longtemps après lui une suave odeur.

INTRODUCTION

SUR L'ÉTAT DE LA QUESTION.

« Ainsi, le pauvre proscrit n'a pas trouvé « dans sa couche funèbre, le repos qui, là du « moins, attend le reste des hommes. On l'en « a tiré pour le jeter, encore couvert de son « linceul, dans l'arène des factions, pour en « effrayer comme d'un fantôme les esprits « vulgaires. »

(OZANAM, *Dante et la philosophie catholique au XIIIe siècle*, 3e édition, 1855, p. 328.)

I.

Nous croyons pouvoir offrir de nouveau au public, et sans y rien changer, notre modeste livre, *Dante Révolutionnaire et Socialiste, mais non Hérétique*, en réponse au *Dante Hérétique, Révolutionnaire et Socialiste* de M. Aroux.

Il nous semble, en effet, n'avoir rien à craindre des

nouvelles révélations de notre adversaire ; et la poussière séculaire que son infatigable érudition remue sans cesse, ne nous paraît pas en avoir obscurci la clarté.

C'est pourtant un rude et vaillant lutteur que M. Aroux. Il a sacrifié à son idée (ainsi qu'il le dit lui-même), une partie de sa fortune, et de longues années de sa vie. En trois ans, il nous a donné plus de dix-neuf cents pages d'une impression serrée et compacte, hérissées de citations à désespérer les savants le plus profondément ensevelis dans la poussière des bibliothèques. Après un premier volume, que l'on pourrait appeler son manifeste, il a fait paraître successivement *la Comédie de Dante traduite en vers selon la lettre et commentée selon l'esprit*, et *le Paradis de Dante, illuminé a giorno, dénouement maçonnique de sa comédie albigeoise,* sans compter les épisodes de ses volumes comme : *l'Hérésie de Dante, démontrée par Francesca de Rimini, devenue un moyen de propagande vaudoise ; la Clef du langage des fidèles d'Amour ; un Coup d'œil sur les romans du Saint-Graal, notamment sur le Tristan de Léonnois.*

Il s'en faut bien que nous ayons lutté de science avec M. Aroux : la tête nous tournerait sur les hauteurs de ce savoir rétrospectif; nous nous égarerions dans cet inextricable dédale de faits étranges, de théories mys-

térieuses où l'on marche à tâtons, où l'œil ne distingue plus rien.

Voilà précisément ce qui indispose M. Aroux. Il s'impatiente de ne pas trouver d'adversaire digne de lui, il s'irrite contre la critique, il s'indigne contre les savants. Il ne veut pas comprendre qu'il doit y avoir, de par le monde, fort peu de gens disposés à vivre comme lui toute leur vie sur des livres hiéroglyphiques, ou à pâlir, des années entières, dans les coins les plus obscurs des bibliothèques de Paris, de Londres, de Rome et de Florence, pour débattre un système qui *à priori* paraît invraisemblable et impossible.

M. Aroux ne se condamne-t-il pas lui-même par cet entassement de preuves qu'il apporte incessamment à l'appui d'un fait si évident d'après lui? L'évidence en effet apparaît d'elle-même et frappe l'esprit tout d'abord; serions-nous tous aveugles, ou M. Aroux ne serait-il pas trop voyant?

Mais non, le public a continuellement besoin de M. Aroux pour être initié à l'histoire, à la philosophie, à la littérature, à la politique, car nul avant lui n'y a jamais compris, et nul sans lui n'y comprendra jamais rien. Nous n'exagérons pas. « Je ne me dissimule pas, dit-« il lui-même, qu'il s'agit de toute une révolution dans

« l'histoire du christianisme, de la philosophie, de la « littérature..., d'un véritable bouleversement dans les « domaines de la critique, de l'histoire et de la philo- « sophie (1). » Il importe de noter qu'il ne s'agit pas ici d'un petit coin de l'histoire du monde, d'un peuple, d'une langue, d'une corporation, d'un homme, d'un livre, il y va tout simplement du mouvement intellectuel, moral, philosophique, littéraire, politiq e, artistique, religieux, de l'humanité, depuis Thalès jusqu'à la révolution de 1848, c'est-à-dire quelque chose comme vingt-cinq siècles.

Nous avons pensé, et nous pensons encore, que, pour répondre à M. Aroux, il n'était pas besoin de le discuter phrase par phrase, mais qu'il suffisait de lui crier halte, au nom des considérations générales que nous lui avons soumises sur les mœurs, l'histoire, l'organisation sociale du moyen âge ; au nom des faits que nous avons racontés à l'endroit de Dante, de l'Italie, de Rome, de Florence ; au nom des appréciations que nous avons données de la Monarchie, du Banquet, de la Vie nouvelle, de l'Idiôme vulgaire, des Canzones, de la Di-

(1) *Dante hérétique, révolutionnaire et socialiste*, avant-propos, p. x et XIII.

vine Comédie. Nous le croyons d'autant plus que nous avons pris M. Aroux en flagrant délit d'interprétations fausses ou tout au moins problématiques, de conjectures invraisemblables sur les couleurs et sur les nombres, d'allusions non justifiées, de traductions de fantaisie, de chicanes puériles.

II.

M. Aroux n'a cessé de gourmander la critique, de se plaindre de son silence, de lui reprocher sa légèreté, de l'accuser d'une vaste conspiration, organisée au profit de la science officielle dont le siége est fait, dit-il, qui ne veut rien oublier ni rien apprendre, et qui cherche à résister, non pour la vérité, mais pour la position acquise, pour son crédit, pour sa réputation. En ceci, il a tort et il a raison. Il a raison, s'il se heurte véritablement contre un déni de justice, et ici nous conviendrons que généralement la critique ne l'a pas traité avec les égards dus, sinon à son système, du moins à son érudition. Il a tort, s'il ne comprend pas que chez plusieurs le silence équivaut presque à une réfutation, et qu'un refus d'attention à l'entassement de ses preuves et à l'arsenal de son argumentation peut être l'indice

d'un jugement qui ne croit pas pareille thèse digne d'une étude plus approfondie.

Tout au moins M. Aroux ne saurait nous adresser les mêmes reproches. On nous a au contraire blâmé d'avoir opposé volume à volume, d'avoir voulu discuter son livre avec l'attirail de la dialectique. Et pourtant, M. Aroux n'a-t-il pas fait exactement à notre égard ce qu'il reproche si amèrement à la critique? Il s'est félicité de la loyauté et de la courtoisie d'un adversaire tel que nous; il a bien voulu nous proposer pour modèle à ceux de ses contradicteurs qui l'avaient malmené; mais c'est tout, pas un seul mot de réplique à nos objections. Qu'en doit-on conclure?

Nous le mettons une dernière fois en demeure de faire droit à nos questions et à nos objections. Dans son arrêté de compte avec la critique, à la fin de son dernier volume (1), il a pris la peine de répondre à ceux dont il se plaint, comme M. Atto Vannucci de Florence, M. R. de C. du *Bulletin littéraire de la bibliothèque universelle de Genève,* M. Frédéric Morin, M. Foucher de Careil; mais jusqu'à présent il a passé en saluant devant

(1) Le Paradis de Dante, illuminé *a giorno,* dénouement tout maçonnique de sa comédie albigeoise.

notre livre, à la modération et à la convenance duquel il a trouvé plus commode de rendre un inutile hommage. Qu'il y prenne garde, la modération est ordinairement l'apanage de la vérité.

Qu'il dise hardiment, carrément, ce qu'il est et ce qu'il veut en religion et en politique. Certes la chose peut, au premier abord, paraître importer fort peu, car pour juger un livre il n'est pas précisément nécessaire de connaître les préoccupations de l'auteur, sa foi religieuse, ses convictions politiques, ses regrets ou ses espérances à l'endroit de l'organisation gouvernementale de son pays. Cependant, en un temps où la plume de l'écrivain est loin de jouir de la plénitude de son indépendance (ce que M. Aroux semble parfois regretter), dans un ouvrage où les plus grands intérêts religieux interviennent à chaque page et où la philosophie et la théologie occupent la première place, on comprendra facilement l'importance d'une profession de foi. M. Aroux nous paraît assez indépendant pour ne pas la redouter même de nos jours. Elle donnerait souvent la clef de passages obscurs ou douteux, elle aiderait merveilleusement le lecteur à suivre la marche de l'écrivain. On sait alors à la clarté de quelle lumière il travaille, ce qui le guide, ce qui l'inspire; et, ses amours, s'il en a,

ses haines (qui n'en doit pas avoir, sinon contre les hommes, du moins contre les choses!), s'expliquent naturellement. Sans cela on est exposé à s'égarer dans un labyrinthe d'idées, de principes, de faits, d'appréciations historiques ou philosophiques, qui peuvent paraître sans portée ou sans ensemble. N'est-ce pas ce qui arrive tout particulièrement pour les volumes de M. Aroux, dans lesquels on a cherché avec peine, et sans jamais les trouver, un but, une pensée intime, qui auraient dû, ce semble, se faire jour une fois ou l'autre?

C'est ce qui explique d'ailleurs les récriminations dont l'auteur a été l'objet; les questions qui lui ont été posées, les sommations que la presse lui a lancées et les épithètes si diverses dont il a été gratifié. Cela nuit évidemment à son œuvre qui, au lieu d'être étudiée à fond, n'apparaît plus que comme une arme de guerre dont les partis se sont emparés avec leurs rancunes ou leurs jalousies. S'en plaint-il? On dirait plutôt qu'il en rit sous cape. Nous espérons qu'il comprendra enfin l'inanité et les dangers d'un semblable jeu. Le fait est là, constaté par lui-même. Ne se demande-t-il pas si le silence de certains critiques ne tiendrait pas aux imputations contradictoires dont il a été l'objet? Ne dit-il pas que M. Rigault, des *Débats*, l'a traité d'ultramontain,

M. Delâtre, de voltairien, dans l'*Athœneum*, M. Sébastien Rhéal, d'inquisiteur, M. C. G. Aubert, de la *Revue de l'Instruction publique,* de rêveur, M. Atto Vanucci, d'ennemi de la liberté et de l'indépendance italienne et de champion furibond de l'Ordre, M. R. de C., dans le *Bulletin littéraire de la Bibliothèque universelle de Genève,* de calomniateur, M. Morin, dans la *Revue de Paris*, de Nicolardot du poète florentin et d'adepte de l'*Univers?* Le voilà donc ballotté de Voltaire à M. Veuillot, et du scepticisme de l'*Encyclopédie* au fanatisme de l'*Univers*. Que M. Aroux ne s'étonne pas si M. Atto Vanucci a vu « dans ses attaques contre Dante et contre « les autres grandes intelligences des siècles passés, « un moyen de frapper les hommes qui professent, de « notre temps, cette *hérésie,* qui se propose pour but « la liberté des peuples. » Si le mécontentement de l'illustre membre de l'Académie *della Crusca* se ressent d'une langue aussi énergique dans son blâme que pompeuse dans ses louanges, son témoignage n'en reste pas moins d'une haute portée en cette matière. Puis, nous pourrions montrer à M. Aroux une lettre d'un illustre moine de notre pays qui, dans sa solitude, a été frappé de la même idée que M. Atto Vanucci, à Florence : « Ces sortes de découvertes sur de grands hom-

« mes dont la réputation a traversé les siècles, ne sont,
« je le crois, que des invectives à l'adresse des gens
« vivants et des doctrines qui ont cours... Faire tout à
« coup de Dante un membre d'une franc-maçonnerie
« anti-chrétienne, un conspirateur sourdement acharné
« contre Jésus-Christ et son Église, cela me paraît une
« pauvre idée *à l'adresse de ce temps-ci.* » Cela doit prouver à M. Aroux qu'il peut être utile de connaître son monde et qu'il a tort de s'écrier : « Eh ! messieurs,
« que vous importe ce qu'est l'auteur, ce qu'il fut et ce
« qu'il sera ? Que vous importe ce qu'il pense et ce qu'il
« croit ? » M. Aroux devrait particulièrement le comprendre à une époque où chaque parti, dans le silence et le recueillement, est avide de constater qui est pour lui ou contre lui ; épie, dans chaque voix qui s'élève, si c'est un ami qui lui arrive ou un ennemi qui s'annonce. Les partis peuvent se taire en effet, mais ils n'abdiquent jamais. Voyez plutôt. Il y a bien des années que le nom de Béranger n'était plus prononcé dans la foule ; et cependant à peine a-t-on connu la mort de celui qui s'était depuis longtemps enseveli dans la retraite, que Paris s'est levé tout entier pour voir passer un cercueil..... Venise se tait au fond de ses lagunes, sous le canon autrichien, et voilà qu'à Paris une foule immense suit jus-

qu'à sa dernière demeure, Manin, le président héroïque d'une république qui ne meurt pas.

Il peut nous être fort utile d'interroger M. Aroux, ainsi que plusieurs l'ont fait. N'a-t-il pas mêlé, à ses appréciations littéraires, la politique et la religion? Est-ce qu'il ne parle pas de Dante « battant en brèche la no-« blesse et l'hérédité des biens, secouant déjà sur le « monde les torches du socialisme ramassées de nos « jours par d'impitoyables logiciens (1)? » Ne montre-t-il pas Béatrix comme l'image d'une république rouge universelle portant partout le fer et le feu? Ne s'agit-il pas de savoir si saint Benoît, saint François d'Assise, saint Pierre Damien, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, saint Bernard, n'ont pas été les complices de Dante, ainsi que Dante lui-même le donnerait à entendre, et si, dans ce cas, ils n'ont pas été accaparés par l'Église, honteuse d'avoir contre elle de pareils témoins (2)? Bien qu'il semble vouloir s'abstenir de toute discussion sur le dogme, ne touche-t-il pas à des points de doctrine religieuse? Ainsi, à propos de cet homme né au rivage de l'Indus, où personne ne parle de Jésus-

(1) *Dante hérétique, révolutionnaire et socialiste,* p. 426.

(2) Paradis de Dante illuminé *a giorno*, p. 1220.

Christ, ne lit les livres sacrés et n'écrit sur la religion (1), ne l'avons-nous pas trouvé fort peu édifié sur cette proposition si connue : Hors de l'Église point de salut?

Le titre du volume de M. Aroux apparaissait d'ailleurs aussitôt après ces jours où la révolution était dans les esprits autant que dans la rue; où les grandes questions sociales s'agitaient sur la place publique, dans les journaux, au sein des assemblées politiques; où l'idée religieuse semblait se réveiller; où le catholicisme surtout, plus énergiquement aimé par les uns, plus vivement attaqué par les autres, reprenait dans le monde un rôle plus imposant. On discutait alors pour savoir si, sans être hérétique, on pouvait être pour la révolution et pour une sorte d'émancipation sociale. Les uns jetaient l'anathème aux catholiques qui participaient au mouvement politique; d'autres, laïques, prêtres, moines, évêques, à la tribune, dans le journalisme, dans les chaires profanes ou sacrées, protestaient hautement contre de pareilles prétentions. Alors s'affirma énergiquement une école appelée la démocratie catholique, que les tracasseries, les dénigrements, les vio-

(1) Paradis, ch. XIX.

lences, les réquisitoires de certains journaux ne purent arrêter. A Paris, surtout, elle eut un moment puissance et popularité. Nous ne nommons personne pour ne troubler ni le sommeil de ceux qui ne sont plus, ni le silence de ceux condamnés à se taire, et pour ne pas redire les noms de ceux qui ne méritent plus qu'on les prononce.

Qu'a donc entendu M. Aroux en réunissant ainsi dans les circonstances que nous venons de dire, ces trois mots : hérétique, révolutionnaire, socialiste? A-t-il voulu établir une solidarité entre ces termes? Son volume donne le droit de l'affirmer. N'avait-il, au contraire, constaté qu'un fait sans conséquence et sans signification? Véritablement il semble qu'il y ait là un *parler clus,* comme il le dirait lui-même : nous en voudrions la clef.

D'autant plus que M. Aroux ne semble pas se placer toujours sur le même terrain. C'est ainsi que, dans son premier volume, il revient constamment sur la solidarité qui existe entre les hérésies et les révolutions, et qu'il paraît être sous une sorte de préoccupation d'orthodoxie qui ne le quitte pas, tandis que, dans les volumes suivants, ces rapprochements et ces préoccupations semblent s'effacer. On serait tenté de croire que

maintes pages du premier volume lui ont été inspirées par une sorte de convenance envers le Pape auquel il a dédié son travail, espérant en obtenir contre Dante une condamnation solennelle.

M. Aroux, du reste, n'a pas une idée fort juste du catholicisme, de notre foi, et de l'autorité qui régit l'Église. « Il est, dit-il, des questions que ne doit point « aborder, encore moins approfondir, celui qui se sou- « met à l'autorité de l'Église (1). » L'autorité de l'Église serait-elle donc, comme trop souvent les pouvoirs de la terre, un despotisme brutal qui veut commander à des aveugles? Ce n'est certes pas ce qu'entend saint Paul lorsqu'il dit : *Rationabile sit obsequium vestrum.* Il est faux de croire que les catholiques ne doivent pas aborder les questions et les approfondir; l'Église frappe l'erreur, mais ne condamne pas l'étude; l'Église s'élève contre les aberrations de la raison, mais ne proscrit pas la raison. Ainsi que l'a dit saint Thomas d'Aquin, la foi présuppose la raison, comme la grâce présuppose la nature.

(1) *Rivista Encyclopedica italiana*, février 1855.

III.

Que M. Aroux reproche à la critique, ici un silence qui est déjà pour lui une condamnation, là une unanimité qui repousse énergiquement son système; pour nous, nous n'avons qu'à nous applaudir, et de l'appui qu'elle a donné à notre thèse, et des termes dans lesquels elle a bien voulu le faire. Qu'elle nous permette toutefois de lui soumettre quelques observations.

A M. Atto Vannucci, le savant académicien *della Crusca,* pour sa haute approbation dans sa *Rivista Dantesca* (1); à M. Frédéric Morin, pour son chaleureux accueil dans la *Revue de Paris;* à M. C. Ferrari, qui, dans le *Courrier franco-italien,* nous a si cordialement remercié de notre sympathie pour son pays; à M. Louis Bonnel, qui s'est fait l'écho de notre propre pensée; à M. L. Delatre, de l'*Athœneum*, nous n'avons qu'à dire : Merci! aussi bien qu'à l'illustre Tommaseo, qui, dans son exil, suit attentivement tout ce qui intéresse l'esprit humain.

Mais M. Schmit, dans le *Correspondant*, « tout en

(1) *Rivista encyclopedica italiana,* février 1855.

« comprenant que, dans cette manière de retourner un « titre contre lui-même, il y a quelque chose d'assez « piquant pour qu'un auteur s'y laisse facilement sé- « duire, » pense que le titre de notre livre ne doit être que *Dante non hérétique;* M. Guttinguer, dans la *Gazette de France,* n'accepte pas plus « Dante révolution- « naire et socialiste qu'hérétique, car qui dit socialiste « dit hérétique, » et implore un commentateur qui lui montre Dante non révolutionnaire, non socialiste, non hérétique, un Dante pur de politique, enfin; le *Mémorial catholique,* auquel sa foi, son indépendance, sa charité, devraient faire une plus grande place dans la presse religieuse, dit : « Nous n'aimons pas ce titre, il effarouchera. » La *Chronique de France* aurait eu « quelques observations à placer si le terrain de la po- « litique ne lui était pas interdit. » M. Emile Affichard, dans un récent travail (1) plein d'esprit et de verve, où le bon sens se fait jour à travers l'ironie; où le trait éloquent révèle l'avocat habitué aux succès de la barre, se demande « pourquoi faire à M. Aroux des conces- « sions sans fondement, et lui donner ainsi les appa- « rences du succès? Il importe, dit-il, de bien s'entendre

(1) *Revue d'Anjou et du Maine.*

« et de ne pas laisser, comme l'a fait à tort M. Boissard, « place à l'équivoque. » M. Félix Mornand, au contraire, trouve la question de savoir si Dante était hérétique « petite à ses yeux ; il estimerait plus Dante pour « ce qu'on lui reproche que pour ce dont on entreprend « de le décharger. »

Évidemment nous attachons à ce point plus d'importance que le critique de *l'Illustration;* mais nous ne pouvons pas faire droit aux réclamations qui nous sont adressées, et nous persistons à conserver à notre livre le titre que nous lui avons donné tout d'abord, sauf à ajouter ici quelques explications.

Il paraît en effet que ce titre peut être gros d'orages, puisque l'administration, chargée de veiller à la libre circulation de la voie publique, a cru voir un danger dans l'affiche de ce titre. Nous dirons cependant à M. Guttinguer, qu'il nous est impossible de faire un Dante non politique en présence de son histoire, de ses œuvres, et tout particulièrement de la Monarchie, traité purement politique ; aussi impossible qu'il le serait de raconter la vie de Hugo, notre grand poète, sans nous occuper de ses luttes dans nos assemblées publiques et de son exil. Nous dirons que ce titre nous était imposé, ainsi que le rédacteur en chef du *Mémorial catholique*

l'a fait observer. Nous dirons avec M. Affichard, qui nous justifie pleinement lui-même, « que ce titre de ré-« volutionnaire, dont on fait un grief à Dante, doit être « à son honneur. Je voudrais bien savoir, dit-il, com-« ment il eût été possible à l'âme la plus passionnée de « l'Italie, en qui se répercutaient toutes les sensations, « se résumaient toutes les douleurs, s'évanouissaient « toutes les espérances de sa patrie, de chanter placi-« dement les cieux et les lacs bleus, sans prendre parti « dans ces solennels débats. Je voudrais qu'on voulût « bien me dire, comment, alors que le plus obscur des « citoyens se préoccupait jusqu'au délire de la chose « publique, le vieux Gibelin eût été destitué de ce droit; « comment enfin, alors que dans l'ordre politique tout « était travail, enfantement, révolution en permanence, « il eût été possible à un citoyen de n'être pas ré-« volutionnaire et à Dante de n'être pas citoyen. » Nous dirons avec M. U. Maynard, dans la *Bibliographie catholique* (1) : « Ces trois chefs d'accusation (révolu-« tionnaire, socialiste, hérétique) sont-ils tellement « unis qu'ils ne soient susceptibles d'aucune disjonc-« tion? Non sans doute, c'est absolument possible au-

(1) Janvier 1857.

« jourd'hui. » Nous ne nous attendions certes pas à trouver notre défense chez M. l'abbé Maynard qui, après avoir décerné un certificat d'orthodoxie à M. Aroux, nous a assez maltraité, et semble nous tenir pour suspect. Nous avons vengé Ozanam « avec une animation que « ne justifiaient peut-être pas les légers soupçons que « fait peser sur lui M. Aroux... Cette défense pouvait et « devait être indépendante du panégyrique de l'*Ère nou-* « *velle* et du réquisitoire contre certaine école intolé- « rante qui l'a combattue. » Aussi M. Maynard a-t-il remarqué *çà et là quelques idées qui lui répugnent* (1). Nous dirons qu'à nos yeux, en effet, ces trois chefs d'accusation sont susceptibles de disjonction, pourvu toutefois que l'on n'entende pas d'avance par révolutionnaire et socialiste un ennemi acharné du catholicisme. Nous dirons que nous pouvions parfaitement faire cette distinction, mais que peut-être nous n'avons pas été fâché d'avoir notre parler clus aussi bien que M. Aroux, et

(1) M. Maynard ne manque pas de perspicacité ; il a bien vu le fond de notre pensée, il a deviné ce que nous avions peine à retenir au bout de notre plume, à l'endroit de l'*école d'intolérance*. Depuis, nous avons dû parler hautement, énergiquement, dans une brochure : *Justice! Le journal l'Univers et Frédéric Ozanam*. Nous aimons les situations nettes ; nous espérons donc aujourd'hui avoir ramené M. Maynard à d'autres sympathies, ou lui répugner tout à fait.

que peut-être aussi nous n'avons pas craint d'effaroucher un peu les petits enfants de la civilisation.

Quoi qu'il en soit, nous ne faisons aucune difficulté de déclarer que nous n'avons pas entendu montrer Dante comme un révolutionnaire prêt à tout briser, à tout renverser dans un jour, ou un socialiste attendant l'heure de faire rouler l'humanité dans le sang. Qui en doute, et qui pourrait le supposer? Mais nous pensons que Dante aspirait à un changement dans les affaires de son pays, à une révolution radicale dans l'organisation municipale de Florence, dans le gouvernement de l'Italie, dans la combinaison des forces diverses qui se partageaient l'Europe, et nous prétendons qu'il n'était pas hérétique pour cela. Est-ce que le monde ne va pas toujours en avant? Est-ce que la marche de l'humanité n'est pas une incessante révolution sociale? Est-ce que les hommes les plus prudents et les plus timorés ne louent pas tous les jours ceux qui ont changé l'organisation politique ou sociale des peuples? Est-ce que Fulton, en établissant sa chaudière d'eau bouillante dans une frégate; Jacquard, en modifiant les rouages des métiers à tisser; Vauban, Law, Quesnay, Turgot, Adam Smith, Beccaria, en agitant des questions d'administration, de finances, de commerce, de législation;

Mirabeau et tant d'autres, en secouant le vieil édifice social prêt à crouler, n'ont pas remué et bouleversé le monde?

IV.

Que M. Aroux nous permette encore une observation. Il faut bien, quoi qu'il en ait, qu'il regarde M. Rossetti comme son ancêtre, et qu'il se reconnaisse pour son élève, passé maître, s'il y tient. Nul n'oserait lui contester un avantage qu'il a certes bien mérité. Qu'a fait M. Rossetti? Il a prétendu qu'un grand secret avait traversé l'humanité depuis Orphée, Thalès et Pythagore jusqu'à nos jours, transmis par les prophètes, les sibylles, les poètes, les philosophes, voilé tantôt dans les dissertations de Platon, tantôt dans les vers de Virgile ou les pages de Boétius; recueilli par les Manichéens, les Templiers, les Patarins, les Gibelins, les Rosecroix, pour arriver jusqu'à nous par les Swendenborgiens, les Francs-Maçons et les Carbonari.

Que fait aujourd'hui M. Aroux? Il constate l'existence d'une secte, ramifiée en une infinité de branches dont l'origine se perd dans l'obscurité des âges les plus reculés, et qui se diversifie suivant les temps et les lieux, selon qu'elle règne sur les rivages de l'Attique ou

au milieu des sables de l'Égypte, et à mesure qu'elle s'infiltre dans les républiques italiennes; mystique dans le nord de la France et de l'Allemagne, rationaliste en Espâgne, dans le Languedoc et la Provence. Tout se confond et se mêle en une fatidique unité : les fables de la Grèce et les mystères de l'Orient, les rites de l'Égypte et le paganisme de Rome, Carpocrate et Basilide, Valentin et Manès, Boghards et Lollards, Bogomiles et Fratricelles, Francs-Maçons et Templiers, Averrhoës et la Kabbale, pour aboutir à Luther et à son église, ce qui ne manque pas d'être flatteur pour celui-ci et pour ses disciples. Mais cette secte avait besoin de mystérieux signes de ralliement, de cabalistiques moyens de s'entendre, d'un *parler clus* enfin, pour s'exprimer comme M. Aroux. Ce parler clus n'a pas cessé d'exister depuis Orphée jusqu'à Frédéric II qui lui a redonné une vie et une forme nouvelles. Ce chantre merveilleux de l'antiquité, dont la voix harmonieuse élevait elle seule des murailles, a transmis son langage sectaire à cet autre chantre d'Ilion qui lui-même l'a transmis à une suite d'initiés auxquels le poète de Mantoue l'a emprunté. Ainsi l'*Iliade* et l'*Odyssée*, le *Banquet*, l'*Énéide*, les *Bucoliques*, sont autant de grandes machines de guerre; à leur suite viennent se ranger, à travers les âges, les plus

importants travaux de l'esprit humain au-dessus desquels s'élève la *Divine Comédie.* Après Orphée, Homère, Platon, Virgile, les Gnostiques, les Albigeois, apparaissent Frédéric II, les Fidèles d'amour, Dante da Maiano, Guido Guinizzelli, Guido Cavalcanti (pour ne nommer que les plus illustres) et tant d'autres que domine de tout l'éclat de son génie le sombre et terrible Florentin. Celui-ci arrive à une telle habileté de langage, à une si prodigieuse puissance de composition poétique, que pas un mot dans des volumes entiers, dans des milliers de vers, ne s'écartera de la plus sévère orthodoxie, bien que revêtant cependant à chaque phrase, à chaque ligne, toute la perversité du sectaire, toutes les ténèbres de l'erreur, toutes les astuces de l'hérésie; de telle façon que lorsque vous et moi, lecteurs simples et bénins, nous lirons ces livres, charmés par les images de la poésie, étonnés par la profondeur des pensées, l'initié, M. Aroux, par exemple, verra clairement d'un bout à l'autre le contraire de ce que nous voyons et entendons. Mais il y a quelque chose de plus extraordinaire encore que ce tour de force de la *Divine Comédie*, si étrange cependant, qu'avant de l'admettre nous croirions plutôt à la création fortuite de l'Iliade par un surprenant, mais heureux arrangement des lettres de l'Alphabet qui, lancées

en l'air, seraient retombées dans cet ordre tout bonnement sublime. C'est que l'œuvre entière de Dante s'explique et ne peut s'expliquer que par le système de M. Aroux, c'est que Dante a ourdi ces vastes et impénétrables trames de ruses, de mensonges, d'allégories, nous allions dire de prestidigitation, dès les premiers jours où il a pris la plume et qu'il ne s'en est pas départi un seul instant ; c'est que la *Vita nuova* renferme déjà le venin que l'auteur distillera plus tard dans ses traités, dans ses poésies, dans son poème.

V.

Au lieu d'aller chercher si loin l'explication de l'œuvre de Dante, au lieu de fouiller péniblement dans les mystérieuses aberrations des mille sectes qui ont propagé l'erreur dans le monde, tandis que le catholicisme y versait la lumière et y semait la vérité, M. Aroux aurait dû rechercher dans la marche de l'esprit humain ce qui a précédé et amené, *littérairement* parlant, le poème de Dante. Il a beau dire, la *Divine Comédie,* sans lui ôter aucun des caractères qui lui appartiennent, est en même temps une question littéraire. Or Dante a fait ce que tant d'autres avaient essayé avant lui : il a repris

un thème déjà connu depuis longtemps; il a développé une idée déjà exploitée par ses devanciers.

Ceci n'est pas une révélation. M. Aroux doit savoir tout cela aussi bien que nous; mais, emporté par son système, il ne donne pas à cette question l'attention qu'elle demande. Foscolo s'en occupait déjà dans la *Revue d'Édimbourg* (t. xxx); Fauriel avait touché ce point important et lumineux; M. Charles Labitte a curieusement analysé les visions chrétiennes qui occupaient l'imagination des peuples avant Dante; M. Delécluze, négligeant certains côtés de l'histoire, s'est particulièrement attaché à ce qui, dans les romans arabes, dans les chants des Provençaux et des fidèles d'amour, pouvait préparer la poésie dantesque dont il a même suivi les traces dans la poésie amoureuse postérieure à Dante; Ozanam, dans un travail sur les sources de la *Divine Comédie*, aussi remarquable par la profondeur de l'érudition que par la justesse de la critique, a raconté la filiation, la naissance et l'expansion de cette poésie mystique qui annonce et amène la *Divine Comédie*, démêlant à travers les légendes, les visions, les fables, les contes populaires, ce qui appartient à la sévère exactitude de l'orthodoxie de ce qui reste dans le domaine de l'art, de la fantaisie, de l'imagination. C'est

une étude qu'il serait présomptueux de vouloir refaire après lui : mieux vaut relire son livre. M. Delécluze a descendu le cours des siècles depuis Platon jusqu'à Dante ; Ozanam, au contraire, l'a remonté de Dante à l'antiquité la plus reculée. Il s'arrête devant les portiques des cathédrales où les damnés hurlent au milieu des flammes (1) ; il s'agenouille sous l'abside des sanctuaires rayonnants des mosaïques d'or où siége le juge éternel (2) ; il écoute les représentations dramatiques qui montrent au peuple, assemblé pendant les jours de fête, la terre, le ciel et l'enfer (3) ; il note les chansons et fabliaux des trouvères, les poèmes du moyen âge, les visions où se retrouvent sans cesse, le paradis avec ses anges, ses chars de triomphe, ses jardins pleins de fruits et de parfums, ses astres lumineux, et l'enfer avec les lions et les sphinx qui barrent les chemins, avec les fournaises embrasées, les ponts terribles, les forêts épaisses, les mâchoires de Satan, les dragons, les couleuvres, les mers de glace, les lacs de feu, les puits sans fond, les rochers ensanglantés, les fardeaux de plomb et le ver d'une longueur infinie, *il gran verme*,

(1) Sainte-Marie d'Orvieto.

(2) Rome, Venise, etc.

(3) Jeu des vierges sages et des vierges folles.

dit Dante; il analyse les vies des saints, les traditions des monastères, et particulièrement les écrits mystiques de Joachim (1); il passe des peuples du Nord aux peuples du Midi; il s'arrête à Rome avec Caton et Virgile; à Athènes, auprès de Platon et de Plutarque; il s'enfonce jusque dans les profondeurs de l'Orient à travers les théogonies les plus reculées. C'est ainsi qu'Ozanam accomplit ce gigantesque voyage sans jamais perdre de vue, comme il le dit lui-même, « ce fleuve « d'idées formé des légendes du moyen âge, purifié par « le christianisme, chargé auparavant de toutes les fa- « bles de la poésie et de la théologie païennes, et sorti « d'une source mystérieuse que l'homme n'a pas creu- « sée. »

M. Aroux semble méconnaître toute la tradition antérieure à la *Divine Comédie.* Qu'il se décide donc (le courage et l'érudition ne sauraient lui faire défaut) à donner à tout cela une partie de l'attention qu'il a accordée aux mille sectes dont il a lu les élucubrations, analysé les rêves, précisé les symboles, et qu'il nous dise alors s'il persiste dans son système. Jusque-là on a le droit de refuser de l'entendre, car il n'est pas édifié sur la

(1) Psaltérion aux dix Cordes. — Commentaires sur Jérémie.

question; mais il ne devra pas demander, bien entendu, au sculpteur, au poète, à l'artiste, l'exactitude d'orthodoxie qu'on est en droit d'attendre du théologien, et il tolérera ce que l'Église a permis et encouragé dans le domaine de l'imagination. Il ne s'étonnera plus alors de la place que Dante donne à Caton dans le premier chant du Purgatoire, pensant qu'il a pu le faire sans y entendre malice, et peut-être par une simple imitation de Virgile :

. . . . . His Dantem jura Catonem (1).

Il aura vu d'ailleurs Alexandre *pardonné* dans un poème sur le conquérant macédonien; il comprendra que Virgile soit le guide de Dante, sachant que le moyen âge s'est passionné pour le chantre de Mantoue, que le peuple le regardait comme un magicien, et les savants comme un prophète, pour quelques mots de la quatrième églogue. N'a-t-on pas souvent chanté dans l'église de Mantoue une séquence qui montrait saint Paul pleurant à Naples sur son tombeau? Ne l'a-t-on pas représenté parfois avec la sibylle, entre David, Jérémie et Isaïe (2)? Et un grammairien de Ravenne n'alla-t-il pas

(1) *Æneid.*, l. 8, v. 670.

(2) Jeu des vierges sages et des vierges folles.

jusqu'à se faire excommunier pour avoir soutenu l'infaillibilité du poète? M. Aroux n'argumentera plus triomphalement des places réservées dans les enfers à certains hauts dignitaires de l'Église, car il sera habitué à voir les enfers pavés de têtes de prêtres, de moines, de prélats et de papes, par la main même des hommes d'église; il retrouvera encore ces ponts dont il croit tirer un si merveilleux parti, ces bêtes qui, pour lui, expliquent tout, ces couleurs dont les symboles ne laissent aucun doute à son esprit, ces réminiscences de l'antiquité qui lui sont des révélations éblouissantes, toutes ces choses enfin avec lesquelles il échafaude ses preuves.

Le mode d'argumentation et d'explication de M. Aroux nous rappelle une plaisanterie qu'il nous permettra de lui raconter, car elle a une singulière analogie avec son système. On avait, dit-on, tracé sur l'ancien rideau de la Comédie-Française les lettres suivantes : O. T. P. Q. M. V. D., pour rappeler le vers d'Horace :

Omne Tulit Punctum Qui Miscuit Vtile Dulci.

Un soir où l'on jouait l'*Oreste* de Voltaire, un spectateur, intrigué par cette hiéroglyphique inscription, en demanda l'explication à son voisin, qui, assez bon plai-

sant et *ancêtre* de M. Aroux, lui répondit imperturbablement : Oreste, Tragédie Pitoyable Que M. Voltaire Donne.

Du reste, si nous cherchions les ancêtres de M. Aroux, il en a un fameux dans le P. Hardouin, qui fit, lui aussi, de curieuses révélations : ne prétendit-il pas que la *Divine Comédie* avait été composée en 1412 par un hérésiarque partisan de Wiclef? N'avait-il pas découvert que l'Énéide datait du XIIIe siècle, et était l'œuvre d'un bénédictin qui avait voulu décrire allégoriquement le voyage de saint Pierre à Rome? Et il le prouve : Troie en cendres, c'est Jérusalem incendiée et ruinée; Énée portant ses dieux indique l'Évangile prêché aux Romains. C'est ainsi qu'on retrouve les trois traducteurs de la Bible, Aquila, Symmaque, Théodosien, dans nous ne savons plus quelle bataille fameuse. Le P. Hardouin ne voulait pas s'être levé toute sa vie à quatre heures du matin pour ne dire que ce que d'autres avaient dit. « Mais, lui répondit un jésuite de ses amis, il arrive « qu'en se levant si matin on compose sans être éveillé, « et qu'on débite des rêveries d'une mauvaise nuit pour « des vérités démontrées. » Il nous faudrait toute la familiarité du jésuite avec le bénédictin, pour adresser à M. Aroux semblables paroles.

VI.

Comment fut accueillie la *Divine Comédie* lors de son apparition? Nous n'oserions risquer une réponse à pareille question. Les uns ont prétendu qu'elle frappa vivement l'esprit des masses; que les hommes du peuple, les habitants des campagnes, les ouvriers en chantaient des fragments, et que souvent les femmes et les enfants se montraient du doigt avec terreur cet homme mystérieux qui arrivait de l'autre monde (1). D'autres ont soutenu le contraire (2). Il paraîtrait que, même dans le parti de Dante, plusieurs, se méprenant sur la portée de l'œuvre, y furent très-hostiles. Pétrarque et Boccace professèrent pour la *Divine Comédie* un véritable enthousiasme. Le premier le montra hautement dans la chaire créée à Florence pour l'explication spéciale de ce poème, et ses éloges durent trouver un écho à Bologne, à Plaisance, à Milan, qui ne tardèrent pas à imiter l'exemple de Florence. Mais il se fit certainement une réaction violente dans certains esprits, sous la

(1) Voir dans Sachetti diverses historiettes à ce sujet.

(2) Fauriel. Introduction.

pression peut-être d'érudits, habiles dans les langues d'Athènes et de Rome, et qui devaient lutter contre les partisans de la langue italienne et de la poésie populaire, car pour plusieurs la *Divine Comédie* n'était qu'un « répertoire de trivialités monacales, qu'un livre à dé- « pécer chez l'apothicaire et l'épicier pour faire des « enveloppes de drogues et de poisson salé ; un livre de « tailleurs et de savetiers, » bon, comme aurait dit Boileau, à ne faire

. . . de chez Cercy qu'un saut chez l'épicier.

Au XVIe siècle, il parut, sous le nom de Ridolfo Castravilla, un discours qui s'étudiait à signaler les défauts de la *Divine Comédie,* et qui déclarait que c'était le pire des poèmes, si toutefois pareille composition méritait ce nom. C'était une réaction contre l'admiration ampoulée de Benedetto Varchi. Le dix-septième siècle sembla donner raison aux détracteurs de Dante ; les mœurs amollies ne comprenaient plus la terrible histoire du treizième siècle, et l'âpre énergie du poète pouvait effrayer la cour de Louis XIV.

Tandis qu'en Italie, Monti, Alfieri, et autres esprits distingués, réveillaient, en faveur de Dante, une admiration un moment endormie, Voltaire déclarait net, dans

une lettre au P. Bettinelli, en 1761, « qu'il faisait grand « cas du courage avec lequel il avait osé dire que le « Dante était un fou et son ouvrage un monstre. » Cette opinion de Voltaire n'est pas un trait échappé à sa plume, il y tient et la professe à toute occasion. Dans la même lettre il parle « de ce polisson nommé Marini qui « vient de faire imprimer le Dante à Paris dans la Col-« lection des poètes, marchand qui vient établir sa bou-« tique et qui vante sa marchandise... Ce pauvre diable, « ajoute-t-il, a beau dire, le Dante pourra entrer dans « les bibliothèques des curieux, mais il ne sera jamais « lu. On me vole toujours un tome de l'Arioste, on ne « m'a jamais volé un Dante. » Puis il donne au diable il signor Marini et tout son enfer, rougit de cet étrange assemblage de Dante, de Virgile, de saint Pierre et de *madona Beatrice,* et s'élève contre ces imaginations aussi stupidement extravagantes et aussi barbares. Il faut lire l'espèce d'analyse qu'il a donnée de ce poème dans une de ses Lettres chinoises, indiennes et tartares (1). Il y accorde toutefois qu'on y trouve une trentaine de vers qui ne dépareraient pas l'Arioste; il reconnaît, dans son article sur Dante, que « dans ce salmi-

(1) Lettre 12.

« gondis il y a des vers si heureux et si naïfs qu'ils n'ont « point vieilli depuis quatre cents ans, et qu'ils ne vieil- « liront jamais. » Ce qui revient à dire que Voltaire n'y comprenait rien, absolument rien, et ce qui prouve aussi que l'esprit est une belle et amusante chose, mais qu'il ne donne pas le droit de tout juger et de trancher sur tout.

Il semble cependant que Voltaire eût dû s'amuser fort d'un poëme catholique dans lequel il trouvait des papes en enfer! Qui ne rit de cette singulière boutade : « On me « vole toujours un tome de l'Arioste, mais on ne m'a « jamais volé un Dante? » Et pourtant que de livres on ne lui volait pas davantage et qui cependant valaient bien certains de ses volumes que l'on se disputait alors !

VII.

Voltaire pouvait parler comme il l'a fait avec l'ignorance de son temps et la sienne propre sur ces choses, mais on ne saurait trop s'étonner que Lamartine, qui a habité et chanté l'Italie, qui, « dans cette patrie d'adop- « tion, est devenu Italien de sensation avant d'avoir été « Français de cœur (1), » se soit fait l'écho de Voltaire et

(1) *Cours familier de littérature*, 7e entretien.

répète après lui « qu'ôté de Dante soixante ou quatre-« vingts vers sublimes et véritablement séculaires, il « n'y a guère que nuage, barbarie, trivialité et ténèbres « dans le reste (1). »

L'Italie s'est émue et irritée de ces paroles. Nous comprenons que les Italiens, passionnés pour la gloire de la patrie, n'aient pu lire sans douleur que la *Divine Comédie* est « une chronique rimée de la place *del Palazzo Vecchio* à Florence... », que « Dante n'est qu'un inven-« teur de style... d'une trivialité grossière qui descend « jusqu'au cynisme du mot et à la crapule de l'image » ; mais il est profondément regrettable que quelques écrivains n'aient pas su combattre avec plus de dignité, et avec le respect que l'on doit au génie de notre illustre poète et de notre grand citoyen, une opinion même aussi blessante pour leur susceptibilité nationale. M. Benedetto Castiglia l'a fait d'une manière sérieuse, en interprétant le poème en un sens que nous n'avons pas à examiner ici; mais pourquoi a-t-il tenu à parler vertement, ainsi qu'il le dit lui-même?

M. l'abbé Bensa a répondu longuement dans l'*Univers* aux appréciations de Lamartine. Il a revendiqué pour

(1) Journal le *Siècle*, 14 décembre 1856.

l'œuvre de Dante, avec une connaissance du poème qui lui donne le droit de le défendre, intérêt, universalité, unité, caractères que Lamartine lui dénie. Mais il est sans doute allé trop loin en ne voyant dans les attaques de Lamartine d'autre motif que la doctrine et le sentiment chrétien de la *Divine Comédie*. On rencontre bien çà et là dans la *Divine Comédie* des expressions intraduisibles, surtout dans une langue chaste comme la nôtre, mais elles s'expliquent autant par les mœurs du temps et l'âpreté du poète que par l'état de la langue qu'il manie. Rabelais est un cynique, Rabelais va jusqu'à la crapule; en disons-nous autant de Montaigne qui ne manque pourtant ni de crudité dans les termes, ni d'*exactitude* dans les détails?.. Non, Dante n'est point un simple gazetier de la place *del Palazzo Vecchio*. Si dans l'enfer il a donné carrière à ses passions politiques, à ses haines de parti, il l'a fait avec ce caractère propre au génie qui est de grandir tout ce qu'il touche et d'élever une question personnelle à la hauteur d'un débat public; et dans le paradis il s'est élevé jusqu'aux sphères éternelles des principes.

Que Lamartine nous permette de le lui dire avec la liberté que peuvent autoriser un respect et une sympathie qui s'adressent autant à l'homme qu'à son talent: il

pénétrerait davantage dans les profondeurs catholiques du poème de Dante, et il y trouverait moins de ténèbres et plus de lumière, s'il le lisait à la clarté de cette lampe de la chapelle de Belley, où dans sa jeunesse il entrait le soir par une petite porte secrète, où il retrouvait la piété naturelle que sa mère lui avait fait sucer avec son lait (1). Que n'a-t-il gardé cette *philosophie* qui, malheureusement, n'est plus la sienne! Pourquoi a-t-il crû devoir constater encore ce changement, à propos d'Ozanam dont il a si heureusement dit: « Son orthodoxie parfaite « pour lui-même était une charité d'esprit parfaite aussi « pour les autres.... Sa tolérance n'était pas une con- « cession, c'était un respect... (2) »? Qu'il laisse croire à ceux qui lisent avidement toutes ses pages, y épiant un mot que lui inspireront tôt ou tard l'élévation de ses pensées, la tendance de son âme et la charité de son cœur, qu'au lieu de s'éloigner de cette *philosophie* d'Ozanam, qui était aussi la philosophie de la mère du poète, il s'en approche chaque jour davantage!

Nos voisins auraient mauvaise grâce à ne point pardonner à Lamartine quelques lignes sévères sur leur

(1) *Cours familier de littérature*, 23e entretien.

(2) *Cours familier de littérature*, 17e entretien.

poète préféré ; « l'Italie n'a pas cessé d'être pour lui un « pays où l'on respire, non de l'air, mais de l'âme ! une « âme de feu, de langueur, d'enthousiasme, d'antiquité, « de jeunesse, de mélancolie et d'héroïsme à la fois.., un « pays qui n'est pas seulement une terre, mais un ins- « trument de musique, l'orgue du monde (1). »

VIII.

Quoi qu'il en soit des appréciations diverses de chacun sur l'œuvre de Dante, la gloire du poète, attaquée ou défendue suivant les temps et selon les hommes, s'est aujourd'hui tellement emparée des intelligences, qu'il n'est plus permis de la nier. Son livre est arrivé à notre génération brillant et radieux, après avoir traversé des jours d'oubli ; semblable à ces voiles signalées sur la haute mer, qui disparaissent à travers les brouillards, mais qui ne tardent pas à reparaître à l'horizon. Il est extraordinaire de voir combien Dante entre de plus en plus dans les préoccupations de notre époque. Aujourd'hui chacun lit et étudie un livre que Voltaire ne comprenait pas, et au sujet duquel il disait ce mot spirituel,

(1) *Cours familier de littérature*, 17e entretien.

et presque juste : « Dante a des commentateurs, c'est « une raison pour n'être pas compris. »

L'œuvre et le souvenir du poète florentin tiennent une grande place dans les pensées de quiconque s'occupe d'art, d'histoire, de littérature. Sismondi s'est longuement étendu sur tout ce qui concerne Dante, dans son histoire des Républiques italiennes. Villemain, dans son cours de littérature, lui a consacré d'excellentes leçons, à une époque où le poète n'était pas encore aussi connu qu'aujourd'hui. Ozanam a fait, en l'étudiant, un magnifique ouvrage. Les sculpteurs aiment à modeler son masque sombre et terrible, son visage long et pâle, ainsi que les contemporains nous le représentent. Les peintres lui demandent des inspirations. Ingres a chastement reproduit, avec un archaïsme un peu cherché, Françoise de Rimini, lisant avec Paul les aventures de Lancelot. Le pinceau si simple et si tendre de Scheffer nous a montré les ombres des deux amants, « volant ensemble et paraissant si légères au vent. » Delacroix a révélé sa force et son audace dans cette page saisissante de sa jeunesse, où le rude Caron passe dans sa barque Dante et Virgile, au milieu des ombres qui les assiégent.

Rien de plus naturel que l'intérêt qui s'attache parmi

nous à l'œuvre dantesque. Elle renferme, en effet, tout ce qu'il faut pour passionner notre époque : vastes conceptions religieuses, drames terribles, aspirations vers l'infini, passions politiques, tableaux où resplendissent la poésie et l'amour, lassitude des hommes mous, lâches et parjures, déchirant le sein de la patrie, reniant ou bafouant les idées; soif d'une vie meilleure sur cette terre et d'un repos éternel dans l'infini. Par la forme, Dante rappelle les hommes qui ont été le plus loués de nos jours. Il est concis comme Tacite, satirique comme Juvénal, profond comme Pascal, tendre comme Pétrarque, tantôt gracieux et poétique comme Virgile, tantôt terrible comme Shakspeare, plus grand qu'Homère et que Platon, de toute la distance qui sépare l'antiquité du christianisme. Les comparaisons sont toujours dangereuses, aussi n'entendons-nous faire ici que des rapprochements. Comparer Dante à Homère, ne serait-ce pas faire très-bon marché des défauts de cette grande machine poétique du moyen âge, qui sont du reste plus ceux de l'époque que de l'homme? Mais ne serait-ce pas aussi abaisser le caractère moral, la conception profonde, la haute portée, le symbolisme immatériel d'une œuvre qui élève l'humanité, qui la jette dans les profondeurs des cieux, qui divinise l'homme en quelque

sorte, tandis que le chantre d'Ilion ravale le ciel et humanise les dieux? On s'est parfois récrié contre cette épithète de catholique que nous ne saurions séparer du nom du poète florentin, arguant, non pas comme M. Aroux, de sa prétendue hétérodoxie, mais de ses violences et de ses haines. Assurément, nous sommes loin de regarder Dante comme un chrétien précisément fort doux et fort humble de cœur, et de le donner comme un type de la charité évangélique; mais nous le proclamons catholique, parce que, pour le dire en un mot, après Ozanam, on peut regarder la Divine Comédie comme la somme littéraire et philosophique du moyen âge, et son auteur, comme le saint Thomas de la poésie.

Les traductions de la Divine Comédie se multiplient depuis quelque temps d'une manière surprenante. Le dix-septième et le dix-huitième siècle ne l'ont guère connu que par Grangier, Colbert d'Estourville, petit-fils du grand Colbert, Moutonet et Rivarol; au moment où Artaud publiait sa traduction, plusieurs appelaient encore le purgatoire et le paradis des écailles d'huîtres; depuis, nous avons eu successivement, en prose ou en vers, les travaux de Terrasson, d'Antony Deschamps, de Gourbillon, de C. Calemard de Lafayette, de Fiorentino, d'Aroux, de Brizeux, de Mongis, de Victor de

Saint Mauris, de Sébastien Rhéal, de Lamennais, de Ratisbonne, et tout dernièrement encore de M. Mesnard.

Les uns, comme Brizeux, ont reproduit le texte tercet par tercet avec une précieuse fidélité, poussée jusqu'à une certaine rudesse; d'autres, comme Fiorentino, ont traduit avec une phrase plus libre et plus coulante. Lamennais n'a reculé devant aucun effort pour atteindre une âpre et sauvage exactitude; il a calqué sa phrase sur celle du poète, avec une précision mathématique, intéressante pour le savant et l'antiquaire, mais fatigante pour le vulgaire. Châteaubriand avait donné l'exemple d'un semblable courage, en luttant corps à corps avec chaque vers, chaque mot du poème de Milton. Ces sortes de traduction, fort précieuses du reste, ressemblent à un véritable moulage.

L'investigation ne se borne plus depuis assez longtemps à la Divine Comédie, elle s'étend à l'œuvre tout entière du poète florentin. Après Delécluze, qui a traduit la *Vie Nouvelle*, Sébastien Rhéal a donné la traduction de la *Monarchie*, du *Banquet* et du *Traité de la Langue vulgaire.*

Il ne faudrait pas croire que la France seule soit entrée dans cette voie; il en est de même en Allemagne, où quelques écrivains ont voulu faire de Dante un douteur, et de son poème l'Évangile des Préréformés; en

Angleterre, où M. Pollock publiait, il y a peu de temps, une traduction en vers de la Divine Comédie. En ce moment même, on en annonce des traductions nouvelles à Stockholm, à Copenhague, à Novogorod. Ainsi, celui qui pendant la vie errait, sans patrie, d'exil en exil, devient, après sa mort, citoyen du monde.

IX.

Il nous semble que M. Aroux s'attriste fort peu des conséquences de son système, et en prend aisément son parti. Pour nous, nous avons une religion plus difficile que la sienne, et nous ne partageons pas à cet endroit l'humilité et la résignation dont il fait preuve. Oh! certes, l'isolement dans la vérité ne nous effraie pas, et nous aurions le courage de rester en minorité, seul même, dans une conviction, disant à la vérité méconnue ce que saint Pierre disait à son divin Maître : Alors même que tous les autres vous abandonneraient, je ne vous abandonnerais pas; et demandant de ne pas faillir comme lui. Mais cet isolement a de quoi attrister une âme quelque peu ardente, et il nous semble que c'est chez un catholique un orgueil légitime et bien placé, que de vouloir réunir dans la solidarité de sa foi, ce que les siècles lui

montrent de génies puissants, de cœurs généreux. Ce nous est une douleur assez grande, assez poignante, en faisant le relevé des noms qui ont honoré l'humanité dans les lettres et les arts, dans les sciences et dans l'industrie, de ne pouvoir les ranger tous du côté de l'Église, et d'être obligé de les compter parfois parmi nos adversaires, sans qu'il faille encore se complaire à faire le vide autour de nous; ce vide n'existe pas d'ailleurs, car la vérité est un feu qui embrase, une lumière qui illumine, et ce n'est pas en vain que, depuis dix-huit siècles, les peuples chantent le *Verbum caro factum est* et l'*Hosanna in excelsis*.

Aussi, nous les revendiquons, ces hommes que vous voulez nous ravir, penseurs et poètes, peintres et sculpteurs, saints et savants, philosophes et théologiens. Leur foi, elle est écrite dans les livres de nos bibliothèques, dans les vers de leurs poèmes et les pages de leurs romans, dans les sculptures fouillées par leurs ciseaux sur nos places publiques, dans les peintures que leurs mains ont tracées sur les murailles de nos temples, dans les institutions qui sont encore la gloire de notre civilisation.

Que M. Aroux s'explique donc nettement, ou qu'il cesse de parler de sa foi catholique. Qu'est-ce donc en

effet que le catholicisme, s'il laisse aimer, louer, des œuvres qui ne sont que blasphèmes et impiétés; s'il donne comme enseignement des livres conçus, écrits, publiés contre lui; s'il élève sur les autels, sous les voûtes de nos temples, au milieu des peuples agenouillés, ses ennemis acharnés? Il y a là un malentendu qui doit cesser. Il ne suffit pas de mettre sur la première page de son livre une dédicace au pape, et de prendre, en la signant, le titre de catholique, pour nous faire croire à un catholicisme que les pages suivantes viennent démentir.

Et maintenant, nions-nous les violences de Dante contre les papes, sa guerre contre leur autorité temporelle, sa passion pour le pouvoir des empereurs? Il faudrait être aveugle. — Prétendons-nous que tout est clair, lucide, évident, indiscutable dans l'œuvre multiple du citoyen de Florence? Qui donc serait assez présomptueux pour cela? — Disons-nous même qu'il n'y a pas un sens caché dans certaines parties de ses ouvrages, aussi bien que dans tels autres livres de cette époque, et que la poésie d'alors n'a pas pu servir à plusieurs pour s'entretenir de leurs systèmes, de leurs espérances, de leurs craintes et de leurs projets? Pas davantage. — Il ne nous déplairait certes pas de compren-

dre les sonnets souvent indéchiffrables des Guido Cavalcanti, des Cino da Pistoïa, des Guittone d'Arezzo, et de tant d'autres, et de savoir au juste ce que la science, la philosophie et la politique peuvent avoir à démêler avec cette poésie alambiquée et énigmatique. Mais tout cela prouverait-il encore qu'on fût hérétique? Et alors même que plusieurs l'auraient été, en résulterait-il que Dante, lui aussi, dût être taxé d'hétérodoxie?

Depuis quand l'Église catholique s'est-elle inféodée à un parti et professe-t-elle une doctrine politique enseignée, imposée au monde? L'histoire ne prouve-t-elle pas au contraire que l'Évangile vit au milieu de toutes les organisations politiques qu'enfantent successivement les sociétés? Les hommes ont pu vouloir lier l'Église à telle forme de gouvernement et la compromettre avec elle, mais toujours, à l'heure venue, d'elle-même ou par les circonstances, elle a su se dégager de ces étreintes d'un jour et montrer aux yeux de tous son indépendance et sa liberté. Il y a des constitutions politiques qui découlent plus immédiatement de l'enseignement du Christ; il y en a qui descendent plus directement de la force et de l'égoïsme qui aspirent sans cesse à gouverner le monde, mais le catholique est libre dans ses opinions. Est-ce qu'il n'y a pas toujours eu dans l'Église

des points de doctrine sur lesquels les catholiques se sont naturellement trouvés divisés et ont professé des opinions divergentes, établi des écoles rivales, propagé un enseignement distinct? N'y a-t-il pas aujourd'hui, comme autrefois, de graves, sérieuses, solennelles questions qui partagent les esprits jusqu'à créer des dissensions dans la grande République chrétienne? En politique, plus particulièrement, n'y a-t-il pas des catholiques qui ont professé des idées que ne patronaient certes pas tous les représentants de l'autorité ecclésiastique? Pourtant ils n'ont jamais été inquiétés dans leur foi, et les ignorants ou les fanatiques ont pu seuls suspecter leur orthodoxie. Et c'est là précisément le point capital en ce qui concerne Dante. De même, en effet, que certains catholiques de nos jours peuvent être confondus pour leurs opinions politiques avec des hommes ennemis de l'Église, de même Dante peut, dans sa vie publique, au milieu des révolutions de Florence et de l'Italie, avoir marché plus ou moins d'accord avec les ennemis de la papauté qui représentait le pouvoir spirituel dans le monde entier, mais qui, pour l'Italie, était tout à la fois un pouvoir spirituel et un pouvoir politique; et comme, pour ces catholiques d'aujourd'hui, il est de devoir et de stricte justice de ne pas suspecter leur foi avant de les

avoir examinés, interrogés, étudiés sur ce point, ainsi pour Dante ne faut-il pas décider de sa foi religieuse par ses opinions politiques et crier bien haut qu'il nie l'autorité de l'Église et le pouvoir du pape, parce qu'il s'élève contre les abus, parce qu'il attaque le roi de Rome et patrone l'empereur d'Allemagne.

Alors même que l'on rencontrerait dans l'œuvre complexe de Dante, quelques propositions mal sonnantes aux oreilles de la foi infaillible dans son enseignement et immuable dans ses principes, faudrait-il déclarer pour cela hérétique et particulièrement sectaire, comme on le prétend, un théologien qui, ainsi que le rapporte Boccace, aurait, au milieu de l'Université de Paris, soutenu une thèse *de quo libet*, et terrassé quatorze adversaires armés de toutes pièces par la science scolastique du temps; un citoyen qui avait mis la main à la politique soudée alors, pour ainsi dire, à la religion; un savant qui avait touché avec sa plume les grandes questions sociales, littéraires, philosophiques, scientifiques de son époque; un poète qui avait eu la hardiesse de sonder les enfers dans leurs abîmes et les cieux dans leur immensité? Qui donc est à l'abri de l'erreur? Est-ce que les grands écrivains catholiques ne se sont jamais trompés? Est-ce que saint Augustin

lui-même n'a pas publié ses *Rétractations* pour modifier, corriger, préciser son propre enseignement?

Il ne suffit donc pas de voir censurer le *Traité de la Monarchie,* factum politique opposé à la politique de Rome; de savoir qu'à une époque l'*Index* en Espagne a ordonné la suppression des vers huit et neuf au chant XI de l'*Enfer*, sur le pape Anastase, et les sept derniers vers au chant IX du *Paradis* sur le pape et les cardinaux *dont les pensées ne vont plus à Nazareth,* pour faire au plus vite de Dante un hérétique.

X.

M. Aroux aura contribué tout au moins à multiplier les études et les investigations sur Dante et sur son époque; il y a apporté pour sa part une immense érudition, mais sa critique n'est pas, ainsi qu'on a le droit de l'exiger en de semblables matières, calme, saine, impartiale. Il a donné en effet deux traductions bien différentes de la Divine Comédie, et on a quelque droit de s'étonner qu'il ait pu la première fois accomplir une œuvre qui demande tant d'études, tant de travaux et une compréhension si approfondie du texte, sans se

douter le moins du monde de ce qui, pendant sa seconde traduction, lui apparaît si clair, si évident. Il entasse preuves sur preuves, sans ordre et sans méthode, laissant sur son chemin des incertitudes qu'il résoudra plus tard, revenant ainsi continuellement sur ses pas, annonçant qu'il va écrire pour être intelligible à tous, et se perdant aussitôt dans les détails d'une effrayante érudition. Il établit un système qu'il déclare inattaquable, et auquel on serait presque tenté de se laisser prendre, pour l'abandonner bientôt. Ceci est une preuve de sa bonne foi, mais dispose peu à la confiance envers son échafaudage historique et philosophique. C'est ainsi que dans son premier volume, il a *démontré* la non existence de Béatrix et de Laure, et que dans l'*Hérésie de Dante, démontrée par Francesca de Rimini*, il admet leur existence réelle. Laure, disait-il, apparaît à Pétrarque dans le temple de Claire (épithète se rattachant à *lumière*) dans la ville d'Avignon; Fiametta (diminutif de flamme, *luciola*) se montre à Boccace dans celui de Sainte-Claire à Naples... Dante se trouve aussi dans un temple avec Béatrix... Tous ces prétendus fidèles d'amour s'éprennent le Vendredi-Saint, jour solennel dans certaines associations secrètes, ou tout au moins le Jeudi-Saint, comme le Bolonais Onesto, ou le

Samedi-Saint comme Boccace... Toutes ces dames meurent pour la plupart un Vendredi-Saint, jeunes et belles, et montent au troisième ciel, au ciel de Vénus... Laure expire à la première heure du jour, le 6 avril, et Béatrix, à la première heure du jour, le 9 juin, neuvième mois de l'année, selon l'usage de Syrie, dans le solstice d'été... N'est-ce pas là véritablement une fantasmagorie puérile ?

Et cependant, M. Aroux déclare maintenant que Dante a trouvé moyen de ramener à l'état de figures et de créations symboliques, des personnages dont l'existence est historiquement prouvée ; et qu'il serait assez disposé à admettre que Dante, gardant un tendre souvenir d'une jeune fille, objet d'un premier amour, se serait complu à en faire le personnage capital de son poème. Il en dit autant de la Laure de Pétrarque.

Si M. Aroux se voit forcé d'abandonner ainsi certains points de son système, qu'on aurait pu croire établis par lui, qu'adviendra-t-il des points vagues, incertains, et du système lui-même tout entier ? M. Aroux aura peut-être souvent à décompter ainsi avec le lecteur et avec lui-même, car s'il excelle à faire ressortir les pages de Dante insaisissables, énigmatiques, il a grand soin de ne pas nous montrer les passages clairs, nets, indiscu-

d.

tables. N'a-t-il pas agi ainsi en étudiant la Vie Nouvelle et au sujet de Béatrix qui naguère n'avait jamais existé et dont à l'avenir l'existence est garantie?

Béatrix n'est pas une fiction, et M. Aroux, sans trop en avoir l'air, s'est donc sur ce point rendu à nos raisons! Quelle fièvre le poussait à nier la réalité de cette femme, dont la poésie a conservé le nom et l'image à travers les siècles, et qu'elle nous fait aimer aujourd'hui encore? Et qui donc n'a pas eu sa Béatrix!

XI.

En terminant, nous adressons à M. Aroux quelques questions auxquelles nous le prions, pour clore le débat, de répondre catégoriquement.

1° Pourquoi l'autorité ecclésiastique n'a-t-elle pas frappé l'œuvre de Dante?

Est-ce ignorance de sa part? Comment pouvait-elle, du vivant de l'auteur, et plus tard, au milieu de tous les commentateurs qui sont venus après lui, ignorer ce que M. Aroux sait, à cinq siècles de distance, si complétement, si parfaitement? Comment, si elle a pu se méprendre sur Dante, n'a-t-elle pas vu plus clair dans les pages de Boccace et de Pétrarque, du Tasse et de l'A-

rioste que M. Aroux englobe avec tant d'autres dans son impitoyable catalogue d'hérétiques? Ces ennemis acharnés de la foi ne se contentaient sans doute pas d'écrire dans leurs cabinets, ils devaient parler au-dehors, se réunir, se concerter et agir. — Serait-ce pusillanimité de sa part? L'autorité ecclésiastique l'aurait poussée bien loin, car j'entends, au fond des monastères, les moines lire religieusement les chants du Florentin, car les portes de l'église s'ouvraient aux commentateurs de Dante, qui faisaient retentir les voûtes sacrées des strophes de la Divine Comédie. Certes, ce n'est pas précisément ce reproche de pusillanimité qui sort de la bouche des ennemis de l'Église à l'endroit de l'autorité ecclésiastique; nous-mêmes, catholiques, nous regrettons presque tous, car il y a malheureusement des exceptions, que les mœurs violentes, barbares des siècles passés, se soient trop souvent et trop énergiquement imprimées dans certains actes religieux du moyen âge. Un pareil silence ne saurait donc plus s'expliquer que par une connivence de l'autorité elle-même?... Mais ce serait tout simplement absurde (1).

(1) Les raisons alléguées par M. Aroux dans son volume, *Dante hérétique, révolutionnaire et socialiste*, pages 82 et suivantes, sont fort peu concluantes.

2° Comment se peut-il faire, que dans un complot si vaste, qui couvre presque tout le monde occidental, qui pénètre les hautes régions de la société, qui plonge jusque dans les dernières couches sociales, et dont les ramifications se perdent en tant de sectes diverses; comment se fait-il que pas un traître n'ait surgi, que pas une voix ne se soit élevée pour révéler ces mystérieux secrets? Pas un chef jaloux, ambitieux, pour perdre un autre chef? Pas un faux frère parmi tant d'adeptes? Pas un renégat? Heureux temps! Rossetti a cité une chanson d'un nommé Bracciarone, de Pise, qui « déplore ce qu'il y a de triste et de terrible dans « *l'amour* trompeur, et qui veut démasquer la tourbe « coupable de gens qui suivent ses lois, qui s'étonne « que tout le monde ne démasque pas ce bouclier qui « est moins qu'une toile d'araignée » et qui s'écrie :

Non già me coglierano a'quella setta,

« Ils ne me reprendront plus dans cette secte. »

Mais si cette révélation a la portée qu'on lui donne, cette étrange et sacrilége association s'est trouvée dès lors un fait connu, patent, avoué. D'où peuvent donc venir, encore une fois, le silence et la patience, et du pouvoir ecclésiastique et des pouvoirs laïques qui mar-

chaient d'accord avec lui? Dante lui-même, véritable imprudent, s'est compromis ainsi que ses coreligionnaires, et a divulgué cette trame si perfidement ourdie lorsqu'il a dit dans l'Enfer :

O voi che avette gl' intelletti sani,
Mirate la dottrina che s' asconde
Sotto 'l velame delli versi strani (1),

« Vous, qui avez l'intelligence saine, contemplez la « doctrine qui se cache sous le voile des vers étranges. »

Ce n'est pas la seule fois d'ailleurs; dans sa lettre à Kan-le-Grand et dans son Banquet, Dante n'a-t-il pas déclaré que ses œuvres avaient un sens littéral, allégorique, moral et anagogique? Traiter les Papes et les Cardinaux comme il l'a fait, n'était-ce pas se démasquer lui-même? On a peine à comprendre tant d'habileté et tant d'imprudence, tant de ruse et tant de franchise, tant de mystère et tant de cynisme sous la même plume.

Boccace, lui aussi, n'a-t-il pas fait un aveu formel dans sa vie de Dante, lorsqu'il déclare que la poésie est théologie? « Les poètes de l'antiquité, dit-il, ont suivi « autant que la portée de leur intelligence le leur a per-

(1) Ch. 9, terc. 21.

« mis les traces de l'Esprit saint. Ces traces de la science « éternelle sont voilées dans l'Écriture sainte comme « dans les écrits des poètes : et c'est sous ce voile que « se conservent les vérités qui doivent être complétement « démontrées à la fin des siècles. L'usage des figures « pour couvrir les vérités a ces avantages : de présenter « à la fois le texte du livre et le mystère qui y vit ren- « fermé; d'exercer simultanément la réflexion des sages « et l'instinct des simples; qu'en public on nourrit l'âme « des faibles d'esprit, et que dans le silence et la retraite, « on élève encore la pensée des intelligences les plus « sublimes. »

Nous ne croyons pas que M. Aroux ait donné ce texte si formel et qui prouve tant en sa faveur. Mais si les chefs suprêmes de la secte se livrent ainsi, d'où vient le mystère? Et comment l'Église aurait-elle trouvé de la prudence à cacher ce que l'on criait ainsi sur les toits? Qu'on ne dise pas qu'on avouait ainsi un parler clus sans en donner la signification. Qui ne l'aurait aussitôt aperçue? A qui pouvait-on vouloir s'attaquer sinon aux pouvoirs temporels et spirituels? Les actes du reste devaient expliquer les paroles. Une sourde propagande suivait sans doute pas à pas les chants des poètes mystérieux et les cours des commentateurs plus mysté-

rieux encore. Les secousses politiques, les bouleversements sociaux devaient ouvrir les yeux aux plus aveugles. On dirait vraiment que l'humanité n'était qu'une vaste conspiration d'hérétiques, et que nul pouvoir ne s'en doutait. L'histoire est là pour donner un démenti à de semblables systèmes et même aujourd'hui il est possible de suivre, trop souvent hélas! à la trace de leur sang, les sectes impies ou folles que poursuivaient les pouvoirs. Donc, ou la secte de M. Aroux était ignorée, ou elle était connue : ignorée, c'est impossible; connue, cela renverse tout son système.

3° Comment expliquer une série de faits que nous ne pouvons qu'indiquer ici : la mort chrétienne de Dante, la pompe de ses funérailles, son inhumation dans une église; le couronnement de son buste au baptistère de Florence; l'admiration des Cardinaux qui réparent son tombeau et y placent cette inscription : *virtuti et honori*, qui lui élèvent des monuments et jettent dans leurs fondations les médailles d'un Pape; la dédicace de plusieurs commentaires faite à des Papes; la sanction donnée à une édition de la Divine Comédie par un censeur de Pie VII; la présence de la noble tête du Florentin sur les murailles du Vatican au milieu des Pères, des docteurs de l'Église et des Papes; tout dernièrement encore,

Pie IX visitant le tombeau que garde Ravenne, et écrivant sur le livre des voyageurs quelques vers du Purgatoire? Que pense de ce dernier fait M. Aroux qui déclare avoir une si grande confiance en la doctrine littéraire de Pie IX? Est-ce que tout cela n'est pas écrasant lorsque l'on songe aux récriminations que le clergé pouvait élever contre les attaques parfois injustes et toujours violentes du Gibelin, et à tous les ennemis que ses vers ont dû lui faire, pendant sa vie et après sa mort, parmi les familles puissantes qu'il a flagellées et les noms qu'il a fait saigner sous le fouet de sa satire? Ah! c'est que cette noble terre d'Italie où les passions étaient si profondes, les haines si terribles, les vengeances si cruelles, a tout pardonné au génie qui lui a rendu en gloire ce qu'elle lui donnait en liberté.

4° N'y a-t-il parmi ces sectaires, à la tête desquels marche Dante, que les savants comme Pétrarque et Boccace, les poëtes comme Tasse, les peintres comme Raphaël, les sculpteurs comme Michel-Ange, et ceux que M. Aroux signale en passant dans son commentaire? Que pense M. Aroux des quelques noms que nous allons lui indiquer, les prenant au hasard parmi tant d'autres que nous pourrions citer? Nous désirons et attendons une réponse nette et franche qui finisse à jamais ce débat.

Salomon — dont la Sulamite a des yeux comme ceux des colombes, des cheveux comme les troupeaux de chèvres sur les montagnes de Galaad, des lèvres comme une bandelette d'écarlate. Qu'est-ce donc que ce cantique des Cantiques? Que signifient ces chants passionnés de l'époux et de l'épouse qui s'en vont, aux vignes ou dans le jardin des noyers, pour voir si les fleurs s'ouvrent, si les pommes de grenade sont en fleur? Ne serait-ce pas la première note de ces chants amoureux et mystiques que M. Aroux poursuit à travers les âges?

Saint Jean l'Évangéliste—qui dans son Apocalypse, fait défiler devant nos yeux épouvantés ces terribles chevaux, blancs, roux, noirs, pâles; qui montre à notre imagination troublée la bête aux sept têtes, aux dix cornes, aux dix diadèmes; qui décrit la ville mystérieuse aux douze portes de perles, à la muraille de jaspe, aux fondements de saphir, de calcédoine, de chrysolite, de béril, d'hyacinthe, d'émeraude; qui raconte ses visions étranges avec les sept chandeliers d'or, les sept étoiles, les sept anges; qui nous transporte dans ce monde mystérieux, terrible que la Divine Comédie semble parfois refléter.

Hermas — auquel est attribué le livre du *Pastor* dont la première partie renferme quelques visions. Il y a là une

vierge vêtue de blanc, des âmes qui roulent dans les flammes, des anges qui bâtissent la tour du soleil avec des âmes, sept femmes symboliques, une jeune fille qu'Hermas aimait comme une sœur, qu'il mena se baigner dans le Tibre et qui lui apparaît en songe. Transporté par un esprit au milieu des rochers et des eaux, il se retrouve dans une immense plaine; il tombe à genoux, et dans le ciel entr'ouvert la jeune fille le salue. Madame, que faites-vous là? dit Hermas. Et elle se prend à rire et lui recommande de prier le Seigneur. Est-ce que la Divine Comédie n'est pas là tout entière comme le fruit est dans la fleur? Est-ce qu'il n'y a pas ces visions, ces femmes symboliques; et cette jeune fille n'est-elle pas la sœur aînée de Béatrix? Nous ferons remarquer qu'elle *rit*, cette jeune fille, chose grave dont M. Aroux tire le parti que vous savez, si vous avez lu son commentaire de l'épisode de *Francesca*. Pleurer du reste, *lacrimar,* n'est pas moins grave, car c'est *feindre le papisme.*

Saint Bernard — sur le compte duquel il y a plus qu'il n'en faut pour le faire taxer d'hérésie avec le système de M. Aroux. Celui-ci ne constate-t-il pas que saint Bernard s'élevait énergiquement contre les abus ecclésiastiques et les désordres des couvents, tonnant contre la simonie,

l'ambition, l'avarice; qu'il a appelé les Cardinaux des Satrapes; qu'il a dit au Pape : « Des incrédules et des « flatteurs se mêlent à votre compagnie; *loups et non* « *brebis*, et toutefois vous êtes le pasteur; » qu'il a défendu les Albigeois disant : « Les hérétiques doivent « être pris plutôt que tourmentés, et pris non par les « armes, mais par les arguments. C'est la volonté de « celui qui veut le salut de tous; » qu'il rédigea les statuts des Templiers, lesquels s'obligeaient à assister les religieux de Cîteaux comme étant leurs frères particuliers; qu'il fit l'éloge de l'ordre du Temple; que les populations du Midi, après avoir hué Albéric, légat du Saint-Siége, accueillirent avec enthousiasme le moine de Cîteaux : que les Cathares revendiquaient saint Bernard pour un des leurs, ainsi que le constate Bossuet; que Luther a proclamé sa sainteté aussi bien que Dante; qu'il a écrit un livre intitulé *de gradibus* dans lequel il fait un voyage spirituel au Ciel avec *l'Échelle de Jacob* (1)?

Nous ne demandons à M. Aroux que de la logique.

(1) *Dante hérétique, révolutionnaire et socialiste*, p. 279 et *Paradis de Dante illuminé*, p. 1217 à 1221. Dans le 1er volume M. Aroux affirme l'orthodoxie de saint Bernard, dans le second en est-il de même? Il rejette au contraire le scandale de sa révélation sur l'autorité ecclésiastique à laquelle il s'est adressé en vain, et sur l'avis de laquelle il se serait tu.

Ne voilà-t-il pas saint Bernard Templier, Albigeois, Cathare, ou tout au moins hérétique, quelle que soit sa nuance, ce qu'il serait du reste facile à établir avec ses doctrines philosophiques? Il n'y a pas de milieu pour M. Aroux ; il ne lui reste plus qu'à retirer son système ou à aller hardiment jusqu'au bout.

Savonarole —l'éloquent et passionné prieur de Saint-Marc, mort sur un bûcher, Savonarole dont les sermons, philippiques de l'indépendance et de la liberté, remuaient les masses accourues pour l'entendre, et dont les chants mystiques retentissaient sur les places publiques dans la bouche du peuple.

Saint François d'Assise — que je m'étonne de ne pas voir revendiquer par le panthéisme moderne pour les vers où il chante ses sœurs la lune et l'eau, sa mère la terre, son frère le feu et messire le soleil.

Jacopone de Todi — de l'ordre de Saint-François, qui, enfermé, dit-il, comme un lion dans son cachot, expie les traits sanglants que sa verve satirique n'avait pas craint de lancer contre Boniface VIII; Jacopone dont ces seuls vers suffiraient pour échafauder tout le système de M. Aroux :

Udite nova pazzia,
Che mi viene in fantasia.

Viemmi voglia d' esser morto
Perche io sono visso a torto.

« Écoutez une nouvelle folie dont la fantaisie me vient,
« Me vient l'envie d'être mort parce que j'ai mal vécu. »
Jacopone qui « pleure de ce que l'amour n'est pas aimé, »
et qui a écrit les histoires assez étranges d'une jeune
fille, d'une pierre d'un grand prix, de cinq frères et d'un
roi.

Saint Bonaventure — l'auteur des six ailes des Séraphins, des sept chemins de l'éternité, de l'itinéraire de l'âme à Dieu ; qui a poussé jusqu'aux dernières limites ce langage symbolique que le moyen âge a imprimé dans les vers de ses poètes et les dissertations de ses métaphysiciens, aussi bien que sur les tours et les murailles de ses cathédrales.

Saint Thomas d'Aquin — dont la Somme renferme la théologie de Dante et atteste la même méthode philosophique ; dont le génie semble réunir toute la scholastique de son temps et la condenser en une œuvre suprême, comme Dante relie et renferme en sa puissante personnalité la poésie des siècles qui l'ont précédé. Assis à la porte du Moyen Age qu'ils gardent et à l'entrée de la Renaissance qu'ils annoncent, Dante et saint Thomas d'Aquin apparaissent comme ces cathédrales gigantes-

ques qui s'élèvent entre les monuments des artistes byzantins et les coupoles de Brunelleschi et de Michel-Ange.

Saint Jean de la Croix — qui a disposé ses cantiques et les commentaires dont il les accompagne, dans la forme que Dante a suivie en écrivant le *Banquet,* et dont la poésie se rattache au Cantique des Cantiques et au mysticisme qui en découle. Il suffit de lire, pour s'en convaincre, le cantique *de la Nuit obscure de l'Ame.*

Sainte Thérèse — « qui existe sans vivre véritable-« ment en elle, et dont la vie à laquelle elle aspire est si « élevée qu'elle meurt parce qu'elle ne meurt pas. » Le lyrisme de ses poésies n'est pas autre chose qu'un écho de cette même tradition allégorique, amoureuse et mystique.

Saint François de Sales — qui a fait un traité de l'Amour de Dieu dont les pages peuvent prêter à de riches gloses sous la plume de M. Aroux et une Introduction à la vie dévote où l'on rencontre si souvent des aigles, des colombes, des serpents, des pierres précieuses, des fleurs : toutes choses dont M. Aroux tire un habile parti, sans compter Philothée qui est peut-être encore une personnification de quelque vérité *cluse*, mais si *cluse*, que personne ne l'a encore devinée.

N'y aurait-il pas une curieuse et intéressante étude à faire sur la présence de ces êtres féminins dans les ouvrages ascétiques ou profanes, depuis Diotime jusqu'à Philothée ?

XII.

Nous espérons que la critique continuera à donner tort aux prétentions de M. Aroux, et que la postérité, oubliant son système, ratifiera les idées que nous venons de développer à l'encontre des siennes. Cette vaine fantasmagorie s'évanouira, et Dante, que M. Aroux a voulu nous montrer hérétique, affilié à l'ordre du Temple, pasteur de l'église albigeoise à Florence, restera un poète, un philosophe, un théologien, et, ce que devrait être tout homme, un citoyen et un chrétien, malgré la *fusion entre la Masséníe albigeoise, le Temple et les Gibelins, pour constituer la Franc-Maçonnerie;* malgré *le dénouement tout maçonnique de la Comédie albigeoise*, malgré *les révélations* de M. Aroux sur le Moyen-Age, malgré *sa clef des Fidèles d'Amour;* malgré *ses illuminations a giorno,*

Nous aimons l'Italie pour ce qu'elle a été, pour ce qu'elle doit être encore, pour ce qu'elle a fait dans le

passé, pour ce qu'elle doit faire dans l'avenir, et nous la défendons contre un système qui ne tend à rien moins qu'à rendre suspectes son honnêteté, sa dignité, sa vertu et sa foi. Parce que ce peuple de peintres, de sculpteurs, d'architectes, de poètes, de musiciens, de philosophes, de savants et de saints se repose un moment, ou attend, il est de mode aujourd'hui d'en parler comme d'un mort, et les plus généreux eux-mêmes n'ont à lui donner que des paroles de pitié. Gardons-la pour nous cette pitié dont elle n'a que faire. L'Italie, cette harpe éolienne du monde, n'a pas cessé, malgré ses douleurs, de rendre des sons harmonieux au souffle divin de l'art et de la poésie. N'exaltons-nous pas tous les jours le génie musical de Rossini? — Montanelli ne vient-il pas de nous faire entendre un écho de l'antique muse de sa patrie? Tous l'ont applaudi, heureux d'endormir un moment la douleur de l'exilé et de lui rendre moins amer, sous notre triste ciel, sur les bords étrangers de la Seine, le souvenir du ciel bleu de Florence et des rives fleuries de l'Arno. — Salvini ne nous a-t-il pas apporté, avec le turban et la ceinture d'Othello si passionné, si jaloux et si sauvage, la sombre grandeur et la terrible puissance de conception de Shakspeare? — Mme Ristori, dont le génie dramatique, acclamé aujourd'hui par

l'Europe entière, s'unit si heureusement à la dignité de la femme, ne nous a-t-elle pas, sous le peplum de Myrrha et sous le voile de Marie Stuart, révélé les luttes terribles du cœur humain entre la passion et le devoir, et exposé la grandeur héroïque, la majesté sainte d'une âme élevée, sanctifiée par la foi catholique?

Nous aimons Dante et nous le défendons pour la puissance de sa pensée, pour l'indépendance de son caractère qui ne lui laisse sacrifier ni *son honneur, ni son renom, pas même pour du pain* (1), pas même pour revenir de l'exil et mourir dans sa chère Florence, lui, *vaisseau sans gouvernail et sans voiles, poussé par le vent desséchant de la douloureuse pauvreté* (2). A vrai dire, toutes les attaques dirigées contre lui ne seront jamais à la hauteur de son génie. Nous, ses admirateurs, ne nous en attristons pas; c'est le sort de quiconque, parmi ses concitoyens, se permet de porter la tête haute au lieu de l'abaisser servilement devant tous les pouvoirs; le sort des âmes énergiques qui osent ne pas suivre la foule dans ses moments d'erreur et de folie, et qui ne craignent pas d'avoir une idée qui n'est pas l'idée

(1) Lettre.
(2) Convito.

officielle du jour. Ceux-là, en effet, traversent souvent la vie au milieu des injures, mais ils meurent du moins avec les consolations que porte en soi une conscience libre et indépendante, et s'il se rencontre dans la postérité quelques voix ennemies pour les attaquer, il s'en élève aussitôt des milliers pour les défendre, parmi ceux qui ont recueilli, comme un héritage précieux, l'amour de la justice, de la dignité et de la liberté.

Les siècles, en passant sur l'immense capitale du monde païen, ont balayé ses palais et ses temples, et n'en ont laissé que quelques colonnes ébranlées, quelques murailles chancelantes, quelques statues mutilées, qui guident le voyageur attristé dans la campagne de Rome; ainsi le temps passera sur nous et sur les jours qui nous suivront, déchirant des livres qui ne devaient pas mourir, effaçant des noms que l'on croyait immortels; mais dans cette solitude, et au milieu de ces ruines, Dante restera debout, son poème à la main, et ceux qui remonteront le cours des âges feront halte devant ce monument de l'esprit humain.

FERJUS BOISSARD.

Décembre 1857.

CHAPITRE Ier.

Thèse de M. Aroux (1).

« Il y a deux espèces de commentateurs :
« les *pédants*...... et les *fantastiques*......
« Ces derniers s'efforcent de commenter un
« texte avec plus d'imagination qu'il n'est
« nécessaire pour produire une œuvre ori-
« ginale ; ils ne commentent pas, mais dé-
« molissent. »

(TULLIO DANDOLO. *Études historiques sur les siècles de Dante et Christophe Colomb.*)

Dante est un révolutionnaire, un socialiste, un hérétique. La chose est certaine et peut être prouvée jusqu'à l'évidence. Si, jusqu'à ce jour, l'opinion publique a pris le change et s'est obstinée à défendre son fétiche avec fanatisme, c'est que les hommes aiment les opinions toutes faites, et ne permettent plus d'attaquer celles qu'ils ont embrassées sans étude et sans contrôle.

Cette triple accusation portée contre Dante est, et de-

(1) Nous résumons cette thèse en choisissant les points principaux épars dans l'ouvrage.

meure incontestable pour quiconque a le courage d'aborder la lecture et l'étude de l'œuvre complète du vieux Gibelin. Mais on ne lit et on ne connaît généralement que sa Comédie. Certes, c'est bien là surtout l'œuvre essentielle du sectaire ; les preuves y abondent contre son orthodoxie, et ses principes subversifs s'y manifestent avec évidence ; mais Dante est un génie trop complet pour qu'on puisse le juger et l'apprécier exactement, si l'on ne s'attache pas à l'ensemble de son œuvre. Rien ne sort de sa plume poétique sans avoir son utilité, son importance et son but ; rien ne s'échappe de cette tête brûlante et hardie qui n'aille frapper quelque coin de l'édifice politique, social et religieux, et qui ne doive contribuer à la ruine générale rêvée par l'impitoyable Florentin. Il faut donc étudier chacun de ses ouvrages et surtout les comparer, les coordonner, les codifier pour ainsi dire ; c'est ainsi qu'on les fécondera l'un par l'autre, et que la lumière en sortira comme du choc des cailloux jaillit l'étincelle. Quiconque aura la patience, le courage et la force d'aller jusqu'au bout d'une pareille tâche sera largement indemnisé ; car il trouvera enfin une clé à l'aide de laquelle il pénétrera librement dans toutes les parties de l'œuvre mystérieuse, dans toutes ses *chambres*, pour employer un terme même du poète. Pour lui, plus de ténèbres, mais une lumière éblouissante ; plus d'allusions insaisissables,

plus de mythes incompréhensibles, plus d'hiéroglyphes indéchiffrables, mais une vision claire et nette du poème dantesque.

Avant d'aborder la lecture et l'étude des textes, il est nécessaire de poser et de résoudre quelques questions préliminaires. Deux ordres de choses doivent être examinés : des idées et des faits, c'est-à-dire des doctrines et leurs conséquences ; des principes et leur application ou, tout au moins, la tentative de leur application.

Dans le domaine des idées, il y a à savoir ce qu'était le moyen-âge, la nature des hérésies qui y naissaient sans cesse, le caractère du mysticisme qui faisait le fonds de toutes ces fausses doctrines ; dans le domaine des faits, il y a à chercher quelles sectes embrassaient et développaient ces erreurs, comment elles se recrutaient, par quels moyens elles agissaient, et sur quels appuis elles pouvaient compter soit parmi le peuple, soit chez les grands.

Le moyen-âge n'est pas, comme on se plaît à le dire et à le croire, un temps de soumission et de respect pour l'Église, mais une époque de guerre incessante et acharnée. Non, la raison ne s'humilie pas et ne s'abaisse pas sous le joug de la foi ; elle est, au contraire, à l'état permanent de révolte, se taisant et se cachant dans l'ombre aux moments difficiles, mais, à l'heure favorable, apparaissant rangée en bataille et prête à livrer le combat.

L'hérésie a toujours existé depuis l'apparition du Christianisme ; il semble même que l'erreur suive la vérité pas à pas et prenne une extension en rapport avec le développement de celle-ci dans le monde. A chaque triomphe de la vérité, on peut constater une tentative de l'erreur, tentative toujours malheureuse, puisqu'elle amène une nouvelle lutte et une nouvelle victoire de la vérité. Bien plus, de même que la vérité évangélique, prêchée par le Christ, a sa filiation et son origine dans les diverses manifestations par lesquelles Dieu s'est révélé au monde ; de même aussi l'erreur, qui s'acharne contre l'enseignement catholique, a son point de départ dans l'antiquité. Basilide, Valentin, Carpocrate, Manès, font revivre les erreurs et les passions de l'ancien monde païen. Toutes ces sectes de Gnostiques, de Manichéens, de Beghards, de Lollards, de Fratricelles et tant d'autres, ne font que renouveler les principes et les utopies de certains philosophes de l'antiquité ; ces sectes sont donc la continuation des nations païennes.

Au sein de toutes ces erreurs, de toutes ces tentatives de réformation insensée et de bouleversement, un immense mouvement religieux se manifestait depuis le nord jusqu'au midi. Dans le nord, c'était le mysticisme, dans le midi, le rationalisme.

En même temps, trois robustes adversaires mêlaient à

toutes ces attaques leurs coups contre le St-Siége et contre l'ordre établi dans le monde. C'étaient le Philosophisme, le Républicanisme et l'Industrialisme, qui tantôt frappaient isolément et tantôt réunissaient leurs efforts.

Ces mouvements et ces tendances se manifestèrent surtout après les Croisades. Au cri de : *Dieu le veut !* l'Occident s'était rué vers l'Orient, et les Croisés avaient rapporté de ces terres du soleil des mœurs dépravées. En même temps leur esprit s'était imprégné de toutes les doctrines orientales, restes de l'enseignement des prétendus sages, conservés au milieu des ruines de l'antiquité. C'est ainsi que la métaphysique d'Aristote vint s'établir au milieu de nos écoles et que dans le temps où les Docteurs de l'Eglise avaient adopté la méthode des Péripatéticiens, on jurait tout haut par Aristote. Tout bas on osait bien plus, on allait jusqu'à se déclarer pour les Arabes et pour les Juifs, c'est-à-dire pour le panthéisme d'Averrohës et les subtilités de la Kabbale.

Enfin, il se forme une association forte et puissante qui devient la citadelle des erreurs répandues ainsi au milieu des peuples. Elle revêt les deux caractères qui, toujours, et particulièrement à cette époque, donnèrent la puissance et la force : elle est tout à la fois religieuse et militaire. Religieuse, monastique même, elle puise dans le domaine de la foi le prestige qui touche les cœurs, qui les gagne et

les attire ; et se couvre en même temps de l'égide de l'Eglise. Militaire, elle dispose de forces puissantes, se mêle aux affaires politiques, et se fait des amis parmi les hommes d'armes. Elle a un pied dans l'Orient, et l'autre dans l'Occident ; elle possède partout des couvents et des forteresses, à Jérusalem, à Malte, en France surtout, où elle deviendra si puissante et si redoutable que le pouvoir devra songer à l'étouffer. Ainsi, elle s'établit pour grandir et envahir le monde, la croix d'une main, l'épée de l'autre. Les Templiers, sans faire ici leur procès, deviennent les soldats de ces erreurs mystiques signalées plus haut. Leurs doctrines sont restées inconnues ; mais il est certain qu'elles se cachaient, et ce fait seul plaide fortement contre elles. Les frères procédaient à des initiations secrètes ; leurs chapitres se tenaient mystérieusement pendant la nuit ; des cérémonies bizarres et impies accompagnaient les initiations à divers degrés ; ils ne cherchaient qu'à s'enrichir et à guerroyer. Ils combattirent même contre les Hospitaliers, le roi de Chypre et le prince d'Antioche ; ils refusèrent de contribuer au paiement de la rançon de saint Louis, et se déclarèrent pour la maison d'Aragon, alliée des Albigeois, contre la maison d'Anjou devenue maîtresse de la Provence et de Naples. Ils présentent des analogies avec les Haschissins de Syrie ; on y retrouve particulièrement la même hiérarchie quoique sous des noms différents, et les mêmes

couleurs pour leurs costumes et leurs insignes, le blanc et le rouge.

Et maintenant s'il se trouve un homme qui se soit fait l'écho de toutes ces écoles et de toutes ces doctrines, qui ait visiblement montré ses sympathies pour toutes ces sectes, qui n'ait eu que des larmes pour leurs défaites et de la colère contre leurs vainqueurs, jusqu'à vouloir les flétrir et les apppeler des bourreaux, qu'en penser et qu'en dire? Or, cet homme s'est rencontré: Dante a été l'avocat de cette misérable et sacrilége cause; la *Comédie* en est le plaidoyer.

Quelques observations encore, et l'on verra cette assertion confirmée par les moyens mêmes que Dante employa pour cacher son jeu périlleux. Les pouvoirs, en effet, veillaient à la défense de l'ordre religieux et social: l'autorité spirituelle condamnait les erreurs, l'autorité temporelle mettait ses armées à la poursuite des coupables, l'Inquisition étendait partout sa sévère justice. Les Sectaires devaient donc s'agiter dans l'ombre, et ils avaient besoin pour s'entendre, d'un langage caché, mystérieux, d'un argot impénétrable.

De tout temps, dans l'antiquité, il y a eu des mystères secrets, des initiations et, par conséquent, des signes cabalistiques et un langage sectaire dont l'Egypte semble avoir été le foyer. Les poètes et les philosophes se trans-

mirent ce langage arcane compris seulement des initiés, mais lettre morte pour le vulgaire. Pour n'en nommer que quelques-uns, Orphée, Homère, Platon, Virgile, furent les grands initiateurs qui conservèrent et transmirent ces secrets en parlant une langue où les uns ne voyaient que le sens littéral, tandis que les autres y découvraient le sens caché.

Cette science ne se perdit pas; elle survécut aux peuples de l'antiquité et se conserva mystérieusement au milieu des révolutions qui amenèrent l'agonie et la mort du peuple romain, et malgré toutes ces hordes de barbares qui descendirent des froides régions du Nord et couvrirent le monde entier. Le moyen-âge garda précieusement cette science qui finit par envahir la philosophie et la poésie. C'est alors que l'on voit réapparaître cet amour platonique qui n'est qu'un voile pour la secte ; et il est vraiment trop grossier de s'y laisser prendre. Frédéric II, le premier, entonne ces chants d'amour qu'une suite nombreuse imitera après lui. C'est un amour dégagé de toute pensée mondaine; le poète va rêver toute sa vie à la dame de ses pensées ; sans cesse en extase, en adoration devant elle, il chantera la vertu, le savoir, la beauté d'un être souvent idéal et innommé. Ce Frédéric II, débauché et ennemi de l'Eglise, inaugure cet appareil éroto-platonique : ceux qui l'entourent s'empressent de chanter comme lui et, parmi

eux, se distingue son chancelier Pierre des Vignes. Pour Frédéric, cette dame s'appelle *Madonna;* d'autres la nommeront la *Rose*, la *Fleur*, la *Fleur d'en-haut*, la *Fleur des fleurs*, avec cette épithète feuillue, branchue, syrienne, étoile d'Orient. Bientôt, les allusions deviendront plus claires; et lorsque Guinicelli aura donné à sa dame le nom de *Lucia* (de *lux*), des noms plus significatifs apparaîtront en foule : Jeanne, Mandetta, Constance, Nina, Selvaggia, Bacchina, Fiametta etc... Béatrix enfin, Béatrix la plus belle, la plus grande et en qui se personnifient toutes ces créations idéales.

Cette poésie Gibeline est obscure et embrouillée. Ces illustres dames n'ont jamais existé : c'est toujours dans un temple qu'on les rencontre pour la première fois et souvent le Vendredi-Saint, jour où, souvent aussi, elles meurent.

Mais Dante comprit qu'il y avait encore du danger à parler ainsi, et, sans doute de concert avec Guido-Cavalcanti et Cino de Pistoie, il conçut le projet d'arborer la bannière du Catholicisme pour se mettre à l'abri.

En résumé, il y a une doctrine occulte dans l'ancien monde; le monde nouveau et les poètes sont les dépositaires et les interprètes du langage mystérieux dont on a revêtu la doctrine. Dante, parmi ces poètes, occupe le premier rang par sa science et par son génie; et si, pen-

dant tant de siècles, le monde a pris le change sur sa doctrine, c'est précisément parce qu'il a imaginé de prêter à l'erreur le langage de la vérité, et de revêtir l'hérésie du costume de l'orthodoxie.

Tout cela s'enchaîne et se comprend parfaitement. L'étude des poésies de Dante prouvera la vérité de ce système et nous criera à chaque page, à chaque vers : Oui, Dante était un révolutionnaire, un socialiste, un hérétique.

Telle est la thèse de M. Aroux. Nous avons lu et étudié son ouvrage avec assez de soin pour pouvoir donner comme exacte cette analyse de son système. Nous n'avons pas cherché à diminuer ou à voiler l'objection. Certainement, ce résumé ne peut dispenser de la lecture de son livre, où des preuves et des citations innombrables viennent généralement appuyer chaque proposition ; mais on comprendra que nous ne pouvions le copier en entier. Nous osons même dire que, dépouillées de cet amas de citations et de pièces à l'appui, *rudis indigestaque moles*, maintes assertions ont gagné de la force. Nous ne demandons pas à combattre un adversaire désarmé ; nous le voulons, au contraire, équipé de pied en cap, recouvert de

toutes les armes qu'il a mis, nous dit-il lui-même, dix années à fabriquer, reforgeant celles que ses devanciers lui avaient préparées d'avance. M. Aroux nous en aura certainement de la reconnaissance ; mais nous devons avoir la franchise de lui dire que tout en obéissant à la justice nous n'oublions pas notre propre intérêt, car

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

CHAPITRE II.

Réfutation.

« Il est plus clair que le jour qu'il n'y a
« rien de plus misérable que d'alléguer de
« tels témoins (les sectes) qui sont tous
« convaincus de faux en matière capitale,
« et qui, au fond, ne s'accordent pas avec
« eux-mêmes. »

(BOSSUET. *Histoire des Variations*, Liv. XI, Chap. CXCIX.)

Mais non, il n'y aura point de gloire à triompher, car le péril n'est pas grand.

Nous ne suivrons pas M. Aroux dans toutes ses pérégrinations savantes, courageuses, consciencieuses, au milieu des sectes chez lesquelles il a vécu, pénétrant le sens de leurs doctrines, étudiant leurs mœurs, sondant leurs pensées les plus cachées, épiant chacune de leurs paroles pour noter leur argot. Il faut une assez grande hardiesse pour se faire à cette vie dure et pénible, parmi ces Gnostiques, ces Manichéens, ces Beghards, ces Lollards, ces

Bizoques, ces Fratricelles et tant d'autres ; il y a là un désordre d'idées, une anarchie de principes absurdes et immoraux qu'il serait fastidieux de constater et de compter. Il faudrait étudier un nombre prodigieux de systèmes, et, pour en suivre la filiation, aller des Joachim de Flore aux Frères du libre Esprit en passant par les Jean de Parme, les Gérard de San Domino, les Ubertin de Cazal, les Pierre de Bruys, les Valdo, les Dulcino et tant d'autres.

Nous ne nous aventurerons pas davantage sur le terrain mystérieux et couvert d'obscures ténèbres du mysticisme. La course serait longue, depuis Apollonius de Tyanes jusqu'à Weishaupt, à Swendenborg, à travers toutes ces sectes diverses qui se suivent sans interruption, cotoyant l'histoire du monde dans les mystères du silence et les ténèbres du secret. C'est à s'égarer avec ces illuminés, ces philosophes hermétiques, ces théosophes, ces magiciens, ces astrologues. Les appeler tous par leur nom, les interroger et leur faire dévoiler leurs vagues et insaisissables pensées, serait fastidieux et sans importance. D'autant plus que pour remonter à l'origine de tout cela, il faudrait sortir de l'ère moderne, et s'enfonçant dans les profondeurs des premiers âges, pénétrer jusque dans la Grèce, dans l'Egypte et en Asie.

M. Aroux a su noter toutes ces hérésies, exposer tous

ces rêves ; refaire ici son travail serait inutile. Lui-même effrayé, il s'arrête en disant : « C'en est assez, et trop « peut-être, sur un sujet qu'il ne faut pas chercher à « fouiller trop profondément, car on est pris d'une sorte « de vertige quand on met le pied dans le monde de ce « naturalisme (p. 103). » Nous partons de ces faits longuement et scrupuleusement étudiés, mais nous n'en tirons pas les mêmes conclusions.

L'esprit d'incrédulité, comme on le dit fort bien, a toujours fait la guerre au Catholicisme. L'hérésie parait presque au berceau de l'Eglise, et à côté de la parole de vérité et de vie des Apôtres, s'élève la parole menteuse et mortelle des Basilide, des Valentin, des Carpocrate : Manès devait se lever après eux, puis Arius, Nestorius, et Pélage. De même que la chaîne de la vérité devait se dérouler dans le monde sans solution de continuité, de même l'erreur devait succéder à l'erreur et se transmettre d'âge en âge en se modifiant, car c'est là son caractère distinctif, tandis que celui de la vérité est d'être toujours la même, toujours identique. Telle est la loi du monde ; Dieu ayant donné la liberté à l'homme, celui-ci peut et doit forcément en abuser.

A toute époque donc, on doit retrouver la révolte de l'esprit et des sens ; mais il ne faut pas en conclure pour cela que le doute y domine, que la foi y manque. L'esprit d'examen, dit-on, est le caractère du moyen-âge. Mais est-ce

que la raison n'a pas ses droits et son action légitime, que la foi ne veut même pas détruire ? Est-ce qu'il est défendu à l'homme de s'éclairer à l'aide de la raison, cette lampe mystérieuse que Dieu a allumée dans le plus intime de l'homme ; lampe souvent vacillante, dont la flamme s'abaisse au moindre souffle, qu'un rien peut éteindre, mais qui jette par moments des éclats éblouissants ? L'exagération de nos jours pousse à nier ces grands principes, et cette triste erreur est féconde en déplorables résultats. La foi a ses droits, la raison a les siens ; le problème consiste non à les séparer, mais à les conserver ensemble ; sans cela la marche de l'esprit humain est incomplète.

Certainement, on ne contestera pas que les Pères de l'Église, que saint Jérôme, saint Ambroise, saint Augustin n'aient accordé une grande puissance à la raison, tout en la soumettant à la foi ; et cette alliance est précisément le caractère principal de ces écrits profonds, élevés et sublimes que la religion catholique a inspirés de tout temps et dont l'humanité s'énorgueillit à juste titre. N'est-ce pas cet accord de la raison et de la foi qui a produit des théologiens comme saint Thomas et Bellarmin ; des philosophes comme Descartes et Mallebranche ; des savants comme Pascal, Bossuet et Fénelon ? La foi peut s'égarer et n'être plus que de la superstition ; la raison peut sortir de sa voie et n'être plus qu'une insensée donnant le triste

spectacle de ses aberrations. Le moyen-âge a présenté particulièrement ces deux excès, à raison de la vigueur de ses populations pleines de force et de vie, agitées par de violentes et énergiques passions, soit pour le bien, soit pour le mal.

Mais c'est peu connaître ces temps, que de les représenter comme des jours de doute et de révolte. Quelque grande qu'ait été la part de l'erreur, il faut bien reconnaître que le Catholicisme vivait dans les masses et était défendu par les plus nobles intelligences; que c'était là le grand courant des idées; que c'était la pensée conductrice. Sans cela, comment expliquer autrement la naissance de tous ces ordres religieux et leur développement si rapide et si prodigieux, qu'aujourd'hui même nous avons peine à nous en rendre compte. Comment comprendre la multiplicité de ces docteurs si érudits, d'une science si profonde, que quiconque veut étudier aujourd'hui doit remonter à ces sources?

Il faut raisonner de même au sujet d'un fait qui domine tout le moyen-âge et que l'on ne peut comprendre, sans admettre que ces temps étaient des temps de foi, malgré les erreurs nombreuses qui s'y rencontraient. Nous voulons parler des Croisades. Comment la parole d'un Pape, la voix d'un Concile remuaient-elles des peuples entiers et en faisaient-elles sortir des armées innom-

brables de pélerins et de soldats? Quel souffle agitait ainsi tout l'Occident et le faisait se lever en masse pour repousser les ennemis de la foi et délivrer le sépulcre du Christ ?

Le voyageur qui visite l'Espagne y voit écrite encore aujourd'hui l'empreinte des Sarrazins, et il ne comprend ce pays qu'en se rappelant la longue domination qu'ils y ont exercée. En Italie, de Milan jusqu'à Naples, on lit l'ancienne puissance des Romains et la passion dont la nation se prit un jour pour l'art antique. De même, à la vue de ces monuments qui s'élèvent dans notre France, nous comprenons qu'ils sont la preuve vivante de la foi de nos aïeux. L'architecture est le langage des peuples; elle affirme hautement leurs mœurs et leurs croyances : c'est l'illustration de l'histoire, mise à la portée de tous. Or, il a fallu des générations entières pour élever ces magnifiques cathédrales : elles sont l'œuvre des peuples eux-mêmes. Chartres, Reims, Paris, Rouen, Amiens, Strasbourg, Bourges répondent d'une commune voix que, malgré les erreurs au milieu desquelles s'élevaient leurs magnifiques basiliques, les peuples qui les bâtissaient étaient des peuples de foi.

Nous croyons donc, ou que M. Aroux s'est exagéré la force et la puissance des sectaires dont il constate l'existence, ou qu'en voyant ce qui existait réellement à cer-

taines époques, il a trop généralisé. A force de vivre au milieu de tous ces hérétiques, il en a vu partout.

Et, chose importante à remarquer, c'est que, malgré ses longues études et ses consciencieuses recherches, M. Aroux n'a pas établi d'une manière certaine l'argot mystérieux qu'il attribue à ces sectes, argot qui doit se retrouver dans les œuvres de Dante et dans lequel on pénétrera aisément à l'aide de cette clé précieuse. Evidemment, la base de tout l'ouvrage est le chapitre qui traite du langage sectaire, et ce chapitre, par malheur, est le plus court et le plus faible. Bien des pages, dans ce volume, étonnent, arrêtent et inquiètent à force de citations entassées; mais ici il n'y a rien de pareil. Quoi d'étonnant que les sectaires se soient servis d'expressions orthodoxes en y attachant un sens particulier? C'est ce que font toujours ceux qui prétendent qu'une vérité est incomprise et qu'eux seuls en saisissent le véritable sens; qu'ils aient vu un sens caché dans les dogmes, c'est précisément là leur prétention et leur erreur. Nous le répétons, ce chapitre est la partie faible de l'ouvrage, et il en est cependant la partie essentielle. Qui bâtit un édifice doit s'assurer avant tout de la solidité des fondations. On raconte que Michel-Ange, après avoir posé les bases de sa gigantesque coupole, s'enfuit et se tint caché, afin de laisser aux fondations le temps de s'asseoir et pour n'être pas contraint d'élever

trop tôt l'édifice qu'elles devaient porter. Il en est du penseur comme de l'architecte : tous les deux bâtissent.

Chez M. Rossetti, le devancier et le maître de M. Aroux, les idées de Dulcin hérétique et patarin y sont longuement exposées. Mais la chronique de Muratori (1), sur laquelle il s'appuie, n'indique nullement l'existence d'une langue cachée. M. Aroux s'occupe particulièrement des Albigeois comme de la secte la plus puissante dans laquelle diverses sectes viennent se perdre ; dans l'histoire des Albigeois et Vaudois en France, par Pierre de Vaucernay, il n'est pas question de cet argot sectaire. Or, le moine de Citeaux était le contemporain des événements qu'il raconte.

Et maintenant, que Frédéric II se mette à chanter l'amour sous une forme nouvelle et inaugure un appareil éroto-platonique. Que Pierre des Vignes marche sur ses traces, et après lui bien d'autres ; qu'importe ? Mais que Dante, comprenant le danger qu'il y avait à parler cette langue, ait conçu, sans doute de concert avec Guido Cavalcanti et Cino de Pistoie, le projet de parler une langue nouvelle et de mettre ses erreurs sous le voile d'un style orthodoxe mais figuré ; je l'ignore et M. Aroux ne me le prouve pas. Or c'était là ce qu'il fallait démontrer par d'autres preuves qu'une affirmation. C'est précisément là

(1) *Muratorii script.* v. 9, p. 459.

le tort de M. Aroux ; il se contente souvent d'une affirmation ou d'une supposition. Ainsi, il fait de Dante l'affilié et le défenseur des Albigeois. En vain lui objecte-t-on que Dante n'en parle pas ; il répond à cela que les Albigeois ayant été condamnés dans des Conciles, il était plus prudent de prendre parti pour les Templiers. Leur procès en effet était une affaire politique, et la bulle qui les frappait, s'appuyait sur des pratiques condamnables et sur des infractions à la règle, sans les déclarer hérétiques. M. Aroux devait d'abord démontrer l'unité de doctrine des Albigeois et des Templiers ; il ne l'a pas fait, et il lui a paru suffisant d'apporter contre ces derniers, des accusations parfois sérieuses. Et quand même cette identité aurait été démontrée, il pouvait y avoir alors, comme aujourd'hui, des hommes qui ne la voyant pas, se prononçaient contre les Albigeois et pour les Templiers ; Dante avait le droit d'être de ce nombre. En fait, Dante n'a pas parlé des Albigeois ; il ne les a ni défendus, ni attaqués, mais il a pris parti pour les Templiers, — cela n'autorise pas les conclusions qu'on en tire. Passe encore d'accuser la parole ; mais le silence, c'est trop fort.

Quant à cette prétendue solidarité inaugurée entre les sectes hérétiques du moyen-âge et celles du paganisme, il est vrai de dire que les nouvelles erreurs descendaient pour la plupart des erreurs de l'ancien monde ; les mêmes

excès et le même orgueil inspiraient les mêmes folies. Mais prétendre que ces erreurs communes avaient un langage commun, langage caché, mystérieux, c'est là ce qui ne parait pas établi.

M. Aroux s'occupe beaucoup de cet argot éternel que parle Orphée, que garde Homère, que chante Platon, que Virgile conserve ; qui se transmit de bouche en bouche dans le mystère des sectes, et que Dante se met à parler hautement à l'aide de voiles nouveaux. C'est encore une affirmation que des preuves ne soutiennent pas assez. Cette filiation du *parler clus* on ne la voit pas ; il faudrait nous montrer du doigt cette mystérieuse et incessante marche de l'idée secrète gardée ainsi par mille générations. Quand on avance de semblables choses, il faut les appuyer par des preuves irréfragables ; sans cela c'est tout au plus si l'on étonne un moment le public, qui bientôt se met à sourire.

Un reproche à adresser encore à M. Aroux, c'est de se méprendre gravement sur la portée d'une grande question historique. Les Croisades lui semblent avoir produit, comme résultat principal, l'initiation de l'Occident aux mythes de l'Orient. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner ce fait immense des Croisades qui domine toute l'histoire du moyen-âge ; mais qu'il nous suffise de dire, qu'en soutenant cette opinion, M. Aroux amoindrit singulièrement l'impor-

tance de ces guerres, si toutefois il n'en méconnait pas entièrement les conséquences véritables.

Pour avoir raison de toutes ses affirmations, nous lui dirons seulement qu'il ne prouve pas et que c'est à lui qu'incombe la preuve, suivant cet ancien adage : *Ei qui dicit, non ei qui negat, incumbit probatio.*

Au reste, nos réponses ne sont ici que des considérations générales qui se préciseront davantage en avançant dans l'étude de l'œuvre incriminée.

CHAPITRE III.

Le Treizième Siècle. — L'Italie. — Florence et Rome.

« Le siècle où vécût Dante est, relative-
« ment à l'enseignement moral, le plus im-
« portant de l'histoire de l'Italie, celui dans
« lequel on passe, après de courtes vertus
« républicaines, aux longs vices de cet état
« de gouvernement, ni républicain, ni mo-
« narchique, s'éteignant toujours après des
« symptômes de marasme et de langueur,
« sous les coups infaillibles d'une seule vo-
« lonté, qui souvent ne connait plus de
« contradicteurs.

(César Balbo. *Vie de Dante.*)

Si l'on jette sur l'histoire du monde un coup d'œil rapide, quelle que soit l'époque que l'on examine, cette époque est toujours décisive pour l'humanité. L'esprit de l'homme est si actif, si puissant dans le bien et dans le mal, qu'il enfante éternellement de sublimes ou de terribles choses. Les dates et les peuples sont marqués au coin de la grandeur ou de la faiblesse, de la vertu ou de la honte.

Il y a cependant dans l'histoire des jours plus importants, plus solennels et plus décisifs dans la marche du monde vers le bien ou vers le mal. Ces jours-là échappent à l'oubli des siècles, soit par les grands faits qui s'y sont accomplis, soit par les hommes qui les ont glorifiés. Ce qui, en effet, constitue la grandeur et la puissance d'une figure historique, c'est le rôle et la force de l'idée qu'elle résume et qu'elle représente.

Or, il y a peu d'époques plus mémorables que le treizième siècle, par les événements qu'il a vus et les hommes qu'il a enfantés. Sur le trône pontifical, c'est Innocent III, Grégoire IX ; dans les couvents, saint Dominique et saint François d'Assise ; dans les chaires, Albert le Grand qu'on appelait *la stupeur de son siècle* et *le miracle de la nature,* Thomas d'Aquin, l'*ange de l'Ecole,* Bonaventure, le *docteur séraphique.* En Espagne, la monarchie chrétienne s'accroît sous Ferdinand III, tandis que les arts sont protégés par Alphonse X ; en Allemagne, Frédéric Barberousse et Frédéric II occupent le monde par le bruit de leurs armes, et en France, entre Philippe-Auguste et Philippe-le-Bel, apparaît saint Louis, la gloire, l'honneur et le représentant de son siècle. Tous ces hommes personnifient les événements qui s'accomplirent en ces temps et résument les idées qui s'y agitèrent, idées grandes et saintes ou injustes et criminelles.

Le douzième siècle avait semblé apporter la paix et l'unité à l'Europe chrétienne en la mettant à l'abri des attaques et des incursions de l'Islamisme. En effet, la croix s'élevait triomphante sur le tombeau du Christ, conquis par l'Occident au prix de son dévouement et de ses sacrifices : le croissant avait été chassé de cette Espagne qu'il avait envahie et dont il se croyait l'éternel maître. Pourtant, de si grandes espérances s'évanouirent ; les frontières de la chrétienté furent encore ébranlées, et aux périls de l'extérieur vinrent s'ajouter des troubles intérieurs pleins de dangers et de désordres.

Les causes en furent dues, partie aux passions humaines, partie, il faut bien le dire, aux vices du clergé. L'Eglise est assez forte, assez grande et assez pure pour n'avoir pas à cacher des fautes dont elle porte en elle-même la condamnation toujours vivante.

Les chrétiens en eussent-ils encore davantage à avouer, nous ne dissimulerions rien ; et vis-à-vis le clergé lui-même la plus grande franchise est un devoir et un avantage dans la discussion. Qu'importent en effet à une doctrine les fautes des hommes qui la représentent, si ces fautes sont désavouées par elle ? Le clergé avait trois ennemis sous lesquels il devait nécessairement faillir : sa grande puissance dans les affaires temporelles, ses immenses richesses et la simonie.

Les richesses produisaient parmi les membres du clergé deux effets désastreux, le faste et l'avarice, et elles attiraient en même temps l'avide convoitise de ceux qui attaquaient directement l'Eglise ou qui se glissaient sourdement dans son sein. La discipline était si relâchée, les désordres si multipliés, qu'à la vue de cet état de choses, un grand nombre put oublier tout ce que l'Eglise avait fait pour le bonheur et la civilisation du monde.

Nous laisserons parler pour nous un homme éloquent, noble enfant de cette mère dont il a constaté les douleurs, mais qui connaît mieux que personne les trésors de grâce, de vertu et de sagesse qu'elle garde en elle-même pour guérir ses cicatrices.

« Alors, dit-il, au lieu du riche, touché de Dieu, qui « venait pleurer ses fautes dans les couvents; au lieu du « pauvre, content de Dieu, qui y ployait ses forts genoux « avec le vœu d'être plus pauvre encore ; au lieu des saints, « héritiers des saints, vous y voyez paraître le pauvre qui « veut devenir riche, le riche qui veut devenir puissant, « les âmes médiocres qui ne connaissent même pas leurs « désirs. Bientôt l'intrigue fait tomber la crosse épiscopale « ou abbatiale en des mains qu'une intention pure n'a « point bénies : le monde a le plaisir de voir ses favoris « gouverner l'Eglise de Dieu, et changer le joug aimable « de Jésus-Christ en une domination séculière. Les cloîtres

« retentissent de l'aboiement des chiens de meute, du hen-
« nissement des chevaux...... Voilà l'état misérable où une « ambition sacrilége avait réduit un trop grand nombre « d'églises et de monastères d'Occident à la fin du douzième « siècle ; et en bien des lieux où le mal n'était pas si profond « il était grand encore. » Ainsi s'exprime le Père Lacordaire, dans lequel on ne sait qu'admirer le plus, de son talent de bien penser ou de son art de bien dire.

Hélas ! il semble que l'humanité, quand elle voit ses misères, ne sache, pour les guérir, qu'appeler d'autres misères. En effet, quand il se fit dans l'opinion un mouvement contre le clergé, il apparut des hommes passionnés dont la parole gagna les masses et dont la puissance grandit en peu de jours. Autour d'eux se pressèrent des bandes exaltées dont les chefs et les disciples se perdirent dans des excès sans limite et des erreurs sans nom. Ils oublièrent que l'Eglise pouvait être sauvée par l'Eglise : ainsi, les Cathares ne tardèrent pas à rompre avec Rome ; les Pauvres de Lyon firent de même, et Pierre Valdo, qui avait commencé par distribuer son argent aux pauvres et se consacrer au service de Dieu, ne sut pas échapper à ce terrible entraînement ; sous prétexte de défendre l'Eglise, il tourna ses armes contre elle.

Pendant que les Vaudois se levaient d'un côté, les Albigeois apparaissaient de l'autre, manichéens cachés sous

le masque vaudois. En même temps, il y avait dans les hautes régions de la science des tendances dangereuses et erronées. Aristote devenait un oracle infaillible, et plusieurs se laissaient aller, sous l'influence de la philosophie antique, à mettre la raison au-dessus de la foi.

Au milieu de ces désordres et de cette anarchie, fallait-il combattre, tuer, brûler, massacrer comme le firent les soldats de Simon de Monfort? Ils ne savaient donc pas que la guerre appelle la guerre, que le martyre grandit tout, même l'erreur, et qu'il y a dans le sang versé une puissance de résurrection et de vie? C'est pour cela qu'Innocent III protestera devant la chrétienté, assemblée à Saint-Jean-de-Latran, contre les légats et le comte de Monfort, chez qui le zèle a fait oublier la justice et l'humanité. Deux hommes, Dominique et François d'Assise, furent alors envoyés par Dieu pour pacifier les cœurs, éclairer les esprits, accorder ce qu'il y avait de juste dans les tendances du siècle, et l'arrêter dans ses excès et ses folies. Apôtres et saints, ils feront apparaître, à leur voix, deux légions d'hommes qui traduiront et répandront leur pensée : les *Prêcheurs* et les *Mendiants*. Les Prêcheurs, en s'appuyant sur la force de la parole, proclameront hautement que ce n'est pas par les armes que l'on combat efficacement des idées ; que s'il est permis d'opposer des armées aux idées armées, il faut tout au moins, avant et

après le combat, s'il est devenu nécessaire par la légitime défense, chercher à convaincre et à persuader. Les Mendiants, tout en se déclarant les enfants soumis de l'Eglise et en condamnant les révoltes des sectaires contre Rome, diront, par leur vie entière, la dignité et la puissance de l'humilité, la sainteté et la grandeur de la pauvreté. Et Prêcheurs et Mendiants, avec l'approbation et la bénédiction du chef de l'Eglise, se mettront en campagne. On les verra parcourir les grands chemins, s'arrêter dans les villages, prêcher aussi bien au foyer des familles et sur les places publiques que dans les chaires, demander un gîte là où la nuit les surprendra, mendier un morceau de pain quand la faim les pressera.

O vous, hommes d'intelligence et de dévouement, qui vous préoccupez des souffrances du peuple, qui cherchez à frayer une voie nouvelle à l'humanité en peine et en quête de paix, de tranquillité et de bonheur ; comment donc ne comprenez-vous pas tous la signification de ces institutions chrétiennes? Ne voyez-vous pas que les Prêcheurs inaugurent ce règne de la parole qui doit gouverner le monde et dont la force doit remplacer celle des armées? Ne comprenez-vous pas que les Mendiants frappent au cœur le luxe et l'arrogance des grands et exaltent les petits; qu'ils honorent la pauvreté et les pauvres ; que, sous la puissance de leur exemple, de leur vertu et de leur mé-

rite, les classes inférieures apprennent à se connaître, à s'estimer et à conquérir leur place dans la société?

Telles étaient les erreurs de ces temps, et tels étaient les principes que l'Eglise y opposait. Entre les opiniâtres qui ne voulaient rien abandonner et les insensés qui voulaient tout détruire, elle traçait le chemin du progrès. Il en est aujourd'hui comme il en était alors.

De même, en ce qui concerne la science, l'Eglise condamna les faux systèmes basés sur Aristote, mais elle approuva de hautes spéculations qui s'appuyaient sur ce philosophe dont les livres représentent une des grandes méthodes de l'esprit humain. On vit donc saint Thomas d'Aquin, comme l'a dit le Père Lacordaire, « sans abattre « ni adorer l'idole de son siècle, ourdir une philosophie « qui avait encore dans les veines du sang d'Aristote, mais « purifié par le sien et par celui de tous ses grands pré« décesseurs dans la doctrine (1). Saint Thomas d'Aquin, *ce grand bœuf muet de la Sicile,* comme disaient ses camarades, a fait *retentir par tout le monde les mugissements de sa doctrine,* ainsi que l'avait prédit son maître, Albert-le-Grand.

Ces appréciations des faits et des idées de cette époque, ne sont pas des révélations sur le moyen-âge, comme celles

(1) Mémoire pour le rétablissement en France de l'ordre des Frères Prêcheurs.

de M. Aroux, mais elles ont le mérite de présenter ces temps reculés sous un jour plus vrai et plus complet, ce qui n'est pas sans nécessité pour comprendre l'œuvre du grand poète, enfantée au milieu de ces luttes.

Si maintenant nous reportons particulièrement notre attention sur l'Italie, nous verrons combien ce pays était agité, divisé par des intérêts divers, déchiré par des factions ambitieuses et redoutables. L'Italie, la terre des souvenirs, la patrie des grands maîtres du monde, la conquête des Apôtres du Christ, la gardienne de l'autorité souveraine qui au nom de la foi gouverne les âmes, l'Italie semble un champ de bataille où toutes les nations se donnent rendez-vous, attirées par une puissance mystérieuse. Aujourd'hui, comme au moyen-âge, la clé des affaires du monde entier est là.

A ces époques, que nous examinons à la hâte, le bruit des armes retentit de toutes parts. Chaque ville est en révolution, chaque quartier est divisé, chaque famille est un corps d'armée. La noblesse d'un côté, la bourgeoisie de l'autre, le peuple ailleurs, et chez tous lutte d'idées, rivalité de personnes.

Trois grands mouvements agitent en même temps l'Italie. Il y a guerre dans chaque ville pour savoir quelle sera sa constitution et son chef; il y a guerre entre les villes pour savoir laquelle dominera et acquérera la force

d'ascendant et de direction ; il y a guerre vis-à-vis l'étranger que les uns appellent, que d'autres repoussent ; et enfin, au-dessus de toutes ces rivalités, de toutes ces dissensions, il y a une lutte suprême et terrible qui les domine toutes, celle des papes et des empereurs d'Allemagne. Cette lutte met aux prises les deux grands pouvoirs qui règlent le monde : le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel. Chaque champion, dans ces solennels débats, peut oublier plus ou moins l'idée qu'il représente et y substituer son individualité, sa passion et son ambition ; mais il y a là plus qu'une guerre d'homme à homme, de souverain à souverain, il y a une guerre de principes.

Le treizième siècle est pour l'Italie une époque de rajeunissement et de transformation. L'action des princes se fait bien encore largement sentir dans les affaires publiques, mais, à côté, s'élève la force populaire. Les démocraties italiennes se constituent sous la protection de la chaire pontificale. Les conséquences de ces principes étaient inévitables. De même que le laboureur, après avoir jeté la semence dans ses champs, voit un jour ses riches moissons germer et grandir ; ainsi la parole évangélique, semée au milieu des nations, devait produire ses fruits : la dignité de l'homme, son indépendance, sa grandeur et sa puissance. La vie publique et politique de la Grèce et de Rome renaît sous les auspices des papes, à l'ombre du clergé.

Des tribunes s'élèvent de tous côtés et deviennent plus redoutables et plus puissantes que des armées ; des sénats se réunissent et délibèrent solennellement ; les pouvoirs ne puisent plus leur force et leur vie que dans l'élection. Est-ce que le Catholicisme n'avait pas, en effet, enseigné le rôle et la puissance de la parole ? N'avait-il pas nommé par l'élection ses abbés, ses évêques et même ses papes? N'avait-il pas donné le spectacle de ses grandes et solennelles délibérations par ses conseils et par ses conciles ? Cette liberté ainsi développée tournera souvent ses forces contre les papes qui l'ont protégée ; la démocratie reniera même sa mère en certains jours : mais il n'en restera pas moins établi que tout ce qui touche à la dignité de l'homme, à son indépendance et au progrès, a été apporté par le Catholicisme et prêché par les apôtres du Christ chez toutes les nations.

Chaque ville d'Italie a bien sa large part dans le mouvement général ; les moindres cités se ressentent de l'agitation commune; mais il est une ville qui devient plus particulièrement le théâtre de ces débats et dans laquelle les luttes intestines viennent se mêler à la grande lutte générale. Cette ville est Florence, Florence *la folle,* comme on l'a appelée, mais qui, cependant, a traduit son énergie et son génie avec des noms si grands, qu'en les enfantant elle a honoré et glorifié l'humanité tout entière. Quand

Florence, en effet, a voulu bâtir le monument de sa gloire, il s'est trouvé qu'elle l'élevait à l'esprit humain. Traversez sa galerie et voyez quels hommes ont des statues sous ses portiques. Andréa Orcagna, qui éleva la *loggia dei Nanzi* dont il contemple encore de sa place la beauté; Léonardo da Vinci, architecte, savant, peintre, grand entre les plus grands; Amerigo Vespuci dont un monde porte le nom; Galiléo qui initia la terre aux secrets des cieux. Dans la poésie et les lettres, Boccacio, Petrarca, Machiavelli; dans les arts, Cimabüe, Giotto, Cellini et tant d'autres; enfin Michel-Angelo et Dante qu'il suffit de nommer pour louer dignement.

Aujourd'hui, Florence porte encore l'empreinte de ses vieilles luttes, de ses dissensions intestines. Ses portes sont lourdes et massives, ses rues resserrées entre d'immenses et gigantesques palais dont les murailles semblent destinées à soutenir de longs siéges. Ces palais sont hauts comme des tours, leurs croisées sont grillées comme des prisons; partout des créneaux, parfois des ponts qui franchissent les rues pour donner issue d'une forteresse dans une autre. Ce sont d'énormes murailles en bossage et à refend dont les pierres, d'une énorme dimension, sont garnies dans leurs angles, et de distance en distance, de lourdes ferrures. Une étroite ouverture donne accès dans la cour intérieure. Des richesses sont entassées au-dedans.

mais au dehors, rien que l'aspect sombre et terrible des vieilles prisons d'Etat du moyen-âge. Aussi, le temps passe en vain, sans les user, sur ces pesantes constructions; et l'herbe croît sur les rochers qui sont les pieds de ces colosses de granit. On voit encore la place où les *tièdes*, devenus à la fin les plus forts, firent monter Savonarole sur le bûcher, et la rue *Ghibellina* qui perpétue le souvenir des Guelfes et des Gibelins. Ces deux grandes factions, qui divisèrent particulièrement l'Italie du Nord, semblent surtout avoir agité Florence et y avoir déployé toute l'ardeur de leurs passions. Nous verrons plus loin ce qu'étaient ces partis et quelles idées ils représentaient. Les mœurs d'alors devaient contribuer à leur donner quelque chose de rude, difficile à comprendre maintenant.

« Dans ce temps-là, dit Villani (1), les citoyens de Flo-
« rence vivaient dans la sobriété; leurs viandes étaient
« communes, leurs dépenses petites; plusieurs de leurs
« coutumes nous paraîtraient rudes et sauvages; eux et
« leurs femmes n'étaient vêtus que des étoffes les plus
« grossières; plusieurs même portaient des peaux sans
« doublure pour habits, des bonnets à leurs têtes, des sa-
« bots à leurs pieds. Les plus grandes dames croyaient
« être parées avec une robe étroite d'un gros drap écar-

(1) *Storie Fior.* L. VI, c. 70.

« late, retenue par une ceinture de métal antique, et un « manteau de fourrure dont le capuchon leur couvrait « la tête ; tandis que les femmes du peuple portaient un « habit de même forme, mais d'un gros vert de Cambray. « La dot la plus commune pour les filles était de cent « livres ; ceux qui donnaient beaucoup allaient jusqu'à « deux ou tout au plus jusqu'à trois cents, et cette der- « nière somme était réputée une très grande dot. La plu- « part des filles ne se mariaient qu'après avoir passé l'âge « de vingt ans. Avec ces manières et coutumes grossières. « les Florentins avaient une âme loyale, ils étaient fidèles « les uns aux autres et ils voulaient voir observer la même « fidélité dans les affaires de leur patrie. Malgré leur vie « rustique et pauvre, ils faisaient des choses plus ver- « tueuses, ils contribuaient plus à l'honneur de leur mai- « son et de leur patrie que nous ne le faisons aujourd'hui « que nous vivons avec plus de mollesse. »

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que ce peuple vivait ainsi par choix puisqu'il s'enrichissait au milieu d'un commerce florissant. Si Villani remarque que déjà, de son temps, ces mœurs austères n'étaient plus comprises, combien, à plus forte raison, doit-on s'en étonner aujourd'hui, dans une époque si pleine de mollesse et de luxe, dans une société que le faste mine comme un ver rongeur?

Quant à Rome, les événements qui s'y passent pendant

ce siècle ne sont pas moins importants. La ville éternelle, centre des grands principes religieux qui gouvernaient le monde, avait été, par les circonstances, fortement mêlée aux grandes questions politiques et sociales qui agitaient les peuples. Elle se reposait des troubles et des agitations qu'avait occasionnés dans son sein Arnaud de Brescia, au douzième siècle, en attendant les nouveaux mouvements que devait y produire Rienzy au treizième. Ces révolutions si rapides, si violentes et si souvent éphémères, montrent quelle était la mobilité de l'opinion publique, et, en même temps, combien les esprits étaient inquiets, agités, tourmentés d'organisation et de besoins nouveaux. A ces préoccupations et à ces dissensions intérieures s'ajoutaient les débats élevés avec plusieurs villes de l'Italie, avec la France et surtout avec l'Empire Germanique.

Grégoire VII avant de se faire sacrer, avait voulu attendre le consentement de l'empereur Henry IV ; mais, d'après le savant Pagi, ce fut le dernier Pape dont le décret d'élection fut envoyé à la confirmation des empereurs. Grégoire VII consacra sa force et sa puissance à lutter contre l'autorité impériale, et se posa comme l'arbitre souverain des affaires ecclésiastiques et civiles et comme le maître du spirituel et du temporel. Il amena l'empereur Henry VI à s'humilier devant lui. Innocent III mit son génie puissant au service de l'idée pour laquelle Grégoire VII avait lutté avec tant

de force. Tandis que la Romagne, l'Ombrie, la Marche d'Ancône et Viterbe le reconnaissaient pour souverain, il met la France en interdit parceque Philippe-Auguste a renvoyé son épouse légitime Ingelburge, il excommunie Jean-Sans-Terre, le dépose et déclare ses sujets déliés du serment de fidélité. Boniface VIII fut un des derniers représentants de cette autorité, et entreprit au nom de ces principes une lutte décisive contre Philippe-le-Bel. Celui-ci envoya Nogaret qui surprit le Pape à Agnani. On a raconté qu'au milieu du tumulte, occasionné par Nogaret aidé de Sciarra Colonna, Boniface VIII s'était revêtu de ses habits pontificaux et avait pris ses clés d'une main et sa croix de l'autre, disant qu'il voulait mourir en Pape. Les habitants d'Agnani l'enlevèrent des mains des Français, mais il mourut de chagrin un mois après à Rome.

Alors, l'organisation politique de l'Europe va se modifier. L'Eglise immuable et immobile dans ses dogmes, changera son mode d'action sur les affaires temporelles. Aussi bien les peuples semblent avoir grandi assez à son ombre et sous l'influence de ses principes civilisateurs, pour faire valoir leurs droits et les défendre eux-mêmes. Nous n'avons pas à traiter ici cette question que M. Aroux a laissée de côté dans le débat ; nous dirons seulement qu'il ne faut pas envisager les questions du treizième siècle au point de vue où nous sommes placés au dix-neuvième siècle, que de

part et d'autre les passions et les violences se mêlaient trop à des débats de principes, mais que, dans un temps où les peuples n'étaient pas organisés et n'avaient pas voix délibérative dans leurs propres affaires, il leur fut utile et même souvent nécessaire que l'autorité spirituelle flétrît les scandales et arrêtât le despotisme du pouvoir temporel.

Dante était un enfant de ce siècle agité, et un citoyen de cette république de Florence dont nous avons entrevu les passions et la terrible énergie. Il assista aux dernières luttes de l'Empire et de la Papauté, ayant dans sa jeunesse vu Benoit Cajetan créé cardinal par Martin IV et étant âgé d'environ trente ans lorsque Cajetan devint lui-même Pape, sous le nom de Boniface VIII. Dante entendait en même temps le bruit des peuples qui s'agitaient pour arriver à une nouvelle organisation politique ; il écoutait les fortes aspirations de son pays, se préparant déjà à l'enfantement de ces époques, que la science, l'art, la littérature rendirent la gloire de l'Italie et de l'humanité. L'entrée du tiers-état dans les Etats-généraux de France fut aussi un événement important : ce fait portait en lui tout un monde nouveau.

Il n'est donc pas permis de juger Dante en dehors des événements qui s'accomplirent autour de lui et auxquels il prit une si large part, ni sans tenir compte de ses préoc-

cupations et de ses passions: c'est pour cela que nous avons cru devoir étudier ces temps d'une manière particulière, afin de placer la vie de Dante sous son véritable jour.

CHAPITRE IV.

Vie de Dante. — Béatrix.

> « Il illustra tant la ville Florentine que « l'on peut aussi bien dire · Florence de « Dante comme Dante de Florence. »
>
> (MARSILE FICIN. *Traduction de la Monarchie.*)

Dante Alighieri naquit à Florence en 1265, c'est-à-dire vers le milieu de ce treizième siècle que nous venons d'étudier dans le chapitre précédent. Son père et sa mère moururent tandis qu'il était encore jeune ; ces premières et terribles douleurs imprimèrent peut-être, dans l'âme de l'enfant, cette mélancolie sombre et presque sauvage qu'il garda toute sa vie, dont chacun de ses vers a porté l'empreinte et qui laissa gravé sur son visage un cachet ineffaçable. Brunetto Latini accueillit l'orphelin : orateur, philosophe, historien, poète et théologien, ce maître laissa dans l'esprit de son élève, les traces profondes d'une science

laborieusement acquise par d'immenses études, de longs voyages et un séjour de plus de vingt ans à Paris.

Dante était de ces natures violentes, ardentes, passionnées et sensibles chez lesquelles la vie n'est qu'un drame terrible. Pour elles, rien d'indifférent ou de calme ; nulle circonstance sans importance, nul fait sans conséquences sérieuses. Il faut que leur intelligence s'empare avec violence de l'idée qui l'a frappée, que leur cœur se prenne d'amour ou de haîne pour ce qui l'a ému. Dante, qui devait tant haïr, commença par aimer. A neuf ans il a rencontré la fille d'un de ses voisins, Béatrix, belle, pure, simple, naïve, qui fait au cœur de son amant une de ces blessures dont on ne guérit pas. Plein de la pensée de celle qu'il aime, Dante vit de son amour ; il est heureux d'un regard, et il trouve dans la langue italienne des formes encore inconnues pour chanter sa dame. La mort qui ignore l'amour et ne respecte rien, vint frapper celle qu'il appelait sa vie, son bonheur, qu'on aurait prise, disait-il, non pour la fille d'un mortel mais d'une divinité, non pour une femme, mais pour un des anges du ciel les plus beaux. Pour mieux dire, Dieu rappela cet ange à lui afin de détacher Dante de la terre et lui faire élever les yeux vers le ciel. Ainsi, cette douleur de sa jeunesse vint s'ajouter aux douleurs de son enfance, et son âme fut inondée d'une incommensurable tristesse qui devint la source de son génie. Ah ! compassion et pitié

pour ce cœur ulcéré par la douleur! L'amant de Béatrix va devenir, pour la chanter, le premier poète de l'Italie, un des grands poètes du monde; et son nom vivra autant que la douce et harmonieuse langue de sa patrie.

Malheur à toi, ô Dante! Tu vas chercher auprès d'une autre femme le repos et la consolation : tu ne trouveras que des tourments! Tu vas demander des distractions aux affaires publiques, malheur à toi!

En 1300, Dante nommé Prieur gouverne Florence avec ses cinq collègues. Affligé des troubles incessants excités par les Noirs et les Blancs, fatigué des vieilles dissensions que ces factions jalouses fomentent et entretiennent, il propose d'exiler le même jour, par la même sentence, les chefs des deux partis : remède héroïque peut-être, mais d'autant plus dangereux pour celui qui le proposait, que chez les Prieurs on put constater de la partialité en faveur des Blancs.

Aussi, le 27 janvier 1302, après que Charles de Valois fut entré à Florence, Dante est compris dans les proscriptions qui frappent des centaines de citoyens ; ambassadeur auprès de Boniface VIII, il a montré trop de partialité pour les Blancs, auxquels le Pape et Charles de Valois ont déclaré la guerre.

Depuis ce moment, Dante devient Gibelin. Il apprend à Rome sa condamnation à deux années d'exil, à une amende

de 8,000 livres et à la confiscation de ses biens, s'il ne paie pas l'amende. Le 10 mars est prononcée une autre sentence qui le condamne à être brûlé vif s'il tombe au pouvoir de Florence. Proscrit, il va errer de ville en ville, comme un coupable. « Partout où se parle cette langue Toscane on « m'a vu errer et mendier, dit-il. J'ai mangé le pain d'autrui « et savouré son amertume. Navire sans gouvernail et sans « voiles, poussé de rivage en rivage par le souffle glacé de « la misère, les peuples m'attendaient à mon passage, sur « un peu de bruit qui m'avait précédé, et me voyaient tout « autre qu'ils n'auraient osé le croire ; je leur montrais les « blessures que me fit la fortune, blessures qui déshonorent « quiconque les reçoit. » N'importe, malgré ses douleurs, il ne manquera pas d'énergie et rejettera une grâce sans dignité. Un religieux lui avait transmis les conditions auxquelles il pourrait être rappelé ; il devait se soumettre à une amende et à une sorte d'absoute. Il faut lire la réponse de l'exilé : « J'ai reçu vos lettres avec le respect et l'affec- « tion qu'elles méritent, et j'y ai reconnu avec empresse- « ment et reconnaissance tout l'intérêt que vous prenez à « mon rappel dans ma patrie. J'en ai été d'autant plus « touché, qu'il est plus rare aux exilés de trouver des « amis..... Je suis informé que je puis, à condition de payer « une certaine somme d'argent et de subir la cérémonie de « l'offrande, rentrer dès à présent à Florence... Est-il

« généreux, dites-moi, de me rappeler dans ma patrie à « de pareilles conditions, après un exil de trois lustres? « Est-ce là ce qu'a mérité mon innocence manifeste à tous? « Est-ce là ce qui est dû à tant de veilles et de fatigues « consacrées à l'étude? Ah! loin d'un homme familiarisé « avec la philosophie, la stupidité de cœur qui le porterait « à subir, en vaincu, la cérémonie de l'offrande, comme « l'a fait certain prétendu savant, comme l'ont fait d'autres « misérables! Loin de l'homme accoutumé à prêcher la « justice, et que l'on a dépouillé, la bassesse de porter son « argent à ceux qui lui ont fait tort, les traitant comme des « bienfaiteurs! Non, mon Père, ce n'est pas là pour moi « la voie de rentrer dans ma patrie. S'il s'en ouvre une « autre qui ne touche ni à sa renommée ni à la renommée « de Dante, je l'accepte et mes pas ne seront pas lents. « Mais si l'on ne peut entrer à Florence par une voie ho- « norable, je n'y entrerai jamais. Eh quoi! le soleil et les « étoiles ne se voient-ils pas de toute la terre? Ne pourrai- « je méditer sur toute plage du ciel la douce vérité, si avant « tout je ne me suis pas fait un homme sans gloire et sans « ignominie pour mon peuple et ma patrie. »

Pauvre exilé! On le rencontre en 1304 à Vérone, en 1306 à Padoue, en 1307 dans la Lunegiane, en 1308 à Vérone encore. On ne sait si c'est à cette époque qu'il alla à Paris. En vain il sollicite la révocation de sa condamnation

et écrit une lettre touchante qui commence par ces mots : « *Popule meus, quid feci tibi?* » Vers 1315 on le retrouve à Ravenne où il expira le 14 septembre 1321, âgé de cinquante-six ans seulement. Ainsi mourut Dante, sans avoir revu Florence : « Florence où je suis né, dit-il, où « j'ai été élevé, où je désire de tout mon cœur reposer « mon âme fatiguée et pour le reste de ma vie (1). » Il aimait tant sa patrie, qu'il refusa toujours la couronne poétique, ne voulant la recevoir qu'au baptistère de Florence, où il avait été baptisé. En se sentant mourir, il composa six vers destinés à être gravés sur son tombeau.

Qui peut dire les douleurs de cet homme? Enfant, il a perdu son père et sa mère ; jeune homme, celle qu'il aime ; citoyen, il perd sa patrie, et sa patrie est Florence où la verdure est si belle, où le ciel est si pur. Ah! notre plume est impuissante à retracer de semblables douleurs. Nous laissons l'exilé les redire lui-même : « Le cri de « blâme, comme de coutume, suivra l'offensé ; mais la « vengeance rendra témoignage à la vérité qui la dispense. « — Tu quitteras tout ce que tu aimes le plus chère-« ment ; c'est là le premier trait décoché de l'arc de l'exil. « — Tu apprendras ce que contient de sel le pain d'autrui,

(1) *Convito.*

« et quel dur sentier c'est à monter et à descendre qu'un « escalier étranger (1). »

Tout, dans cet homme extraordinaire, accuse une âme fortement trempée, tourmentée par des pensées profondes, aigrie par de longues souffrances ; toute sa personne reflète les luttes intérieures de son esprit et les douloureux combats de son cœur. Boccace a représenté Dante comme un homme poli, affable, quoique sévère ; mais Dominique d'Arezzo le dit satirique, Jean Villani orgueilleux, dominateur, et Benvenuto d'Imola distrait. Dante parlait peu, attendait qu'on l'interrogeât, et ses réponses étaient vives, modérées et réfléchies. Ses vêtements avaient un caractère simple et austère ; Franco Sacchetti nous le représente se promenant dans les rues de Florence avec son brassard et son hausse-col.

Mais quelques traits pris au hasard nous feront mieux connaître sa nature originale. Un jour, Dante entendit un maréchal qui chantait, en la défigurant, une de ses *canzones*. Il entre dans la boutique et jette à terre tous les outils ; l'ouvrier, étonné d'abord et peu satisfait d'un pareil procédé, en demande l'explication : « Tu veux sa- « voir ce que je fais, répond le rude Florentin ; eh bien, « je t'imite ; tu gâtes mes vers, moi je brise tes outils. »

(1) *Divine Comédie.*

Une autre fois, il rencontre un ânier qui chantait des tercets de la *Divine Comédie* en s'interrompant pour crier *arri* à sa bête : « Mais je n'ai pas mis cet arri là dans mes « vers, riposte avec humeur le chantre immortel, » en frappant vigoureusement les épaules de l'ânier.

Ses méditations l'absorbaient si profondément, que rencontrant par hasard, dans une boutique, un livre qu'il cherchait depuis longtemps, il se mit à le lire avec une telle attention, qu'il resta immobile pendant plusieurs heures sans s'apercevoir qu'une noce bruyante passait dans la rue. On le vit une fois, à Sainte-Marie-Nouvelle, appuyé solitairement sur un autel : comme un fâcheux s'efforçait de lui arracher quelques paroles, le rêveur impatienté lui dit : « Avant de te répondre, dis-moi quelle est la plus « grosse bête du monde. » — « C'est l'éléphant, d'après « Pline, lui réplique-t-on. » — « Hé bien, éléphant, cesse « de m'ennuyer. »

Ces diverses anecdotes ont été racontées par Sacchetti, Boccace et autres écrivains.

Le mot qu'on lui attribue lorsque les Prieurs voulurent l'envoyer à Rome comme ambassadeur, semble prouver l'opinion qu'il avait de lui-même : « *S'io vo, chi sta,* « *e s'io sto, chi va ?* »

Il est une parole de Dante qui dit éloquemment quelles furent les angoisses de son âme. Un jour il arrive au cou-

vent de Santa-Croce del Corvo, à la porte duquel se tenait en ce moment le prieur, frère Hilaire, entouré de ses moines; comme Dante entrait dans l'église du couvent, le frère Hilaire lui demanda : Que voulez-vous ? « La paix ! » répondit-il. La paix, il ne la trouva jamais.

Le portrait seul de Dante suffirait à faire connaître son fier génie. Giotto, son ami, l'avait peint âgé de vingt-six ans, dans la chapelle du palais de Florence. Son immense capuchon, sa tunique à larges manches et dont le col droit laisse voir le cou nu, lui prêtent un aspect sévère. Son front saillant et spacieux semble ouvrir une large place à ses pensées ; son nez aquilin et fortement accentué, ses lèvres serrées et abaissées vers les extrémités, son menton avancé et carré, donnent à son profil quelque chose de brusque, d'ironique et d'entêté. Son œil dilaté et fixe respire une rêveuse mélancolie adoucie par de mystiques méditations. Passent sur cette figure, les années, les émotions de la vie publique, les tristesses de l'exil, les angoisses et les passions de l'homme de parti, et elle prendra bien vite cette rudesse sauvage, cette amertume dédaigneuse et ces rides attristées que tout le monde lui connaît. Je ne sais rien de plus effrayant que le masque moulé sur le poète après sa mort. C'est comme le fantôme de toutes les douleurs réservées à l'humanité, comme le spectre de la colère, de l'indignation et du mépris.

Tel est cet homme à qui Dieu avait donné pour exprimer ses fortes pensées, le sublime génie de la poésie. Malheur à celui qu'il regardera comme son ennemi et qu'il voudra flageller dans ses vers ; d'un mot il le marquera au front comme avec un fer rouge et lui imprimera des cicatrices aussi durables que la postérité. Homme de parti, il écrasera sous le poids de sa colère et de son mépris ses ennemis politiques ; catholique, il respectera le dogme, mais n'épargnera jamais les hommes ; il ne s'arrêtera ni devant le prêtre, ni devant le cardinal, ni même devant le Pape. Si Boniface VIII devient son ennemi, il le poursuivra de ses injures et de ses menaces ; de cet orage qu'il fait gronder sur la tête du Pontife, partiront bien des foudres qui iront frapper d'autres Papes dont il voudra blâmer la politique. Si Charles de Valois entre à Florence, Dante s'en vengera sur la race royale de France et fera retomber ses coups jusque sur Hugues Capet. Ce n'est pas parcequ'une tête porte la couronne qu'il reculerait devant elle ; il semble se complaire au contraire à avoir des adversaires redoutables. Déchirant la pourpre dont se drapent les rois, il va jusqu'à les appeler quelque part des bêtes couronnées ; il jettera à terre le diadème qui couvre leurs têtes et montrera que ce ne sont que des hommes souvent plus faibles et plus corrompus que les autres. Rien n'arrêtera cette main vigoureuse frappant de son marteau démolisseur une société

qu'il veut remanier et asseoir sur de nouvelles bases. La noblesse si forte, si puissante, qui constitue de son temps l'organisation politique et sociale, il la sapera de ses vers, comme le bélier sape et ébranle les forteresses ennemies ; il attaquera même et prendra à parti la propriété.

Dante, citoyen de Florence, est pour les Blancs, c'est-à-dire pour le parti populaire contre les Noirs. Il est Guelfe en même temps par tradition de famille. Mais une fois que l'exil l'a rejeté hors de sa patrie et que Boniface VIII est devenu son ennemi, Dante est Gibelin. Le Pape est bien le chef de la chrétienté et le représentant de Dieu sur la terre, mais il est, en même temps, roi de Rome et souverain de l'Italie ; Dante, sans s'inquiéter de la puissance spirituelle qui repose sur la même tête, s'attaquera de toutes ses forces à la puissance temporelle. Boniface VIII est devenu son ennemi personnel, l'ennemi de Florence, l'ennemi de l'Italie, l'ennemi du monde entier.

Il y avait certes danger et scandale à parler avec cette violence ; mais il faut bien reconnaître que cela résultait forcément de l'organisation des choses à cette époque. Dante veut rendre la liberté à sa patrie, donner la force et la vie à l'Italie, et il croit que l'Empereur peut seul lui apporter la paix, la délivrance et le salut. Il appelle donc l'Empereur de tous ses vœux et combat le Pape avec ses vers, armes plus terribles et plus sanglantes que le sabre

et l'épée. Dante ne se contente pas de se soulever contre Boniface VIII, il repasse l'histoire politique des Papes et s'élève avec colère contre tout ce qui blesse ses opinions Gibelines ; il remonte jusqu'au premier jour de la puissance temporelle, l'attaque dans sa naissance et dans les actes qui l'ont constituée.

Certainement les catholiques, et même ceux en conformité d'opinions politiques avec le poète, déploreront la véhémence de ses attaques et s'attristeront de l'injustice de ses récriminations, mais ils n'en concluëront pas pour cela que Dante fut hérétique. Ils songeront aux temps où il écrivait, aux passions qui agitaient le monde, à la violence des partis. L'histoire leur attestera que dans ces jours, on brûlait un homme pour divergence de principes, on coupait la main à l'ennemi qui tombait en votre pouvoir et on le marquait au visage d'un coup d'épée... Nous n'insistons pas ici sur ces points essentiels qui demandent à être traités à part.

Il y a un nom tellement lié à celui de Dante qu'il est impossible de les séparer, et que nommer l'un c'est presque parler de l'autre. On ne peut donc pas écrire la vie de Dante sans dire quelque chose de Béatrix. Béatrix, nom cher au poète qui le chante dans ses vers, dont le souvenir remplit

la vie nouvelle et qui joue un si grand rôle dans la *Divine Comédie.*

Béatrix est-elle simplement une jeune fille de Florence que le poète a aimée? ou bien n'est-elle pas plutôt un être idéal et imaginaire, que Dante n'a jamais connu, mais dont il se sert pour exprimer ses pensées sous une forme allégorique et mystérieuse, en les revêtant de tous les charmes de la poésie? Il y a dans le monde des esprits naturellement *douteurs,* qui éprouvent le besoin de contester tout ce qui, dans l'histoire, peut charmer l'imagination, élever l'intelligence et honorer l'humanité. Ils s'attaquent avec passion aux mots héroïques, à ces mots que la tradition conserve et que l'on se transmet de l'un à l'autre, parce qu'ils sont l'expression vive, spontanée et énergique de sentiments nobles et de pensées profondes. Ils s'en prennent aux hommes eux-mêmes et il leur suffit, par exemple, que sept villes revendiquent l'honneur d'avoir donné naissance à Homère, pour qu'ils aiment de suite à penser qu'Homère n'a jamais existé. Pour eux, ce vieillard sublime que l'histoire nous montre aveugle, errant au milieu des routes de l'exil et payant l'hospitalité par le chant de ses vers sacrés, n'est qu'une fiction. L'Iliade reste, il est vrai, comme un monument indestructible, mais on dira qu'elle est un assemblage habile de compositions diverses faites par les rapsodes de la Grèce. J'aimerais autant croire que les lettres

de l'alphabet, jetées en l'air au hasard, en ont écrit les vers en retombant dans un ordre parfait.

Nous ne croyons certainement pas que M. Aroux pense et agisse ainsi ; seulement, il s'est laissé aller, pour le besoin de sa cause, à nier l'existence de Béatrix et à ne voir en elle qu'un être idéal et fantastique. Du reste, M. Aroux n'a pas émis cette opinion le premier, elle est ancienne déjà parmi les commentateurs. On sent combien cette supposition sert à la thèse que nous combattons : car si Béatrix n'est qu'une ingénieuse fiction, il y aura forcément, sous ce voile, des choses cachées qu'il faudra étudier et qui, bien comprises, justifieront les interprétations alléguées. Mais a-t-on établi et prouvé la non-existence de Béatrix ? Tant s'en faut, et pour arriver à ce but, on a pris un moyen dangereux auquel on s'est généralement trop laissé aller dans cet ouvrage. Comme on le dit communément, qui veut trop prouver ne prouve rien, et cela est surtout vrai pour les choses dans lesquelles il y a réellement des incertitudes et des doutes. Or, il s'élève pour cette opinion de la non-existence de Béatrix, de graves témoignages ; Dante lui-même, par ses œuvres, semble prêter à cette supposition.

Il est vrai que dans la *Vie nouvelle* et les *Canzones* il y a bien du vague, bien du mystère ; mais cela tient, dans la *Vie nouvelle*, à l'appareil scientifique de l'époque, et

dans les *Canzones*, à la nature de cette poésie et au genre de versification alors en usage. Si l'on veut dégager le fonds de la forme poétique, scientifique, souvent même aride, on y trouvera une histoire simple, vraisemblable et précise, renfermant tous les caractères de la vérité et de l'exactitude. Ce petit roman, raconté ainsi par tout autre, paraîtrait bien moins le fruit de l'imagination que le récit d'un de ces faits du cœur qui arrivent tous les jours ; nous en esquissons à grands traits quelques particularités. C'était le 1er mai 1274. Dante finissait sa neuvième année ; une jeune fille dont la maison avoisinait celle de l'enfant et qui était à peu près du même âge que lui, apparut ce jour-là à ses regards émerveillés. Elle était vêtue de rouge ; son front était empreint d'une douce modestie ; le jeune poète la vit et l'aima. Depuis ce jour, il la rencontrait souvent dans la rue, il recevait son salut fraternel, il la voyait à l'Eglise et même dans la maison paternelle ; il était heureux. Viennent alors les canzones, les ballades et les sonnets ; n'y trouve-t-on pas les accents de l'amant qui chante celle qu'il aime ? S'il s'y rencontre des énigmes, des jeux de mots, qu'en conclure ? Si même on y remarque en une pièce soixante noms au milieu desquels se cache le nom vénéré, qu'est-ce que cela prouve ? Dante affirme à tous qu'il aime et qu'il est aimé ; il chante son amante, et dans ses premiers ouvrages il la revêt de ces formes mysté-

rieuses qui annoncent le rôle qu'il lui donnera dans son poème et le triomphe qu'il lui prépare. Déjà, dans la *Vie nouvelle,* Dante plaçait Béatrix au ciel et parlait d'une vision « dans laquelle il entrevit de telles choses, qu'il forma « le propos de ne plus parler de cette femme bénie jusqu'à « l'heure où il pourrait en parler dignement..... il fait ses « efforts pour accomplir son vœu..... S'il plaît à Dieu de « lui accorder quelques années encore, il espère dire d'elle « ce qui ne fut jamais dit d'aucune autre ; il demande à « Dieu de faire que son âme puisse aller jouir de la gloire « de sa bien-aimée, de la bienheureuse Béatrix, qui voit « la face de Dieu béni dans tous les siècles (1). »

Cette jeune Florentine que Dante a nommée Béatrix, et dont sa pensée est si pleine et si émue, d'autres, après lui, ont conservé son nom et indiqué sa famille. Elle s'appelait Béatrix ou *Bice,* gracieux diminutif, et était fille de *Folco Portinari* et de *donna Célia de Gherardo di Caponsacchi.* Cette famille habitait à Florence une maison dans le voisinage de Sainte-Marguerite, à côté de celle d'Alighieri, située près de Saint-Martin *del Vescovo.* Boccace a raconté dans la vie de Dante, sa première entrevue avec Béatrix. « Au temps, dit-il, où la douceur du ciel revêt la terre de « ses ornements et lui donne toute sa gaieté avec ses fleurs

(1) *Vita nuova.*

« et sa verdure, c'était l'habitude dans notre ville de réunir « en fête les hommes et les dames. A cette occasion Folco « Portinari, homme assez honoré dans ce temps-là parmi « les citoyens, avait réuni le premier mai ceux de sa con-« naissance ; parmi ceux-ci se trouvait Alighieri, qu'avait « accompagné Dante, son fils, âgé de neuf ans... Il y avait « dans la foule de la jeunesse, une petite fille de ce Folco, « appelée *Bice*, âgée d'environ huit ans. » Boccace fait ensuite l'éloge de sa grâce enfantine et de sa beauté avec tant de charme, qu'il finit en disant que beaucoup la regardaient comme un petit ange. Pelli, dans ses mémoires pour la vie de Dante, dit que le récit de Boccace a peut-être été embelli par lui, selon son habitude, mais il ajoute : « La « vérité est que Dante encore enfant, au printemps de l'an-« née 1274, fut épris de la beauté et de la gentillesse de « Béatrix, fille de Folco Portinari, citoyen très-riche et ver-« tueux de notre ville ; le voisinage des deux familles Ali-« ghieri et Portinari put faire naître ou entretint certaine-« ment l'innocente inclination de ces enfants l'un pour « l'autre. » Benvenuto d'Imola raconte aussi en termes précis et avec les mêmes détails et la même exactitude, la fête de mai donnée par Folco Portinari, à ses voisins et à leurs femmes. Dante avait neuf ans, il rencontra par hasard la petite fille de Folco, âgée de huit ans, dont son cœur fut soudainement saisi, *quæ subito intravit cor ejus, ita quod*

postea nunquam recessit ab eo, donec illa vixit... Or, Benvenuto d'Imola lisait son commentaire à Bologne en 1375, et Muratori a rendu un grand témoignage au mérite de ce commentateur : « supérieur aux autres, tant à cause de « son ancienneté que pour son érudition. »

Dante a dit aussi que Béatrix lui fut enlevée encore jeune : Boccace confirme également ce récit du poète. « La belle « Béatrix touchait à la fin de sa vingt-quatrième année, lors- « que, comme le voulait Celui qui peut tout, elle laissa les « peines de ce monde, et s'envola vers cette gloire que ses « mérites lui avaient préparée. Dante, à cette séparation, « fut saisi d'une si grande douleur, d'une si grande afflic- « tion, il versa tant de larmes, que plusieurs de ses proches « parents et amis crurent que la mort seule pourrait y « mettre fin, et pensèrent qu'elle ne tarderait pas à venir, « en le voyant se refuser toute consolation »... Et Boccace représente Dante sous un aspect sauvage, avec un visage maigre, couvert de barbe, et tellement changé qu'il attirait la compassion de tout le monde ; il dit encore, que ses parents tinrent conseil et résolurent de le marier, afin « que sa femme fût pour lui une cause de joie, comme la « perte de Béatrix avait été une occasion de douleur. Enfin, « dit toujours Boccace, après une longue résistance, il se « maria. » Le témoignage de Boccace est encore appuyé par celui de Jean Villani.

Ainsi, le récit de Dante, malgré tous les efforts tentés pour le rendre mystérieux et incompréhensible, reste clair, simple, saisissable ; et ceux qui écrivirent sa vie peu de temps après lui, le confirmèrent et le répétèrent avec les mêmes détails, d'après leurs souvenirs et le dire général. Comment Dante en eût-il imposé aussi effrontément dans une ville où il était connu et où il joua même un si grand rôle? Lui, qui passait déjà pour bizarre, aurait bien été traité d'insensé. Et comment Boccace et tant d'autres auraient-ils pu débiter une pareille fable au milieu de ceux qui avaient connu le poète, ou étaient, tout au moins, les fils d'une génération qui l'avait vu, qui racontait sa vie et chantait ses vers? Il est inutile de suivre les historiens qui, jusqu'à nos jours, ont cru à l'existence de Béatrix : car ils ne sont que les interprètes des œuvres du poète et l'écho de ses premiers commentateurs. Ceux-ci n'auraient certes pas parlé avec tant d'assurance de la famille Portinari et de Béatrix, si on eût pu leur en contester l'existence. Il reste un monument qui en garde le souvenir. Le nom de Folco Portinari est inscrit parmi les bienfaiteurs de l'hôpital Santa-Maria-Novella, sur une pierre qui se voit encore aujourd'hui.

CHAPITRE V.

Dante Révolutionnaire et Socialiste.

TRAITÉ DE LA MONARCHIE. – LE BANQUET. – LA VIE NOUVELLE. – L'IDIOME VULGAIRE. – LES CANZONES.

« Ainsi, le poëme de Dante, à cette va-
« riété qui embrassait toutes les connais-
« sances du temps, réunit ces germes de
« passions et d'idées nouvelles que fit éclore
« l'avenir.

(VILLEMAIN. *Littérature du Moyen-Age*, leçon 12e.)

L'accusation portée contre Dante renferme trois chefs : il est révolutionnaire, c'est quelque chose ; il est socialiste, c'est bien une autre affaire ; enfin il est hérétique, et c'est là, certes, l'accusation capitale et celle que nous voulons repousser. Etre révolutionnaire, socialiste même, passe encore ; mais, quant à être hérétique, il ne s'agit plus là

d'une opinion humaine ayant entière liberté dans le domaine des choses du monde, mais bien d'une révolte contre Dieu même et d'une attaque portée contre le Catholicisme, la voie, la vérité et la vie. Pour plusieurs, il est vrai, cette triple accusation n'en forme qu'une ; et concevoir quelque réorganisation politique ou sociale, c'est évidemment tomber de suite dans l'hérésie. M. Aroux n'est sans doute pas de ceux-là, bien que le titre de son ouvrage décèle des préoccupations de ce genre et des pensées de cette nature. On pourrait invoquer particulièrement contre lui les dernières pages de son volume. Après avoir résumé les trois accusations portées contre Dante, il fait un retour sur nos temps modernes et se complaît dans des analogies entre les derniers événements politiques de France et d'Europe et les agitations des hérétiques du moyen-âge. Mais le débat ne doit pas s'engager sur un point que M. Aroux ne touche qu'en passant, et sur une conséquence qui se tire aisément de son ouvrage sans être formulée avec cette rigueur et cette tenacité qu'il emploie contre Dante. Qu'il y ait des révolutionnaires et des socialistes hérétiques, cela n'est que trop vrai ; mais ce n'est pas une chose forcée, Dante en est un exemple.

Dante, en effet, était un révolutionnaire ; il avait étudié l'organisation politique de Florence, de l'Italie et du monde entier, et il s'était fait un ensemble d'idées représentant

pour lui un système meilleur. Non-seulement il écrivit pour répandre et défendre ses opinions, mais il se mêla activement aux affaires publiques. Il ne se contenta pas de penser et de parler, il voulut agir, et c'est ainsi qu'il remplit des charges d'ambassadeur et qu'il fut prieur de la République de Florence. Il se jeta même dans les partis et y porta toute la fierté de son génie et toute l'impétuosité de son âme.

Dante peut être considéré comme simple citoyen de Florence et comme italien. Comme citoyen de Florence, il est guelfe par tradition de famille et par sentiments personnels ; comme italien, il est gibelin. Les Guelfes combattaient pour les franchises communales et étaient appuyés par la papauté ; les Gibelins tenaient, au contraire, pour les priviléges féodaux. Les nobles avaient intérêt à soutenir l'Empire représentant la féodalité, tandis que le peuple se tournait du côté des papes qui protégeaient les ligues italiennes organisées pour la défense de la liberté. Dans ces luttes, les partisans du peuple prirent le nom de *blancs* et les nobles, celui de *noirs*. Dante fut condamné comme blanc, c'est-à-dire comme favorisant la cause démocratique.

Dante avait joué un rôle trop important dans les affaires publiques pour être oublié au moment où son parti succomba ; on sait comment il fut condamné à une amende,

au bannissement et au feu. Que M. Aroux appelle donc Dante révolutionnaire en ce qui concerne Florence, nous ne nous y opposons pas.

En ce qui touche les querelles de la Papauté et de l'Empire, il fut plus révolutionnaire encore, car lui, Italien, il se déclara pour l'empereur et contre le pape, et fit à ce dernier, par sa plume (la seule arme qui fût en son pouvoir), une guerre acharnée. Cependant, Dante n'acceptait pas toute autorité de l'empereur ; il en réglait l'action, en déterminait les droits, en fixait le but et la mission. Son *Traité de la Monarchie* est la constitution politique qu'il propose, c'est son programme révolutionnaire, puisqu'on tient tant au mot.

LA MONARCHIE.

Dante veut une monarchie universelle comme celle de Charlemagne, comme celle qu'exerça un moment Charles-Quint et que rêva Napoléon ; mais il n'entend pas organiser par là le despotisme qui paralyse l'action des peuples, les épuise et les démoralise ; chaque nation aura son organisation particulière qui variera avec les circonstances de temps et de lieux. Ces principes posés, Dante les développe, les explique et argumente pour en démontrer les bienfaits, la justice et la nécessité. On peut résumer son ouvrage en trois faits principaux :

1° La monarchie est nécessaire au bien de l'humanité, elle est le moyen d'assurer le repos, la justice et le bonheur ; par elle on arrive à établir ces deux bases essentielles de toute bonne organisation sociale et de toute civilisation : la paix universelle, la liberté. Et à ce mot de paix universelle, M. Aroux s'épouvante. Ah ! plût à Dieu qu'on en fût, au milieu du dix-neuvième siècle, à vouloir ce qu'un homme demandait au commencement du treizième ! Au moment où le canon gronde, où le sang coule sur les bords du Danube, où on annonce dans les feuilles publiques le départ des infirmiers et des médecins qui précèdent les armées, comme des messagers de douleur et de mort, plût à Dieu que la paix universelle fût établie ! Les champs de bataille vont être couverts de cadavres et de membres palpitants, les hopitaux vont retentir des cris des blessés et des mourants : la boucherie humaine se prépare. La guerre est toujours une chose horrible, même quand elle défend l'opprimé et qu'elle est faite au nom du droit et de la justice. Honneur donc à Dante de s'être préoccupé de cette sainte et pieuse idée de la paix universelle ! C'est une pensée chrétienne, et l'Eglise, par son enseignement, par ses lois, par ses conciles, a tout fait pour amener le règne de cette paix dans le monde.

Dante ayant parlé de liberté, M. Aroux s'écrie : « C'est « la liberté de la raison ! On est donc esclave sous la Papauté ? »

— Il est bien évident que Dante ne peut plus dire un mot sans que l'on s'en fasse une arme contre lui.

2° Le peuple romain a un droit acquis à la monarchie ; Dieu l'a fait noble et vertueux par dessus tous les peuples. Dante exalte le peuple romain au nom de sa gloire, de sa force, de son présent et de son passé.

3° L'Empire universel relève immédiatement de Dieu ; l'Empereur est tout-à-fait indépendant du Pape. Ici Dante attaque la validité des donations qui ont été faites au Saint-Siége.

Après avoir examiné ces principes, M. Aroux en tire d'étranges conséquences. Selon lui, Dante a en vue une révolution politique, sociale et religieuse ; c'est un renégat des idées guelfes qui dissimule les idées gibelines pour arriver au pouvoir. Béatrix n'est plus « que la déesse raison, la « république universelle qui, dépouillant un jour ses dé- « guisements catholiques, se révèlera aux regards épou- « vantés sous ses véritables traits. » (p. 436) — Sainte et naïve Béatrix ! n'est-ce pas plutôt ici qu'on te profane et qu'on te couvre de déguisements ridicules ! Nous avions bien raison de dire que M. Aroux en parlant du passé était plein du présent, et que les traits dirigés par lui sur le treizième siècle, retombaient sur le dix-neuvième ! « Qu'on « se rappelle, dit-il, notre comédie de quinze ans. On dit « que Dante ne voulait qu'une réforme, mais en 1830

« et 1848 on ne demandait aussi qu'une Charte et qu'une « Réforme. »

Mais, laissons les journées de juillet et de février qui n'ont rien à faire ici, et revenons à la Monarchie de Dante.

La forme en est modérée ; et prétendre que le sectaire se déguisait habilement sous ce vêtement trompeur ne nous paraît pas chose permise. Dante voulut simplement dans ce traité, donner la solution d'une question qui soulevait de graves discussions entre les princes, les philosophes et les docteurs. Ce livre fut frappé des censures ecclésiastiques pour des principes qui sapaient le droit constitutionnel établi, et pouvaient être dangereux à cette époque. Mais Dante y conserve parfaitement l'Eglise comme puissance distincte ; il reconnaît la légitimité et la sainteté de son origine, et veut lui laisser toute sa liberté d'action. Suivant lui, l'autorité ecclésiastique et l'autorité temporelle agiront chacune dans la plénitude de son indépendance, se respectant l'une l'autre, et se renfermant dans le cercle de leurs attributions spéciales. Comme représentant d'un pouvoir temporel, le Pape sera le vassal de l'Empereur ; mais l'Empereur, comme catholique, sera l'enfant soumis et respectueux du Pape. Mais comment ces deux pouvoirs pourront-ils garder l'équilibre nécessaire? Comment des hommes, tels que les empereurs d'Allemagne et les autres princes,

représentants de la force matérielle, quelquefois même des mauvaises passions et de l'erreur, ne voudront-ils pas asservir le Pape, seul représentant de l'idée ? Le danger était là, Dante ne l'a pas vu, ou ne l'a pas redouté. Mais il y a bien loin de ces pensées, aux projets que M. Aroux prête à notre poète. Aussi, est-il obligé d'avouer qu'il n'y a pas d'attaques directes contre le dogme, parcequ'il fallait des ménagements, le Pape et l'Empereur étant réputés en paix, et ce factum ayant peut-être été rédigé dans le camp même de l'Empereur. Dante allant jusqu'à recommander à celui-ci d'être envers le Pape comme un fils aîné vis-à-vis son père, c'est, nous dit-on, pour tromper mieux encore.

LE BANQUET.

Le Banquet n'est pas un champ moins exploité que la Monarchie, pour faire du poète cet homme insensé, mauvais, dangereux que nous connaissons déjà. Le Banquet est une partie très-importante de l'œuvre de Dante. Il y pose en principe que tout écrivain doit s'efforcer d'accroître le trésor des connaissances humaines, et que dans ce but il doit traiter des sujets utiles et neufs ; il y dit que dans toute spéculation politique on doit tendre vers la civilisation de l'humanité entière, par le développement de la puissance intellectuelle que Dieu a donnée à l'homme. M. Aroux paraît s'étonner singulièrement de ces principes.

Il nous semble pourtant tout naturel qu'un homme n'écrive pas pour ne rien dire, et qu'il fasse usage de sa raison ; sans cela, il vaut mieux, selon nous, qu'il se taise. Que si l'écrivain s'élève au-dessus des intérêts mesquins des temps et des lieux ; s'il se place au-dessus des prétentions des partis, si au lieu de voir l'intérêt d'un homme et d'un pays, il se préoccupe de l'humanité et du monde, il nous semble encore qu'il accomplit une noble tâche et atteint le but le plus élevé qu'il puisse ambitionner. Il pourra se tromper, s'égarer même ; mais s'il arrive au vrai et au juste, quelles conséquences heureuses pour tous !

Nous n'insisterons pas davantage, et nous ne discuterons pas le Banquet plus que les autres ouvrages du poète ; comment voulez-vous qu'il puisse trouver grâce devant les yeux de son adversaire obstiné ?

On a remarqué que Dante a emprunté son titre de la monarchie à saint Irénée, et celui du Banquet à Platon, et on en conclut : « il faut toujours que cet homme se rattache à un saint ou à un philosophe. » Comment voulez-vous qu'il fasse ? S'il se rattachait à deux philosophes, vous le nommeriez impie ; s'il se rattachait à deux saints, hypocrite. Il prend l'un et l'autre pour vous satisfaire, et vous trouvez encore à redire. Il ne lui restait qu'une chose à faire, c'était de ne se rattacher à personne ; mais Dante ne pouvait absolument vous contenter, car il tenait au bon sens.

Après cela, suivrons-nous l'accusation sur le terrain de la Vie nouvelle, de l'Idiome vulgaire, des Canzones? Nous n'en dirons qu'un mot, parceque s'il y a plaisir à discuter des principes et de grands faits historiques, il nous soucie très-peu de nous débattre indéfiniment devant des arguties et des rêves. Nous ne voulons pas jouer le rôle de Don Quichotte contre les moulins à vent.

LA VIE NOUVELLE.

Incipit vita nuova, dit Dante ; vie nouvelle d'un initié, traduit M. Aroux. Ce commentaire d'un genre neuf exige de suite des tours de force et d'imagination. Ainsi, Béatrix sera la secte, et l'amour, le zèle ardent pour la doctrine secrète. Voyez comme tout s'enchaîne. Si Dante parle de ses tristesses et des ravages qu'elles laissaient sur son visage, cela doit s'entendre de *l'extérieur qu'il se donnait* dans ses écrits. Si l'amour lui apparaît, qu'est-ce autre chose que *l'amour sectaire*; il est *affligé* parceque les temps sont rudes pour la secte ; il est couvert de *vils haillons*, c'est-à-dire des ornements pompeux de l'Eglise catholique, dont il va revêtir son idole. Que Dante vienne nous dire que Béatrix a traversé les cieux avec tant de *vertu,* nous sentons bien que cela veut dire avec tant de *magie sectaire*; enfin qu'il nous raconte que dans un lieu *(qu'il ne désigne pas, pour éviter de dire un temple, une chapelle!)*

il se rencontre entre lui et Béatrix une dame sur laquelle on croit que se reposent ses pensées, qui ne saisit le sens mystérieux? C'est la *foi* qui est placée ainsi à moitié chemin de Dante ; on croit que son regard repose sur elle, mais pas du tout, c'est sur Béatrix, le *rationalisme*.

Et c'est quand on raisonne ainsi que l'on vient se moquer de notre crédulité béate! Ah! l'on a eu tort de parler de badauderie érudite, car notre main retient à peine la plume qui voudrait en retourner le compliment à qui de droit.

Nous nous contenterons de faire observer que suivant M. Fraticelli, *vita nuova* peut vouloir dire *vita giovanile,* attendu que dans les écrits antérieurs à ceux de Dante, on trouve souvent *nuovo, novello,* pour *giovane, giovanile.*

L'IDIOME VULGAIRE.

C'est un argot dans lequel Dante enseigne l'argot lui-même, au dire de notre commentateur.

D'autres prétendent, contrairement à l'opinion de M. Aroux, que c'est un traité qui montre comment une langue se forme, quels travaux exige l'art de parler ou celui d'écrire, quelles études y sont nécessaires. Le fait est que c'est là le sens clair, patent, naturel. On y rencontre des études sur diverses questions de philologie, de métaphy-

sique, de méthode, de linguistique : questions qui, traitées aujourd'hui, seraient souvent diffuses et abstraites jusqu'à fatiguer l'attention ; on ne doit donc pas s'étonner de leur aridité sous la forme scolastique du moyen-âge. Il faut forcément avouer que si M. Aroux a été conduit à ses interprétations par l'obscurité de l'œuvre, il n'a pas réussi par elles à la rendre plus claire. L'on doit reconnaître aussi, que si jusqu'à M. Aroux cet idiome vulgaire n'a pas été compris, il est bien à craindre qu'il n'ait pas été beaucoup plus compréhensible pour les sectaires eux-mêmes. Pour nous, il nous semble que les difficultés sont de beaucoup diminuées, si l'on veut comprendre que Dante, comme il le dit, trace une poétique pour écrire dans le style *illustre,* style qui est répandu dans toute l'Italie sans appartenir à aucune ville en particulier. C'est pour cela, dit-il, qu'il passe en revue chaque mode de la langue italienne. Peut-on réellement entendre autre chose dans cet ouvrage ? L'auteur distingue le *roman italien* des deux langues romanes formées en France, c'est-à-dire des langues d'*oil* et d'*oc;* il l'appelle langue de *si.* Il compte dans la presqu'île jusqu'à quatorze idiomes, six dans la partie droite et huit dans la partie gauche ; il subdivise encore plusieurs de ces idiomes en dialectes secondaires, et il montre qu'entre les seize idiomes vulgaires (y compris ceux de France) il y a des différences essentielles.

CANZONES.

Nous y comprenons les pièces de vers détachées de toute espèce, sonnets et ballades. L'interprétation donnée par M. Aroux est toujours la même ; il a certes bien acquis le droit d'user largement de ce langage sectaire qu'il a découvert et dont il a une clé qui ouvre toutes les portes. Il ne faut donc pas s'étonner si à l'aide de ce talisman on ne rencontre plus de difficultés, et si le sens matériel ne cache plus le sens secret. Le travail essayé sur quelques pièces choisies eut été sans doute aussi facile à faire sur les autres. Nous allons donner un sonnet qui dans ses quatorze vers en dit plus long qu'il n'est gros, avec la traduction et le commentaire de M. Aroux.

Due donne in cima della mente mia (1).

Deux dames (deux conceptions idéales de la nature de Béatrice) sont venues discourir d'amour au plus haut de mon esprit : l'une a en elle courtoisie et mérite (la vérité politique et la vérité religieuse dans leur pureté, la première dérivant des cours, la deuxième du souverain bien) ; l'autre dont la beauté et l'élégance sont le partage (la vérité mixte,

(1) Nous donnons la traduction même de M. Aroux, sans y changer un seul mot, comme nous avons pris souvent ses propres phrases pour rendre ses idées. Nous respectons également son commentaire que nous plaçons entre parenthèse, comme il l'a fait lui-même dans son livre.

n'apparaissant que voilée sous la fiction ou les ornements extérieurs) se fait honneur de sa noble parure; pour moi, grâce à mon doux maître (dont elles relèvent toutes deux), je suis le très-humble serviteur de leurs seigneuries. On s'enquiert comment il est possible à un cœur de se partager entre deux dames avec un amour parfait ; la source du noble parler (l'amour sectaire d'où dérive le langage conventionnel sous sa forme érotique) répond qu'on peut aimer la beauté (extérieure ou vérité mixte) pour l'agrément (de la fiction) et la vertu (la vérité pure) à raison du but élevé qu'on se propose dans ses œuvres.

Qui résistera à de pareils arguments! Ou plutôt disons hautement qu'il n'y a plus là de poésie, mais un gâchis épouvantable. On a voulu rendre clairs les textes d'un auteur naturellement difficile à comprendre, et on les a embrouillés de façon à ne plus s'y reconnaître. Nous prions le lecteur de lire deux fois ce sonnet, la première avec l'interprétation de M. Aroux, la seconde sans aucune idée préconçue, sans système arrêté d'avance ; qu'il prononce ensuite et qu'il juge ce procès sur lequel nous nous lassons de plaider.

Maintenant, il a été facile de se convaincre, en lisant ou même en parcourant ces œuvres, que Dante mérite l'épithète de socialiste que lui donne M. Aroux. Ainsi, s'occupe-t-il de la féodalité, il en attaque avec violence les

priviléges; parle-t-il des fonctions, charges si puissantes, si étendues de son temps, il s'élève contre le principe de l'hérédité qui les régit. Bien plus, dans sa colère contre les vices qui l'indignent et les bassesses qui l'irritent, il ne s'arrêtera même pas devant la propriété : à certains moments il l'ébranlera jusque dans sa base et s'en prendra à l'hérédité. On peut en juger par quelques passages : « L'ordre des successions légales ne pourra se concilier « avec l'ordre légitime de la raison qui ne voudrait appeler « à l'hérédité des biens que l'hérédité des vertus (1). — « L'existence d'une aristocratie héréditaire suppose l'iné- « galité, la multiplicité primitive des races humaines ; elle « attente donc au dogme chrétien (2). »

C'est un génie qui ne ménage rien, ni les hommes, ni les choses. Guelfe contre les prétentions des Gibelins, Gibelin contre les fautes des Guelfes, Blanc contre l'ambition aristocratique des Noirs, Noir contre les excès démocratiques des Blancs, ses œuvres sont pleines d'attaques contre tous.

Enfin, M. Aroux signale Dante comme un socialiste forcené, parce qu'il a reproché à la ville de Rome d'avoir permis la première le *vous* au lieu du *tu* vis-à-vis une seule

(1) *Convito*, IV, 11, 12, 13.
(2) *Convito*, IV, 14, 15.

personne ; c'est, dit M. Aroux, que le *tu* était en usage chez les *frères*. Il en veut aussi à Dante de prétendre que la noblesse n'a de valeur qu'autant que les générations successives apportent chacune à la masse commune de la famille leur quote-part de belles actions (p. 241). Nous croyons, ainsi que bien d'autres, que c'est là une vérité véritable.

Mais M. Aroux déclare qu'il a fait avouer à Dante ses pensées de « sombre sectaire, de révolutionnaire endurci « et de socialiste dont les plans ne différaient en rien de « tant de fallacieuses utopies par lesquelles notre époque « s'est montrée si déplorable. »

Nous laissons le lecteur juge de ces paroles. Nous déclarons Dante révolutionnaire et socialiste, comme nous avons montré qu'on devait l'entendre d'après ses propres ouvrages. Prouvons maintenant qu'il ne fut pas hérétique (1).

(1) Voir la note 1 à la fin du volume.

CHAPITRE VI.

Dante Hérétique.

« Tout le poëme du Florentin, quand on
« le lit de bonne foi et sans un esprit de
« système, atteste un penseur ; oui, mais
« un penseur ennemi des schismes et des
« hérésies, et soumis à toutes les doctrines
« catholiques. »

(Silvio Pellico. *La Morte di Dante.)*

Dante hérétique, révolutionnaire et socialiste : tel est le titre du livre que nous réfutons. L'auteur, comme nous l'avons dit plus haut, a voulu établir par là une solidarité ridicule entre certaines opinions humaines et la révolte contre la foi ; et quand il suffisait de prouver l'inorthodoxie de Dante, pour le renverser du piédestal que cinq siècles lui ont élevé, on a été bien aise de trouver encore contre lui de nouvelles accusations.

M. Aroux ne peut produire une preuve certaine, authentique, irrécusable de l'inorthodoxie de Dante ; mais il tâche

d'y suppléer par un prodigieux et curieux assemblage de suppositions, de présomptions, d'explications. Il s'appuie par-dessus tout sur son commentaire des œuvres du poète, qu'il croit le seul clair, exact et sérieux ; puis il invoque des faits, les uns problématiques, les autres historiquement établis, il est vrai.

Le commentaire de M. Aroux, nous l'attaquons ; quant aux faits, nous allons les examiner et les peser pour savoir quelles conclusions on doit en tirer.

Le cardinal du Puget, légat apostolique, voulut faire exhumer les restes de Dante pour les livrer aux flammes comme ceux d'un hérétique. — Un archevêque de Milan, Archimbauld, inscrivit le nom de Dante sur le catalogue des hérétiques. — Spontano, dans ses annales, le signale comme un fauteur des Templiers. — Filelfo dit qu'il fut par beaucoup accusé d'hérésie. — Le P. Brezio, parlant de ce poème, qui a révélé au monde une langue nouvelle, qui aurait suffi seul pour illustrer une nation et qui fixe l'attention des savants et des poètes depuis cinq siècles, le traite de *boutique de médisances* et dit qu'on ne doit pas plus croire le poète qu'on ne croit un calomniateur. — Bélisaire Bulgarini cite contre Dante le couplet suivant : « Messire Dante Alighieri, tu es un grand hâbleur ; tu « as écrit un gros livre sur l'enfer où tu n'es jamais « allé ; mais compte bien que tu iras. » — On a dit en-

core que de son vivant il eut maille à partir avec l'Inquisition, et qu'après sa mort il avait été déclaré hérétique.

M. Aroux, pendant dix années de travaux soutenus par un zèle infatigable, et une passion que nous consentons parfaitement à appeler une conviction, n'a certainement pas manqué de chercher dans l'histoire les faits qui pouvaient confirmer et autoriser ses élucubrations sur la poésie de Dante et sa thèse sur son inorthodoxie. Nous sommes donc en droit d'en conclure, qu'il a consciencieusement ramassé tous les chefs d'accusation qui pouvaient grossir ce plaidoyer qu'il apporte aujourd'hui, et que les témoignages qu'il cite sont les seuls auxquels il ait trouvé de la force.

Or, que résulte-t-il de ces quelques faits qui, groupés ensemble, ne suffisent pas même à faire naître un doute dans l'esprit, et qui, séparés, n'attireraient seulement pas l'attention ?

Ce fameux couplet cité par Bulgarini, chanson ! Chanson heureusement, car sans cela ce serait une impie et infâme plaisanterie.

De vagues suppositions ne méritent pas d'être discutées et ne peuvent même pas l'être. Que Dante ait été cité par l'Inquisition, interrogé, poursuivi par elle (ce que l'on ne dit même pas), qu'en conclure ? Et quand même l'Inquisi-

tion aurait censuré, condamné une proposition de Dante, des chants tout entiers, châtié même le poète, cela prouverait chez lui des erreurs condamnées et condamnables. Mais il faudrait bien des habiletés d'argumentation, bien des richesses d'imagination, pour conclure de là que Dante était un sectaire acharné contre l'Eglise, niant son enseignement, blasphémant sa foi ; un affilié de sociétés impies dont toute parole récèle une arme cachée contre la religion catholique. Or, c'est là l'accusation. Il resterait l'opinion de Spontano qui le signale comme fauteur des Templiers, et l'inscription de son nom par Archimbauld sur le catalogue des hérétiques. Pour le dire en passant, on pouvait sans doute, être *fauteur* des Templiers sans être hérétique, car on sait comment se termina cet étrange procès.

Philippe-le-Bel, confisquant les richesses des Templiers, fait penser à ses ordonnances sur les monnaies, à ses vexations contre les Juifs. Les Templiers, eux aussi, possédaient des biens immenses ; ils étaient plus de quinze mille et blâmaient hautement les concussions et l'énormité des impôts. Tous les chevaliers furent arrêtés à la même heure dans le royaume entier. Jacques Molay, le grand-maître, qui avait été mandé de Jérusalem sous prétexte d'être consulté sur des projets de croisade, fut emprisonné à Paris, et les dix mille châteaux de l'ordre, avec ses immenses trésors, furent dévolus au roi. En vain Clément V voulut

évoquer l'affaire à son tribunal, Philippe se récria contre ce qu'il appelait un outrage ; et, tandis que le pape laissait entrevoir des pensées de douceur, le roi faisait activer la procédure. On a bien tort d'invoquer la dissolution des Templiers prononcée par Clément V dans un consistoire secret. Dans le principe, en effet, il avait institué, pour examiner l'affaire, quatre commissions : en France, en Allemagne, en Espagne, en Italie ; les chargeant de préparer un rapport qui devait éclairer l'opinion d'un concile convoqué à Vienne, pour l'année 1311. Philippe, fatigué des retards, en saisit les conciles provinciaux qui prononcèrent de nombreuses condamnations. Mais l'ordre existait encore, et la sentence prononcée par Clément V dans un consistoire secret, vint le supprimer. Quelle que soit la part de responsabilité de l'un et de l'autre dans cette affaire, et quelle qu'ait été la culpabilité des Templiers, il a pu se trouver des hommes convaincus de leur innocence et indignés à la vue de la ruse, de la violence, des tortures et des bûchers. En supposant Dante le plus animé parmi ceux-là, serait-il encore hérétique pour cette seule raison, et complice des crimes et des infamies des Templiers, s'ils ont commis des crimes et des infamies? Raisonnons plus juste, et qu'il y ait plus de logique et moins de distance entre nos prémisses et notre conclusion.

Mais, nous dit-on, le cardinal du Puget, légat apostо-

lique, voulut faire exhumer les restes de Dante pour les livrer aux flammes. Oui ; mais, comme M. Aroux a soin d'en convenir lui-même, cet excès de zèle fut arrêté par la cour de Rome. Or, s'il y a quelque présomption à tirer des projets du cardinal, ne peut-on rien augurer de la conduite de la cour de Rome ?

Mais, répond-on, il n'y a rien à conclure, en faveur de Dante, du silence de Rome. On y connaissait très-bien la secte et le langage des sectaires ; mais comme ce style énigmatique et voilé n'était saisi que par quelques initiés, l'autorité ecclésiastique a préféré garder un sage silence. Condamner le mal c'était le constater, le révéler à ceux qui l'ignoraient et en dévoiler toute l'étendue. Le peuple ne comprenait pas ce langage, il était le secret des lettrés. Les papes crurent d'abord que le livre de Dante tomberait oublié comme tant d'autres ; et quand ils virent son succès, ils aimèrent mieux ne rien dire, l'allégorie n'étant pas généralement entendue. C'est ainsi que Clément V prononça lui-même la dissolution de l'ordre des Templiers pour ne pas révéler, par des débats publics, leurs doctrines et le but qu'ils poursuivaient.

Il y a là des inexactitudes et de fausses suppositions. Ces sectes, que M. Aroux invoque et dont Dante n'est qu'un écho, étaient si nombreuses qu'elles formaient de véritables armées contre lesqelles il fallait organiser des forces puis-

santes, et auxquelles on livrait souvent de véritables batailles. Si donc la masse était illettrée, ces fameux chefs comme Dante perdaient bien leur temps et se donnaient bien du mal pour être entendus seulement de quelques initiés. On devrait voir que l'on se contredit, lorsqu'ailleurs on explique pourquoi Dante écrivit en italien, langue du peuple, et non pas en latin, langue des érudits. S'il voulait parler aux savants, aux initiés, que n'écrivait-il en latin? S'il s'adressait à la foule, pourquoi parlait-il en italien sous des formes incomprises?

D'ailleurs, on ne voit pas pourquoi l'autorité ecclésiastique aurait hésité à frapper Dante qui était évidemment son ennemi en ce qui touche les choses purement temporelles. Si Dante était sectaire, c'était de tous le plus hardi, le plus redoutable, le plus dangereux, et ce n'est pas cela qui aurait arrêté les foudres de l'Eglise; grâce à Dieu, on la voyait frapper l'erreur partout où elle apparaissait. Les ouvrages qui naissaient en Italie, qui arrivaient d'Allemagne, de France ou d'ailleurs, étaient condamnés quand ils devaient l'être, quelle que fût la puissance des auteurs, leur position ou leur génie. Saint Ambroise a-t-il hésité à arrêter Théodose, coupable, sur le seuil de son église, bien que Théodose fût empereur? Plus le mal vient de haut, plus il est important de le signaler et de le frapper. Ces livres, du reste, que Rome avait ménagés par prudence

comme les œuvres de Dante, de Pétrarque, de Boccace, de Tasse (car on les confond, eux et bien d'autres, dans l'anathème), étaient lus par tous. Si la comédie de Dante, les sonnets de Pétrarque, les contes de Boccace, les chants de Tasse n'étaient pas compris, pourquoi les lisait-on? Si généralement on n'y voyait pas plus de sens que nous ne leur en trouvons aujourd'hui, au dire de M. Aroux, d'où venait leur célébrité?

L'argumentation de M. Aroux est prise dans cette impasse. Si ces œuvres étaient à la portée de tous, il fallait les condamner; si elles ne s'adressaient qu'à un petit nombre de lecteurs choisis, il faut nous expliquer la langue dans laquelle elles furent écrites, l'influence qu'elles avaient, la renommée de leurs auteurs. Quoi qu'on en dise, nous persistons à croire que toute la partie instruite de la société lisait et comprenait ces ouvrages; que dès lors, s'ils étaient coupables, comme on le prétend, on aurait sévi contre eux.

L'Eglise ne redoute pas le scandale de la vérité, comme dit M. Aroux. Lui-même, nous assure-t-il, n'avait pas osé jusqu'à ce jour dévoiler son secret : il le fait maintenant parceque les temps où il se trouve le rassurent. Nous ne partageons pas sa douce tranquillité; nous croyons que la foi catholique porte toujours en elle la force qui est sa vie et contre laquelle les portes de l'Enfer ne prévaudront

jamais ; et tout en reconnaissant que son expansion a été grande depuis un certain temps dans notre France, nous pensons que l'Eglise a aujourd'hui, comme toujours, des ennemis et des haines dans toutes les profondeurs de la société, depuis le bas jusqu'en haut.

Ainsi donc l'histoire interrogée sur cette question de l'orthodoxie de Dante, ne répond rien en faveur de la thèse que nous combattons. Il faut se garder, c'est un devoir pour un catholique, de déclarer hérétiques ceux qui ne pensent pas comme nous sur des points laissés à nos libres appréciations. De tout temps, dans l'unité de la foi, il y a eu des questions controversées entre les catholiques. Aujourd'hui, il y a parmi nous une école puissante, impopulaire, intolérante, qui distribue l'éloge et le blâme selon ses caprices et ses passions. Elle manque de principes en politique, elle n'est pas des plus doctes en ce qui touche le côté religieux des questions, mais elle supplée à ce qui lui fait défaut par l'audace et la violence. Cette école n'épargne certes pas ses adversaires, et elle en a de nombreux ; l'injure lui tient souvent lieu des raisons qui lui manquent ; cependant elle ne pousse pas le zèle jusqu'à déclarer hérétiques ceux qui se permettent de n'être pas de son avis. Quant à nous, qui déplorons le mal fait aux idées religieuses par ce zèle intempestif, nous nous contentons d'en gémir, nous remettant en mémoire dans nos moments d'indignation

et de juste colère, ces belles paroles de saint Augustin : « *In* « *necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas.* » On les oublie trop.

Ici, notre tâche ne consiste pas seulement à répondre aux accusations de M. Aroux et d'en prouver l'impuissance ; nous voulons intervertir les rôles un moment, et cesser d'attaquer sa doctrine pour établir la nôtre.

Il y a à Rome, au Vatican, une salle dite de la *Segnatura*, dans laquelle Raphaël, en révélant son talent, montrait quelle puissance Dieu a donnée à l'humanité pour sentir et exprimer cette idée du beau dont elle est sans cesse possédée et agitée. Dans cette salle entièrement écrite par le pinceau de Raphaël, le *Parnasse* avec l'Apollon, les Muses et les poètes, est vis-à-vis la *Jurisprudence,* et l'*Ecole d'Athènes,* cette page si savante, fait le pendant de la *Dispute du Saint-Sacrement.* Cette dernière page attirait sans cesse notre attention par une force irrésistible lorsque nous allions pieusement étudier et admirer ces fresques où l'artiste, à sa manière, chantait des hymnes immortels au Catholicisme. Sans nous en apercevoir, et malgré une résolution prise d'avance de passer sans nous arrêter pour étudier d'autres pages moins connues, nous nous retrouvions toujours en face de cette peinture forte et naïve, simple et sublime. Or, au-dessous de ce ciel entrouvert où siége la Sainte-Trinité entourée de ses Saints et de ses Anges lui faisant cor-

tége ; auprès du Saint-Sacrement qui s'élève sur l'autel, parmi les Pontifes et les Docteurs de l'Eglise, on y peut voir Dante couronné de lauriers. Nous demandons à M. Aroux comment il explique la présence de cet homme dans cette sainte assemblée, dans ce lieu sacré ? Le peintre est Raphaël, habitué aux traditions liturgiques ; c'est aux murs du Vatican que la peinture est attachée, c'est pour un Pape qu'elle est faite et ce sont des Papes qui la conservent. L'artiste en plaçant Dante sur le Parnasse, au milieu des poètes et à côté d'Homère, le proclamait un des grands poètes du monde ; en le réunissant, dans la *Dispute du Saint-Sacrement,* aux Jérôme, aux Bonaventure, à des Docteurs, à des Pères de l'Eglise, à des Papes, ne le donnait-il pas comme un savant, comme un théologien, tout au moins comme un chrétien orthodoxe ? Se serait-il permis sous l'œil de Jules II et des cardinaux, au milieu de la société savante de son temps, d'insulter ainsi l'opinion publique ? Sans doute qu'en cette circonstance son pinceau ne faisait que traduire et constater la pensée commune. Si d'ailleurs Raphaël avait compris Dante tel que M. Aroux veut nous le montrer, il n'eût certes pas été seul à connaître un pareil secret.

Avant Raphaël, un artiste célèbre avait déjà célébré la gloire de Dante de la même manière. Giotto l'avait peint une couronne sur la tête et vêtu de la robe triomphale,

presque entre les patrons de Florence. Cette peinture est sous un des portiques de l'église métropolitaine de cette ville. Le certificat d'orthodoxie, donné à Dante par Raphaël, remonte donc ainsi à Giotto, son contemporain. Or, à cette époque, les passions soulevées contre Dante pendant sa vie n'avaient guère eu le temps de s'apaiser. Le clergé, les moines, les catholiques pouvaient aisément trouver dans les œuvres du poète assez de vers pour s'opposer à cette glorification, en alléguant ses attaques, ses injures et ses violences. Ces choses demandent à être expliquées.

Mais si l'art dépose en témoignage de l'orthodoxie de Dante, la science élève aussi la voix en sa faveur.

Dans les grandes villes de l'Italie, à Florence et à Pise, à Bologne et à Venise, des chaires s'établissent pour interpréter l'œuvre de Dante. Comment dans toute cette Italie catholique, peu de temps après la mort du poète, est-il permis de lever ainsi l'étendard de la révolte contre l'Eglise et contre le Pape, qui siégeant à peu de distance de ces chaires devait entendre l'enseignement qui retentissait à ses oreilles? C'était en effet une révolte, si l'œuvre de Dante était comprise dans le sens de M. Aroux ; et si elle ne l'était pas ainsi, que penser de tous ces interprètes? Combien Dante avait peu atteint son but, puisque les générations qui le suivaient immédiatement traduisaient si mal sa pensée!

Il resterait, pour dernier refuge, à soutenir que ces interprètes étaient pour la plupart dans le secret, et que leurs commentaires avaient aussi deux sens, l'un à la portée du vulgaire et l'autre adressé seulement aux initiés. Mais ce serait à la fin, et pour nous servir d'un proverbe populaire, le véritable secret de polichinelle que tout le monde sait.

Ainsi étaient complices ou victimes de l'erreur : Visconti, archevêque de Milan, et les deux théologiens et philosophes de Florence avec lesquels il travaillait ; Jean de Serravalle, évêque, qui étudiait Dante dans les heures que n'occupait pas le concile de Constance. Trois Papes consentirent à ce que des commentateurs leurs dédiassent la *Divine Comédie* sans qu'un seul vers y fût retranché. C'est ainsi que Vellutello dédia son œuvre à Paul III, Sansovino à Pie IV, et Venturi, un jésuite, à Clément XII. Ces faits remarquables et significatifs témoignent d'autant plus en faveur de notre thèse, qu'ils ne s'accomplirent qu'à de grandes distances les uns des autres, attestant ainsi les mêmes opinions à des époques bien différentes. Le travail de Vellutello en effet est de 1544, celui de Sansovino de 1564 et celui de Venturi de 1742. Plus tard, en 1791, le censeur de Pie VII en sanctionnant une édition de la *Divine Comédie* avec le commentaire de Lombardi, écrivait : Qu'il était « convenu de regarder Dante comme un auteur classi-

« que, et ses satires et ses paroles les moins justes, plutôt « comme des monuments des opinions de son temps que « comme une matière de scandale pour les lecteurs d'au- « jourd'hui. »

La critique catholique a toujours fait le plus grand éloge de Dante ; il a même été loué, célébré à Rome, avec les approbations réquises et sans que l'Index ait condamné. Le livre *de Monarchiâ* a été frappé, il est vrai, de censures ecclésiastiques, mais comme favorisant les prétentions excessives du pouvoir temporel : nous l'avons déjà dit.

L'opinion des savants de France, d'Allemagne et d'Italie a été résumée sur Dante dans ce premier vers de son épitaphe, composée par Giovani del Virgilio :

Theologus Dantes, nullius dogmatis expers.

Cette épitaphe que les siècles ont consacrée, M. Aroux ne la raturera pas.

D'autres s'y sont essayés avant lui, mais n'y ont pas réussi. Il faut savoir en effet que cette guerre contre Dante n'est pas nouvelle : c'est toute une histoire que nous ferons en peu de mots. Bayle, sans se prononcer sur le fonds, a résumé les débats ; nous lui empruntons les détails suivants.

Du Plessys Mornay fit un recueil des principales opinions

de Dante qu'il crut trouver contraires à la Papauté, invoquant son traité intitulé *Monarchie* et bien des passages de la *Comédie* (1). Déjà on eût été heureux de revendiquer le nom et la gloire de Dante en faveur du protestantisme. Mais Coëffeteau répondit à ces accusations ; il soutint, entre autres choses, que Dante n'avait rien dit de blâmable en ce qui concerne la tradition, si on veut entendre sainement les passages incriminés ; qu'il n'avait condamné que les imposteurs qui prêchaient de fausses indulgences ou qui faisaient trafic des vraies ; qu'il n'avait censuré que les Papes de son temps, les regardant comme ennemis de son parti ; et qu'il protestait de son respect pour leur dignité au moment même où il attaquait leurs personnes (2). Rivet, ministre calviniste, publia des remarques sur la réponse au *Mystère d'iniquité*. En Italie comme en France la question fut débattue. Il parut une attaque intitulée : *Aviso piacevole dato alla bella Italia dà un nobile giovine francese.* Bellarmin réfuta ces attaques (3) et se fit l'avocat de Dante. Nous ne pouvons donner ici, même en résumé, ces nombreux plaidoyers en faveur de l'illustre accusé, M. Aroux n'a d'ailleurs pas pu prononcer son arrêt dans ce grand

(1) Le *Mystère d'iniquité.*

(2) Réponse au *Mystère d'iniquité.*

(3) *Appendix ad libros de Summo Pontifice ; responsio ad librum quemdam anonymum.*

procès sans avoir entendu la défense. Il est de la stricte justice de donner une égale attention à l'accusation et à l'accusé. Cependant, M. Aroux ne parle pas de toutes ces choses qui sont pièces acquises au procès ; et comme nous sommes convaincu qu'il les connaît, nous devons croire, ou qu'il les a jugées souverainement puériles, ou qu'il tient à ne pas attirer l'attention sur elles. A l'entendre, et si on n'étudiait pas la question, on serait tenté de penser que Dante n'a guère compté pour lui, au milieu de ses nombreux accusateurs, que quelques fanatiques. Nous faisons remarquer en passant, que Coëffeteau était un dominicain et qu'il avait été nommé évêque de Marseille ; que Bellarmin est un jésuite, un évêque, un cardinal. Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer tous les témoignages d'admiration donnés à notre poète, depuis le tombeau que Bernard Bembo, prêteur de Ravenne pour les Vénitiens, lui fit élever en 1483, par ordre de la république, jusqu'au monument que Florence lui a consacré dans l'église Santa-Croce.

En 1652, ce premier tombeau fut réparé par le cardinal Dominique Cossi, légat de Ravenne. En 1692, le cardinal Corsi, légat, y attacha une pierre avec une inscription où on lisait : *virtuti et honori ;* enfin, en 1780, dans le premier endroit où Dante avait été enterré, le cardinal Louis Valenti Gonzaga, légat à latere, fit élever un tombeau à ses

frais et plaça sous le sarcophage, dans une cassette, ses médailles et celles du pape Pie VI.

La gloire de Dante a toujours été grandissant. Dans une édition de 1512, il est appelé *vénérable;* en 1516, la *Comédie* reçoit l'épithète de *Divine;* en 1572, Vincent Buonanni appelle le poète *divinissimo teologo.* Le cardinal Borgia ne parlait de lui qu'avec admiration, et conservait précieusement la lettre de remerciement adressée à Léon X, qui avait permis de réclamer à Ravenne les restes de Dante. Cette lettre portait, entre autres signatures, celle de Michel-Ange qui s'offrait pour faire le monument projeté.

Quels témoignages plus solennels veut-on donc en faveur de cet homme ? Un religieux qui expliquait la *Divine Comédie* dans le dôme del Fiore à Florence, y avait fait placer le portrait de Dante. Un buste du poète fut solennellement couronné au baptistère de Florence, comme il l'avait désiré ; le fait est rapporté dans une lettre de Marsile Ficin, publiée avec le commentaire de Landino. Au dire de Bernard d'Arezzo, il y avait à Santa-Croce, avant le monument qui s'y trouve aujourd'hui, un portrait de Dante en pied.

Ainsi donc, on place Dante dans les temples, on commente son ouvrage sous les voûtes du lieu saint... Un Italien nous a affirmé qu'aujourd'hui encore sa *Divine Comédie* sert, dans les couvents, de lecture sainte.

Que reste-t-il donc de tant de bruit fait autour de cette tombe, fermée à Ravenne il y a 532 ans? Rien ; et la tête sombre et sévère de Dante apparait toujours debout. Révolutionnaire et socialiste, nous avons dit ailleurs comment et en quoi ; il demeure tellement Catholique orthodoxe, qu'Ozanam a pu écrire : « La *Divine Comédie* est la somme « littéraire et philosophique du moyen-âge, et Dante, le « saint Thomas de la poésie (1).

(1) Voir la note II à la fin du volume.

CHAPITRE VII.

La Divine Comédie.

« Souvenirs de l'antiquité, science théo-
« logique, imagination, passion : voilà les
« caractères de Dante et les éléments de
« son poëme. »

(VILLEMAIN. *Littérature du Moyen-Age*, 3e édit., v. 1, p. 395.)

« Tout ce que son siècle savait, Dante l'a
« mis dans son ouvrage..... drame, sermon,
« satire, épopée, hymne, tout à la fois. »

(PHILARÈTE CHASLES. *Études sur les premiers temps du Christianisme et sur le Moyen-Age.* Dante et le Platonisme politique en Italie.)

La *Divine Comédie* est l'œuvre essentielle de Dante, celle qui lui a fait sa place dans l'histoire de la poésie et de la science humaine, et celle qui est la plus connue de tous. S'il est en effet des lecteurs qui n'ont pas eu le courage de descendre avec le poète jusque dans l'Enfer, de le suivre

au Purgatoire et de l'accompagner au Paradis, il n'est personne, tout au moins, qui ignore Béatrix, cette figure si belle et si poétique; Françoise de Rimini, dont l'âme est pleine de tristesse et d'amour; Ugolin, le sombre et terrible Ugolin.

C'est donc sur la *Comédie* que sont particulièrement dirigés tous les efforts tentés pour faire déclarer Dante hérétique. Chaque chant est résumé, commenté, interprété. Nous ne suivrons pas cette marche, elle serait fastidieuse et ne présenterait aucun intérêt. D'ailleurs, ce travail ne serait pas en rapport avec ce que nous avons fait jusqu'ici; nous n'avons pas discuté chaque ligne de notre adversaire, nous avons seulement montré qu'il se plaçait à un faux point de vue, et qu'il était dans un ensemble d'idées erronées. M. Aroux ressemble à un homme qui, trop impressionné par la vive clarté du soleil, aurait recours, pour protéger ses yeux fatigués, à des verres qui en adouciraient l'intensité, mais qui, par erreur, se servirait de verres grossissants. Ainsi voit-il et affirme-t-il des choses inconcevables et contraires à la réalité, tandis que le public qui l'entoure ne comprend rien à ses découvertes et à ses étonnements. Du reste, notre tâche devrait être terminée: car tout ce que nous avons dit jusqu'ici de Dante, de son époque, des principes qui agitaient l'Italie et le monde, des prétentions des Empereurs et du rôle des Papes, suffirait pour faire

envisager la *Comédie* comme elle doit l'être. Nous entrerons, cependant, dans quelques détails.

Et d'abord, nous accepterons le titre même de *Comédie* donné par l'auteur à son œuvre, sans y voir la signification qu'on a eu l'habileté d'y découvrir. Dante a expliqué ce titre en disant que le commencement en est âpre, terrible et la fin heureuse ; que le style en est tantôt humble et tantôt noble, tantôt vulgaire et tantôt sublime. Après avoir lu son *Traité de l'Idiome vulgaire,* on peut comprendre facilement ses explications. Mais M. Aroux étant convaincu que le titre est un titre menteur, et déclarant d'ailleurs que la *Comédie* est une satire (ce qui est incontestable et incontesté), conclut que son vrai nom doit être : *Comédie de Catholicisme* (p. 107). Et alors il puise dans cette idée, en faveur de sa thèse, une foule de ces arguments qui peuvent montrer une érudition toujours facile à acquérir, mais qui prouvent peu. La *Comédie,* dit M. Aroux, remonte aux *mystères* de Bacchus ou du soleil ; elle était *allégorique ;* les personnages étaient *masqués ;* ils ne se montraient qu'à l'*Epopsis* (p. 106). N'est-ce pas ce qui arrive dans l'ouvrage de Dante? Toutes les ressemblances ne s'y trouvent-elles pas, et est-il permis de n'en rien conclure? De même qu'Isis se manifestait à la fin dans les mystères de l'Egypte et Cérès dans les mystères d'Eleusis, de même Béatrix se manifestera dans tout son éclat au dénouement de l'œuvre.

Le titre général attaqué, on s'en prend à chacun des titres des trois grandes parties du poème ; l'Enfer est presque païen, dit-on, le Purgatoire est païen et catholique, le Paradis est d'apparence catholique, mais, au fond, il n'est qu'une échelle de grades sectaires anciens et modernes.

Pour répondre à ce reproche général que l'on fait à la *Comédie* d'avoir un aspect païen, il n'y aurait d'abord qu'à nier le fait. Ainsi, cette simple division tripartite renfermant l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis, n'est nullement païenne ; car, dans l'antiquité païenne, on n'admettait que l'Enfer et le Paradis. Les mythologies et les poètes de la Grèce et de Rome en font foi. Le sujet du Purgatoire est donc entièrement d'origine catholique. Quant aux personnages mis en scène, ce sont des anges, des saints et des saintes, c'est la Sainte-Vierge elle-même. Ici, retentit la voix de saint Pierre et de saint Paul, là apparaissent saint François et saint Dominique, saint Bernard et tant d'autres ; ailleurs se manifeste la gloire de Dieu lui-même. En ce qui touche les formes poétiques que revêt le sujet, elles sont souvent empruntées au langage mystique des docteurs de l'Eglise et à leur philosophie ; elles sont quelquefois un écho des accents sublimes des prophètes, et, le plus souvent, on y trouve le reflet des Saintes Ecritures. L'inspiration poétique est puisée dans l'étude et la méditation de

l'Apocalypse. Nous ne citons pas de textes à l'appui de ces affirmations qui ne sont pas contestables.

Il est vrai que des personnages de l'Enfer antique jouent un rôle dans celui de Dante : « Cerbère, chien cruel et « horrible, aboie de ses trois gueules contre les damnés « enfermés dans le cercle où sont punis les gourmands ; « Cerbère aux yeux enflammés, aux poils rudes et sanglants, « au ventre élargi, aux pattes armées de griffes dont il « écorche et déchire les esprits confiés à sa garde (1). » — Caron passe les âmes dans sa barque sur l'Achéron : « C'est « un vieillard à cheveux blancs qui, roulant ses yeux en- « flammés, rassemble toutes les ombres et frappe de sa « rame les plus lentes à se mouvoir (2). » — Mégère, Alecto et Tisiphone demandent la tête de Méduse qui change en pierre ceux qui la regardent ; ce sont les féroces Erinnyes ; « elles ont les formes et les traits d'une femme ; des hydres « verdâtres ceignent leurs flancs, des serpents de toute « grandeur figurant leurs cheveux tombent sur leur front « livide. Elles se déchirent le sein de leurs ongles san- « glants, se frappent à coups redoublés et poussent des « cris affreux (3). »

Comment la présence de ces monstres de la fable dans

(1) *Inferno*, Ch. VI.
(2) *Inferno*, Ch. III.
(3) *Inferno*, Ch. IX.

une œuvre catholique peut-elle en faire présumer l'inorthodoxie? Dante voulait décrire l'Enfer, et son embarras aurait été grand s'il se fût renfermé uniquement dans le simple cercle des données de l'enseignement chrétien, cet enseignement parlant à l'âme bien plus qu'aux sens ; or il fallait à Dante des descriptions matérielles. Il y avait, dans les fastes littéraires de l'antiquité, des peintures de l'Enfer d'une poésie magnifique, qui faisaient l'admiration des siècles ; il a emprunté à ces chefs-d'œuvre, les copiant parfois, s'en inspirant souvent. Lui-même a inventé avec une rare énergie, et n'a dû qu'à son inépuisable et terrible imagination ces pluies froides, noirâtres, qui tombent sans cesse en égale quantité sur les gourmands (1) ; ces marais fangeux, fétides, dans lesquels se déchiquètent de leurs dents meurtrières ceux qui furent adonnés à la colère (2) ; ces tourmentes infernales qui entraînent les luxurieux dans leurs tourbillons et les poussent avec fracas contre les débris d'innombrables rochers (3).

Les emprunts faits à la fable antique prouvent que le souvenir de la grande poésie est éternel chez les hommes. D'ailleurs, si on suspecte l'orthodoxie de Dante pour ses réminiscences, que dira-t-on quelque temps après lui,

(1) *Inferno*, Ch. VI.
(2) *Inferno*, Ch. VII.
(3) *Inferno*, Ch. IV.

alors que la Renaissance aura fouillé l'antiquité pour mettre en honneur son style, pour livrer à l'admiration ses statues, pour bâtir à Jéhovah des temples comme ceux qui furent élevés à Jupiter. Bembo, un cardinal, fera dire au Pape qu'il a été créé pontife par les décrets des Dieûx immortels ; il appellera Jésus-Christ un héros et la Sainte-Vierge une déesse ; pour lui, l'excommunication sera la vieille privation de l'eau et du feu. Un prédicateur ira jusqu'à dire en chaire et devant le Pape, ces paroles qui nous ont été conservées : « Qu'est-ce que la première personne « de la Trinité, si ce n'est Jove ou Jupiter optimus ? La « seconde est Apollon ou Esculape ; et la troisième est Mer- « cure... Jésus-Christ, les Juifs l'ont condamné à des igno- « minies cruelles : Socrate et Phocion ne furent-ils pas « contraints à boire la cigüe, et Aristide condamné à quitter « sa patrie pour avoir mérité le titre de juste ? » Il compare aussi la Sainte-Vierge à Diane la chaste ; le Saint-Sacrifice de Jésus-Christ sur l'autel au dévouement de Curtius, de Cécrops, et d'Iphigénie...

Nous déplorons ces excès d'une réaction violente, funeste aux idées, à la morale, aux arts ; mais nous ne pensons pas qu'il faille déclarer païens et inorthodoxes ceux qui dans les lettres, sur le bronze ou le marbre reflétaient les idées qui dominaient alors.

Tout ceci répond en même temps aux accusations prises

dans le rôle joué par Virgile. Virgile, dit M. Aroux, c'est l'opinion monarchique, c'est la philosophie ancienne, c'est la langue arcane, c'est l'initiation aux anciens mystères ; et il déclare que le chantre de Mantoue est le grand représentant du secret antique, le grand dépositaire du *parler clùs;* qu'on sait fort bien qu'il avait été initié, et que son sixième chant de l'Enéide n'est qu'une révélation voilée, des cérémonies de l'initiation. M. Aroux met en note qu'il ne donnera d'éclaircissements que sur les points contestables ; qu'ainsi, en ce qui touche Virgile, il se contente de constater des faits généralement admis. Si tous les faits cités ne sont pas plus reconnus que celui-là, qu'il prenne garde, tout le monde ne comprend pas ainsi Virgile. Nous avons en ce moment sous les yeux le livre d'un savant qui raisonne tout autrement ; il va même jusqu'à affirmer que Virgile n'était pas initié, et il cite certains vers où il parle dédaigneusement des rites Egyptiens (1). Tellement que Servius, son ancien commentateur, a pensé que ce culte ne fut introduit ou rétabli à Rome qu'après le règne d'Auguste. Waburton a vu dans Virgile le détail de toutes les cérémonies de l'initiation, la doctrine secrète des mystères, il a cru que Virgile avait voulu dévoiler tout leur secret aux profanes ; mais M. Heyne a combattu ces conclusions.

(1) Enéid. L. VI, v. 698.

Il pense que si la descente d'Enée aux enfers n'est qu'une allégorie de l'initiation aux mystères, toute la beauté poétique de l'ouvrage disparaît, et que Virgile n'a employé les cérémonies de l'initiation que pour en faire le sujet d'un épisode (1). On peut juger par là que l'assertion de M. Aroux reste fortement discutable. Virgile était-il initié ? Les mystères contenaient-ils une doctrine secrète, et quelle était-elle ? Virgile avait-il voulu en la révélant se rendre coupable de sacrilége ? Toutes ces questions ne sont pas définitivement tranchées. Mais nous passons de peur de tomber dans l'érudition.

Virgile ne peut-il pas être considéré comme l'image de la poésie qui vient au secours de Dante pour le consoler dans ses peines, le détacher des choses de ce monde et le porter à la vertu. Ainsi Dante sortira par elle de cette *forêt obscure* de vices et de faiblesses, pour gravir cette *colline* de la vertu, en évitant cette *panthère agile et tachetée,* ce *lion horrible*, *pressé d'une faim dévorante,* cette *louve avide, d'une maigreur repoussante* (2), bêtes fantastiques qui sont peut-être l'image des trois grandes tentations de la vie : la luxure, l'orgueil et l'avarice. Que si l'on veut chercher quelque explication profonde et mystérieuse de l'apparition de Virgile, nous dirons que Dante l'a peut-être

(1) On l'avait déjà fait avant lui. *Voir* Cicéron, *ad Attic.* L. 1, ch. IX.
(2) *Inferno,* Ch. I.

choisi parcequ'il est dans l'antiquité comme un messager de l'arrivée du Christ, si l'on interprète un vers d'une de ses églogues comme quelques-uns l'ont fait. Ces explications que nous donnons sont pour le moins aussi plausibles que celles présentées par M. Aroux, et elles s'élèvent directement contre sa thèse.

Ces réflexions préliminaires faites, pénétrons plus avant dans la *Comédie*. Nous reprocherons à M. Aroux :

1° des interprétations fausses ou problématiques ;

2° des conjectures invraisemblables sur les couleurs et sur les nombres ;

3° des allusions non justifiées ;

4° des traductions de fantaisie ;

5° des chicanes puériles.

I. *Interprétations fausses ou problématiques.*

Dans le second chant de l'Enfer, il est question de Béatrix, de Lucie et d'une troisième femme qui n'est pas nommée. Béatrix, dit-on, c'est le secret de la secte, le but où l'on tend ; Lucie, c'est la doctrine occulte ou apocalypse, car Lucie vient de *lux,* lumière, et la lumière vient de l'Orient, berceau de la secte ; quant à l'inconnue, ce peut être Marie, mais Marie, c'est la secte occulte dans son ensemble et le nom que les Gibelins donnent à l'empereur.

Béatrix, nous en avons déjà parlé longuement ; dans la

femme inconnue, nous ne sommes pas éloigné de voir la Vierge priée par Dante le matin et le soir :

> Il nomme del Bél fior, ch'io sempre invoco
> E mane e sera (1)....

Quant à l'interprétation donnée au nom de Lucie, nous lui opposerons seulement l'explication que le fils même de Dante a donnée. Giacopo di Dante dit que son père avait une grande dévotion pour sainte Lucie, vierge et martyre, et Ozanam ajoute : « Sainte Lucie fut invoquée par tous « ceux qui avaient les yeux malades... La légende dorée « qui aime les étymologies mystiques ne laisse pas échap- « per celle-ci : *Lucia a luce; Lucia quasi lucis via.* Dante « dont l'intelligence aspirait avec tant d'ardeur aux clartés « éternelles de la vérité ; dont la vue, épuisée par la lec- « ture et par les larmes après la mort de sa bien-aimée, « avait subi une longue et dangereuse altération (*Convito,* « III, 9. — *Vita Nuova in fine*), avait deux raisons de vouer « sa confiance à la vierge illuminatrice (2). »

Dans le premier chant de l'Enfer, il est question d'un personnage désigné sous le nom de Veltro (*cane,* chien), né entre *Feltro* et *Feltro.* Feltro, dit M. Aroux, c'est un morceau de drap ; or, il a découvert (lui ou d'autres, ses décou-

(1) *Paradiso,* Ch. XXIII, 30.

(2) Dante et la Philos. cath., nouvelle édition, p. 306.

vertes ne sont pas toujours personnelles) que les *Tartares*. c'est-à-dire les *Tatarins*, ont élevé leur chef sur un pavois couvert d'un lambeau de drap et qu'ils l'ont appelé Kan (*cane*). On comprend dès lors tout ce qu'il y a de caché sous ces vers du Dante.

Ce que chacun sait et ce que M. Aroux ne dit pas, c'est qu'il y eut un seigneur de Vérone appelé *Can grande della Scala* ; qu'à vingt-sept ans il fut nommé généralissime des armées gibelines et qu'on espérait bien le voir devenir maître de l'Italie sous la protection de l'empereur d'Allemagne. On n'ignore pas non plus qu'il existe un château de la Romagne appelé Feltro, une ville de la Marche de Trévise du nom de Feltre et que *Can grande* naquit entre ces deux endroits. L'interprétation de M. Aroux est curieuse, mais n'a que l'érudition pour elle ; l'autre est tout simplement un fait historique.

Mais ce n'est pas tout ; ce passage à lui seul porte tant d'enseignements, qu'il suffit à donner la clé de l'œuvre tout entière. Ainsi, dit-on, le *Veltro* dont il est question dans ce chant est un réformateur religieux ; en effet, Landino, un des premiers annotateurs, a écrit qu'en 1584, le 25 novembre, aurait lieu la conjonction de Saturne avec Jupiter dans le Scorpion, ce qui annonce un changement de religion. Or, chose curieuse, Luther est né cette année là, ce même mois, le 22. — Déjà, ce n'est pas le 25, mais

on peut forcer un peu la date, puisqu'on n'est pas certain du jour de la naissance de Luther ; nous en prévenons M. Aroux pour le mettre plus à l'aise. Et chose plus extraordinaire encore, ajoute-t-on, *un cinque cento dieci e cinque,* qui doit se traduire ainsi : MDXV, donne l'année où Luther revint de Rome à Wittemberg pour soutenir ses thèses. Chose mille fois plus incroyable encore, Ueltro, d'après l'orthographe de Landino, est l'anagramme exact de Lutero, Luther ! !

Ah ! que répondrons-nous à tout cela ? Rien ; nous prions seulement le lecteur de relire ces élucubrations pendant que nous complétons l'œuvre de M. Aroux, en déclarant dorénavant Dante non-seulement révolutionnaire ! socialiste ! hérétique ! mais encore PROPHÈTE ! !

Dans le Purgatoire, M. Aroux veut absolument voir l'initiation antique et moderne. Le poète aperçoit la belle planète qui excite à aimer et qui rayonne escortée des poissons ; il invoque Calliope, dont les chants firent pressentir aux filles de Piérius qu'elles n'avaient plus de pardon à espérer ; il fait un songe à la première heure du jour ; il monte trois marches, l'une blanche, la seconde pourprée et noire, la troisième rouge de sang ; on lui demande : Que voulez-vous ? avec qui venez-vous ? Il entend de l'harmonie, et un ange trace sept fois la lettre P sur son front (1).

(1) *Purgatorio, passim.*

Or, dit M. Aroux, le signe des poissons indique le silence que doit garder le néophyte ; Calliope est invoquée comme la muse du chant allégorique qui fait passer la pensée dangereuse sous le vêtement d'une parole inoffensive, et si l'on rappelle les filles de Piérius qui furent changées en pies, c'est un avertissement de discrétion ; le songe de Dante a lieu à la première heure du jour, qui est précisément l'heure à laquelle l'aspirant sectaire répond à la question : quelle heure est-il ? Quant aux trois marches, aux questions, à l'harmonie, tout cela est en rapport parfait avec l'initiation antique et moderne ; il en est de même des sept *piacula* que Dante prend pour qu'on lui en enlève un à chaque station.

Ces explications, ingénieuses parfois, sont généralement forcées. Mais quand il faudrait en reconnaître toute l'exactitude, il n'en résulterait pas la conclusion qu'on en tire ; le Purgatoire est un lieu de purification et d'épreuve ; le poète aurait pu y adapter un système d'initiation pratiqué dans les sociétés secrètes dont il aurait eu connaissance. Puis, à ces explications, on peut en opposer d'aussi plausibles qui sont une preuve de la science théologique de Dante et du milieu religieux dans lequel il vivait.

Ainsi, la lettre P que l'ange trace sept fois sur le front de Dante est un symbole des sept péchés capitaux ; le degré blanc qu'il faut gravir figure la sincérité de la confes-

sion ; le degré pourpre et noir, l'effet qu'opère la contrition en nous ; enfin le degré rouge, la satisfaction. Cette dernière explication des degrés est de Lombardi. N'est-elle pas aussi acceptable que celle proposée, surtout si on lit ce qui suit : « L'Ange tira deux clés, l'une d'argent, l'autre « d'or..... il me parla ainsi : « Je les tiens de Pierre qui « me dit de commettre une erreur plutôt pour ouvrir cette « porte que pour la tenir fermée, pourvu que les coupables « se prosternent à mes pieds (1). » Il n'y a qu'à se rappeler ces paroles du Christ à saint Pierre : *Tibi dabo claves cœlorum.* Saint Chrysostôme fait comprendre aisément la recommandation de Pierre par cette phrase : *Si Deus benignus, quare sacerdos austerus? Ubi enim pater familias est largus*, *dispensator non debet esse tenax.*

Nous n'ajouterons rien de plus, et nous laisserons M. Aroux continuer les mêmes interprétations sur les flammes et sur l'eau, sur la couronne, sur la mitre, sur quelques mots hébreux (2), etc...

Dans le chant septième du Paradis, on a lu le nom de Béatrix dans ce vers, étrange il est vrai :

Di tutto me, par per B. e per J. C. E.

M. Aroux pense que l'E veut dire Enrico et J. et C. Jésus-

(1) *Purgatorio,* Ch. IV.
(2) *Purgatorio* et *Paradiso, passim.*

Christ ; il trouve dans ce mystère le talisman suivant que Barberino, contemporain de Dante, conseillait à ses corréligionnaires de tracer dans leurs maisons avec du sang de bouc.

V		+
	THA7U	
+		X

Ce qui signifie : ***Teutonicus, Henricus, Augustus, septimus, vivat.*** Le V indique les vivants, les Gibelins ; la +, les morts, les Guelfes ; l'X, la date de l'expédition à venir d'Henry VII, MCCX. Ce nom d'Henricus, M. Aroux le trouvera partout. Par exemple, si Dante rencontre Jason en Enfer, c'est que sa nef, Argo, est commode pour reproduire ce nom si cher, Arrigo... Jason, d'ailleurs, était allé chercher la toison d'or, c'est-à-dire la pierre philosophale des alchimistes, l'absolu des illuminés, la vérité des maçons (p. 136). Il est à remarquer que Dante prononce seulement le nom de Jason dans ce chant et nullement celui de cette fameuse nef, Argo. M. Aroux retrouvera encore cette nef dans le mot *arco* (pont) « qui est la contraction d'Arrico, « comme argo par rapport à Arrigo, » et dans les vers suivants il formera Arrico et Enrico avec les syllabes que

nous soulignons, les réunissant ensuite par des termes algébriques :

> Si scoppia io sott' esso grave *car*co
> Fuori scorgando lagrime e sospi*ri*,
> E la voce allentò par lo suo var*co* (1).

$$Ar + ri + co = Arrico.$$

> Di tre colori, e d'una contin*en*za :
> E l'un d'all'altro, come Iri da I*ri*
> Parea reflesso; e'l'terzo parea fuo*co* (2).

$$En + ri + co = Enrico.$$

Terminons ces exemples d'interprétation, déjà trop nombreux, choisis dans le livre de M. Aroux, par ce dernier : « Justinien figure dans le Paradis, au double titre d'em« pereur et de législateur, afin de résumer en lui les deux « vies, active et contemplative, symbolisées dans l'Herma« thènes, représentation androgyne de Mercure et de Mi« nerve, comme elles le sont dans le second grade de la « maçonnerie où l'initié devient compagnon et reçoit deux « paires de gants, l'une d'homme, l'autre de femme. »

Nous avouons n'être pas de force à soutenir une pareille conversation et nous passons à la hâte, de peur de voir,

(1) *Purgatorio*, Ch. XXXI.
(2) *Paradiso*, Ch. XXXIII.

avec notre commentateur, « Dante le sectaire, s'associer « au sauvage repas dont la chair et les os d'un prélat ca- « tholique font le menu savoureux (1). » Pauvre Dante! le voilà presque antropophage.

Nous ne ferons plus qu'une seule remarque, c'est que tout ce que l'on explique par des analogies avec les coutumes des sociétés secrètes, trouve ordinairement sa raison d'être dans l'enseignement catholique ou dans des textes sacrés, ou dans des passages d'écrivains ecclésiastiques.

Lorsque Béatrix répète trois fois avec les autres esprits : Saint, saint, saint (2), il n'est pas nécessaire d'aller chez les Francs-Maçons chercher cette formule; l'Apocalypse renferme cette enthousiàste exclamation (3). — Les syllabes *El* et *Eli* ne signifient pas forcément : *Enrico Luxemburghese* et *Iddio, Imperatore.* Saint Isidore a écrit dans ses étymologies (4) : *Primum apud Hœbreos Dei nomen El dicitur, secundum nomen Eloi est,* et saint Matthieu rapporte que Jésus-Christ sur la croix s'écria : Eli, Eli (5)... El, Eli, Eloi, sont sans doute des variantes. — Au lieu de penser

(1) Episode d'Ugolin.
(2) *Paradiso*, Ch. XXVI.
(3) Ch. IV, v. 8.
(4) L. VIII, c. 1.
(5) Ch. 27, v. 46.

aux rose-croix lorsque Dante voit une rose symbolique, il est plus naturel de se rappeler que l'Eglise nomme Marie rose mystique ; et si quelque parole fait allusion à l'échelle de Jacob, on doit croire que c'est chose permise sans hérésie, puisque saint Bernard avait écrit le livre *de gradibus* dans lequel son voyage spirituel vers les hauteurs du ciel était retracé à l'aide de l'échelle de Jacob. Enfin, lorsque l'ange trace sur le front de Dante les sept lettres P, on peut plus difficilement songer à la franc-maçonnerie qu'à l'Apocalypse : *nemo poterat intrare in Templum donec consummarentur* SEPTEM PLAGÆ (1).

Pour n'y plus revenir, nous citerons quelques lignes de Dante qui montreront comment, tout en prenant chaudement le parti de l'empereur, il restait chrétien fidèle, dévoué au Pape et à l'Eglise.

Si Dante a désiré l'entrée de l'empereur à Rome, il souhaite avec non moins d'ardeur le retour du Pape dans cette ville. Il faut lire sa lettre adressée aux cardinaux Italiens au moment où s'ouvre le conclave à Carpentras. Il sait qu'ils désirent un Pape qui rentrera à Rome, et il les encourage à faire triompher la bonne cause, à voter « una-« nimement, dit-il, pour le siége de l'épouse qui est Rome, « pour notre Italie, pour toute la ville des voyageurs sur

(1) Ch. XV, v. dernier.

« la terre. » Il oublie là les intérêts de son parti pour ne plus penser qu'à ceux de la patrie et du monde chrétien. Cette lettre est un monument précieux pour nous : nous l'invoquons quant au fond, pour prouver l'amour de Dante pour la Religion et pour l'Eglise, quant à la forme, pour montrer comment il aimait à revêtir ses pensées d'images et de paroles qu'il empruntait aux livres saints. Il commence par ce cri, que Jérémie, le prophète des douleurs, avait poussé avant lui : « *Quomodo sedet sola civitas* « *plena populo? Facta est quasi vidua domina gentium.* » Ses acccents ont une éloquence qui saisit, quelque chose d'entraînant qui trahit toute l'agitation de son âme.

« Pour nous, il n'est pas moins douloureux de pleurer « Rome déserte et veuve, que de voir *la plaie lamentable* « *des hérésies.* » Puis, après des reproches sévères et énergiques : « Peut-être dans votre indignation vous récriminerez « en disant : quel est celui-là, qui ne craignant pas le sup- « plice rapide d'Osée, soutient l'arche qui était sur le point « de tomber ? Parlez-vous ainsi parce je suis une des plus « minimes brebis que paît Jésus-Christ ?... Mais déjà la vé- « rité agréable à Dieu a retenti dans la bouche de ceux qui « étaient à la mamelle et dans celle des enfants. L'aveugle né « a confessé la vérité que les Pharisiens non-seulement tai- « saient mais encore s'efforçaient de détourner. »

II. *Conjectures invraisemblables sur les couleurs et sur les nombres.*

Dans le dernier chant du Paradis, le poète parle d'une vision qu'il peut à peine se rappeler et que sa langue est impuissante à raconter, plus que ne le serait celle d'un enfant à la mamelle. Il parle seulement d'une lumière éblouissante dont l'éclat toujours croissait pour sa vue, à mesure que celle-ci se fortifiait davantage ; de trois cercles de trois couleurs qui n'en formaieut qu'un seul, le premier réfléchi par le second, et le troisième paraissant un feu qui brillait de la lumière des deux autres. On peut lire clairement dans ces cercles lumineux, l'image de la Sainte-Trinité ; mais M. Aroux y reconnaît la *Vérité chez les Maçons* à ces trois rayons aux trois couleurs, le vert, le blanc, et le rouge, qui sont précisément les trois couleurs de cette vérité, et, chose remarquable en même temps, les trois couleurs de la jeune Italie. D'ailleurs, dit-on, ces cercles se réfléchissant l'un l'autre deviennent tricolores, ce qui amène le nombre 9, nombre cabalistique et maçonnique.

Nous ne ferons que cette observation radicale, c'est que Dante en parlant de trois couleurs différentes, n'indique pas ces couleurs ; il dit seulement que le troisième cercle paraissait de feu. Le second, à le bien considérer, lui parut *pinta della nostra effige.* On s'accorde à y voir une figure poé-

tique de l'humanité de Jésus-Christ; mais d'après M. Aroux, les disciples de la Kabbale peuvent y reconnaître leur Adam Kadmou ; les gnostiques, leur Anthropos ; les mystiques, le Microcosme, l'humanité divinisée.

Si l'on trouve de pareilles explications, lors même que le poète n'indique pas les couleurs des objets qu'il décrit, que sera-ce s'il les détermine avec précision? Les affirmations de M. Aroux sont tellement catégoriques et multipliées, qu'on se laisserait presque aller à les admettre, si bien des fois on n'avait touché du doigt la fausseté et le ridicule de ses prétendues découvertes.

On a donné aux couleurs des significations qui ont varié suivant les temps et les lieux ; c'est ainsi que le deuil se porte, noir chez nous, blanc ailleurs. On conçoit donc que le poète, quelque couleur qu'il emploie, prêtera toujours à des interprétations dans le genre de celles de M. Aroux ; et comment se passerait-il de couleurs quand il veut peindre comme Dante des sujets merveilleux : les mondes inconnus, les sphères célestes ? Ne doit-il pas charger sa palette des tons les plus riches et les plus variés ?

Ce que nous disons des couleurs est également vrai des nombres. Il est aisé, étant donné un nombre quelconque indiqué par le poète, d'arriver à des nombres cabalistiques et mystérieux ; les quatre règles de l'arithmétique y suffisent

largement. On peut juger par quelques exemples de la façon dont opère M. Aroux.

Dante va visiter dans le seizième chant de l'Enfer, des Gibelins auxquels il s'intéresse ; ils sont trois : or « trois est le nombre d'une loge parfaite. » (p. 133) — Dans le chant suivant, apparaît ce monstre Géryon, à la queue acérée, moitié homme et moitié bête, image de la fraude ; mais « Ovide a remarqué que Géryon était triple en un : il repré-« sente donc l'alliance de Rome, de Florence et de la France. « Les nœuds tachetés, qui couvrent son dos, sont l'image « des ornements d'églises chamarrés de broderies. » Si Béatrix meurt dans la 81e année du siècle, c'est « que 81 « est un multiple de 9, et que 9 est un nombre qui figure « souvent chez les francs-maçons ; » si le Purgatoire est divisé en sept étages c'est « que dans la maçonnerie il y a « sept grades ; » et ainsi de suite.

III. *Allusions non justifiées.*

Voici l'explication que M. Aroux donne de l'épisode de Francesca da Rimini. Il symbolise, prétend-il, l'union de l'intelligence et de la volonté dans le poète, que l'*amour* conduit à une même *mort,* c'est-à-dire à affecter des dehors catholiques (p. 123). En effet, pendant que Francesca parlait, Paolo pleurait, ce qui veut dire affectait des dehors

guelfes, si bien que Dante en défaillit, ce qui doit s'entendre en tant que gibelin (p. 124).

Du reste, rien n'arrête plus notre audacieux interprète : toute figure disparait devant lui pour faire place à la réalité, et nulle allégorie ne résiste à ses profondes investigations. « Les Harpies (1) représentent les ordres religieux, les Do-« minicains et les moines mendiants ; Phlégias (2), c'est « un tourmenteur de l'inquisition, celui qui allume le bû-« cher, qui conduit vers la ville rouge (Florence), où il y a « des mosquées (où les Guelfes sont mécréants) ; Cerbère (3), « c'est l'Inquisition, il tourmente ceux qui ont péché par « la *gola*, c'est-à-dire les gourmands dans le sens patent, « et ceux qui ont parlé, dans le sens caché ; le château « entouré sept fois de hautes murailles (4), c'est le foyer « de la doctrine occulte : là se rencontrent ces représen-« tants de la poésie des mystères, Homère, Horace, Ovide, « Lucain. »

Bientôt, Dante nous sera montré s'attaquant à l'Eglise tout entière. En effet les étendards du roi des Enfers paraissent à ses yeux : et de même que, lorsque la nuit commence à voiler l'horizon, on croit voir un moulin dont les

(1) *Inferno*, Ch. XIII.
(2) *Inferno*, Ch. VIII.
(3) *Inferno*, Ch. VI.
(4) *Inferno*, Ch. IV.

ailes sont agitées par le vent, de même il semble voir un édifice éloigné. Mais, dit M. Aroux, les ailes du moulin simulent la croix latine ; et ce qui attire l'attention de Dante, c'est une parodie sacrilége du premier verset de l'hymne Vexilla. « Ainsi Dante s'associait aux doctrines des Icono-« clastes ; en effet une caricature avait représenté Clément V « avec trois bannières, *tria vexilla*. » Franchement tout cela est horriblement obscur, bien qu'on ait fait dire au poète, pour le besoin de la cause, *qu'il voit un moulin ;* or, le texte porte seulement : *comme lorsqu'on croit le soir voir un moulin*. Cette objection, nous ne la faisons pas pour le fond de l'observation, mais pour rappeler au respect du texte ; c'est la première qualité que nous avons le droit d'exiger.

Du reste, on peut prouver tout ce que l'on veut quand on a pris le parti de M. Aroux. Ainsi, Dante met dans les enfers, dans le cercle des hommes violents, Gui de Montfort qui assassina dans une église Henry, neveu d'Henry III, roi d'Angleterre ; il voudrait bien nommer Simon de Montfort, prétend-on, mais il n'ose pas. Que si Pierre des Vignes, Farinata, les complices et les maîtres de Dante, ou Mahomet sont en enfer, « hypocrisie ou concession ; » si l'on trouve des personnes orthodoxes dans le ciel, « adroite supercherie ; » s'il se rencontre enfin dans le poème des vers contre les hérésiarques, « dissimulation ».

IV. *Traductions de fantaisie.*

Tout le monde sait par cœur cette sublime inscription écrite en noirs caractères au-dessus de la porte des Enfers (1):

> Per me si va nella città dolente :
> Per me si va nell' eterno dolore :
> Per me si va tra la perduta gente.
> . . . .
> . . . .
> Lasciate ogni speranza, voi ch'ntrate.

M. Aroux traduit librement ainsi : « Laissez toute espé- « rance de rémission de la part de la secte et de celle de « Dieu, vous qui entrez pour n'en plus sortir dans cette « Babylone, enfer des vivants. » Or le texte porte : « Par « moi l'on va dans la cité dolente : par moi l'on va dans l'é- « ternelle douleur : par moi l'on va chez la race condam- « née..... Laissez toute espérance, vous qui entrez. »

Il faut lire aussi la traduction de la prière de saint Bernard dans le Paradis. Nous ne la donnons pas tant elle est puérile ; à force d'interprétations il ne reste presque pas un mot du texte. Dans la bouche de saint Bernard la charité devient l'*aumône,* « vertu recommandée dans les loges et « qu'on y exerce puisqu'on y quête ; » la magnificence,

(1) Ch. III.

c'est l'*aptitude aux grandes choses;* l'auteur de la nature, figure l'*Empereur*. Du reste M. Aroux comprend aussi bien la présence de saint Bernard que ses paroles dans la scène décrite par le poète, car celui-ci s'était, dit-on, fait initier aux mystères de la franc-maçonnerie, et en conséquence il dressa une règle pour l'organisation des Templiers qui étaient eux-mêmes francs-maçons. Nous laissons aux autorités de M. Aroux la responsabilité de leurs assertions et nous renonçons à d'autres citations.

V. *Chicanes puériles.*

Dans le chant cinquième de l'Enfer, Sémiramis endure les peines réservées aux luxurieux. M. Aroux prétend que ce n'est pas Sémiramis, reine de Ninive, mais Rome qu'il faut voir dans ce passage ; car, dit-il, Dante prétend *qu'elle succéda à Ninus et fut son épouse* (1) ; or, elle ne put être son épouse qu'avant de lui succéder.

On pourrait répondre que Dante n'a pas prétendu établir un ordre chronologique, mais simplement constater deux faits. Mais M. Aroux devrait savoir qu'on lisait dans d'anciennes éditions non pas :

Che succedette a Nino e fu sua sposa,

mais bien :

Che seno dette a Nino e fu sua sposa.

(1) *Inferno*, Ch. V.

Et par là s'explique parfaitement un vers précédent; car si Sémiramis a épousé celui à qui elle a donné le jour, il est vrai de dire qu'elle fit licite ce qui était défendu.

Che libito fe' licito in sua legge.

Maintenant, que Dante se soit trompé en reprochant ces excès à Sémiramis; c'est possible. Il ne savait probablement pas qu'au dire de plusieurs historiens, on a reproché à celle-ci des fautes commises par une autre femme. — Il est inutile de multiplier nos exemples.

Ab uno disce omnes.

Tout cela dit, nous accorderons à M. Aroux non-seulement que dans notre poète il y a des obscurités et des passages inexplicables, mais même, s'il le faut, qu'on y trouve des traces d'un langage mystérieux. Ce langage a des analogies avec les formules énigmatiques employées de son temps par des poètes de son parti. Mais en résulte-t-il toutes les conclusions qu'on en tire? Comprenons donc et notre poète et son époque.

L'amour platonique jouait un grand rôle dans toute la poésie d'alors, surtout en Italie. Dante a employé les formes poétiques de son temps, et il y a mêlé toutes les sciences du siècle, puisant dans la théologie, s'inspirant de la Bible, se souvenant d'Homère, d'Aristote, de Platon, de Virgile;

lisant saint Bonaventure, saint Augustin, Boëce ; étudiant la Somme de saint Thomas d'Aquin. Sa science a été énergiquement constatée par César Cantu. « Il indiqua claire-« ment les antipodes et le centre de gravité de la terre. Il « fit des observations pleines de finesse sur le vol des oi-« seaux, sur le scintillement des étoiles, sur l'arc-en-ciel, « sur les vapeurs qui se forment dans la combustion. Avant « Newton, il assigna à la lune la cause du flux et du reflux ; « avant Galilée, la maturation des fruits à la lumière, qui « en fait évaporer l'oxigène ; avant Linné, il déduisit la « classification des végétaux de leurs organes, affirma que « toutes les plantes, même les plantes cryptogames et « microscopiques naissent de semence ; que les sucs nu-« tritifs circulent dans les plantes ; avant Leibnitz, il si-« gnala le principe de la raison suffisante ; avant Bacon, il « indiqua l'expérience comme la *source d'où dérivent nos* « *arts humains* ; il fait même allusion à l'attraction uni-« verselle (1). » Dante s'occupait aussi, comme on le faisait à son époque, de la science des nombres et de l'influence des astres ; peut-être était-il versé dans les sciences occultes, si étudiées alors. Eh bien, Dante a parlé de tout dans ses œuvres : il semble qu'il ait voulu soutenir une thèse *de omni re scibili et de quibusdam aliis*.

(1) Histoire universelle, vol. XII[e], p. 690.

Joignez à cela le caractère violent, emporté du poète qui qui se traduit par des attaques d'une véhémence extrême, et vous aurez l'explication des œuvres du Florentin. A Lucques, dit-il, ***tout homme est concussionnaire***; l'Arno passe au milieu de ***grossiers pourceaux***, puis il arrive chez des ***roquets hargneux*** (les Arétins), enfin chez les ***loups*** de Florence et parmi les ***renards pleins d'astuce*** (les Pisans). Les Gallura sont ***vase à toute fraude***; Branca Doria vit encore, ***bien que déjà son âme pâtisse en enfer, un diable ayant pris sa place pour gouverner son corps et celui de ses proches.***

Voilà la véritable clé cherchée en vain par M. Aroux.

Nous terminons par une remarque indiscrète peut-être. M. Aroux se préoccupait déjà des théories qu'il développe aujourd'hui en traduisant l'***Histoire universelle*** de César Cantu. Ce dernier a touché les mêmes questions que nous, en racontant l'histoire de Dante. Nous citons ses propres paroles : « Ce fut un rêve ou plutôt un caprice de la part « de deux écrivains contemporains, Foscolo et Rossetti, « que de vouloir faire de Dante un hérésiarque (1). » Nous plaignions sincèrement M. Aroux d'avoir été contraint de traduire et de publier des assertions aussi opposées à ses idées, lorsque nos regards sont tombés sur une note du

(1) Vol. XIIe, p. 623.

traducteur. Nous la reproduisons ici : « Notre intention « étant de publier bientôt un résumé du système de « M. Rossetti..... on pourra juger s'il est bien vrai qu'il « ait erré en montrant Dante comme un chrétien con- « vaincu, travaillant ardemment, avec les plus beaux es- « prits du temps, liés par une association secrète qui avait « son langage mystérieux et ses signes de reconnaissance, « à réformer les abus et les scandales dont l'Eglise offrait « alors l'affligeant spectacle. »

M. Aroux parlait alors de Dante comme d'un *chrétien convaincu qui veut réformer des abus*..... Aujourd'hui, il en fait un *hérétique qui veut tout renverser.*

CHAPITRE VIII.

Ugo Foscolo. — Rossetti. — Ozanam.

In memoria æterna erit justus..... »

(*Psaumes.*)

On raconte que Michel-Ange, à la vue d'un tableau où un peintre avait habilement rattaché des torses, des jambes et des bras copiés dans diverses œuvres étrangères, dit à ce peintre : Que deviendra votre tableau au jour de la résurrection, quand chacun reprendra son propre corps? Nous pourrions faire à M. Aroux la même question ; que deviendrait son volume si M. Rossetti reprenait les pages qui lui appartiennent? Du reste, il dit lui-même qu'il a largement puisé dans son prédécesseur et qu'il l'a reproduit en le résumant. M. Aroux a le mérite de la franchise ; il nous

prévient qu'il a publié une traduction de Dante sans le comprendre, et qu'il a refait, depuis, cette traduction, en ne laissant subsister que quelques vers de l'ancienne. Cela prouverait, ou que le traducteur n'y comprenait rien autrefois, ou qu'il n'y comprend rien aujourd'hui...

C'est Ugo Foscolo qui le premier a proposé ce système d'interprétation ; Rossetti, Napolitain exilé en Angleterre et professeur à l'université de Londres, en prit la défense et s'y voua tout entier. Il faut nous arrêter un instant devant son ouvrage : *Sullo spirito anti-papale che produsse la riforma.*

Il est curieux de lire la profession de foi de l'auteur, et de voir les observations qu'il se fait en discutant avec sa conscience, sur le danger et la nécessité de son travail.

« Né, grandi et élevé dans le culte catholique, j'ai tou-
« jours profondément vénéré la religion que je professe et
« que je professerai..... Animé d'un sentiment de véné-
« ration pour l'Eglise latine, je ne voulus pas dévoiler
« dans mon commentaire ce que j'avais compris, je n'o-
« sai pas démasquer entièrement ce Dante, que par an-
« tonomase on appelait le poète théologien. Je le pré-
« sentai comme anti-papal politique, mais papal dogma-
« tique.... »

Enfin, pour répondre à de vives attaques, M. Rossetti se crut obligé de révéler son système et il se dit alors : « Pour me faire croire bon catholique, je me vois obligé « de publier un livre qui déplaise à l'Eglise catholique.... « Elle a peu d'enfants plus fidèles que moi, et elle placera « peut-être mon nom parmi ceux des réfractaires les plus « acharnés. »

Mais d'autre part, on remarque aussi dans l'ouvrage de M. Rossetti la pensée suivante que l'on peut retrouver plus au long dans la *Revue des Deux-Mondes* à l'époque où parut son livre : « Tous les ouvrages tels que ceux de Py-« thagore, des Prophètes; tels que l'Apocalypse, la Consola-« tion de Boëtius, et autres qui nous paraissent obscurs, ne « sont souvent que la transmission d'antiques vérités voi-« lées sous des chiffres, ou sous un jargon dont nous « n'avons pas l'intelligence. » M. Rossetti ajoute que ce jargon a été employé pour échapper aux poursuites et à la vengeance de ceux qui avaient le pouvoir en main ; que la civilisation moderne est en grande partie le fruit tardif de ces doctrines secrètes. Il dit encore que cette école a entretenu dans l'Europe, pendant plusieurs siècles, cette haine profonde contre Rome, qui fit germer et établir l'idée de réformation ; qu'elle a amené l'irruption de la liberté de penser, et que nos passions politiques modernes sont le résultat de ses efforts, dont le but constant a été d'affran-

chir l'homme de la tyrannie sacerdotale, et du despotisme monarchique. Il va encore plus loin en affirmant que depuis la publication de l'Apocalypse, on n'a pas cessé de s'élever contre les excès des Papes et de l'Eglise romaine, en employant un langage caché pour échapper à l'autorité.

Ces conclusions nous semblent peu en rapport avec la profession de foi qu'on écrivait dans le principe ; on a fait triste route, pendant ces longs travaux, pour arriver à dire que la civilisation moderne résulte de toutes les sectes du moyen-âge, écho des vérités antiques.

Aussi, les attaques furent-elles vives contre M. Rossetti. La France, l'Allemagne et l'Italie lui répondirent, et l'on vit combien cette dernière avait été frappée au cœur dans ses convictions et ses affections. Nous avons en ce moment entre les mains un livre qui trahit une juste et sévère indignation : « Désireux de renverser le Catholicisme et « de se faire bien venir des Anglais chez lesquels il trouve « son pain, cet exilé italien entreprend de prouver que « tous les grands esprits des treizième et quatorzième « siècles étaient conjurés contre le Saint-Siége sous un « langage conventionnel... L'ancre de l'anti-papisme de « notre érudit concitoyen est malheureusement fixée dans « je ne sais quel tas de guinées (1). »

(1) *I secoli di Dante e Colombo, studii storici di Tullio Dandolo.*

Ces amères récriminations montrent que le cœur a été d'autant plus profondément blessé que l'attaque partait d'une plume italienne.

Du reste, les travaux de M. Rossetti n'eurent pas un grand succès. On conspira contre eux par le silence, dit M. Aroux. Mais ce qui conspira réellement, ne serait-ce pas plutôt ce que M. Aroux constate lui-même : « ces huit gros « volumes in-8°, 3163 pages, l'absence de plan méthodique, « le désordre, les réticences, les déclamations, l'Index « enfin, » qui arrêtait l'ouvrage en Italie, tandis que l'Angleterre se souciait peu d'un livre écrit en italien?

M. Aroux s'était laissé aller à accuser tout particulièrement de cette conspiration Ozanam, le savant professeur de la Sorbonne, l'illustre commentateur de Dante, Ozanam, dont les forces venaient de trahir le courage, et qui laissait dans les lettres comme dans nos cœurs un vide qui ne saurait être comblé. Après avoir mis en suspicion la probité littéraire d'Ozanam, M. Aroux avait parlé à propos de ses convictions religieuses, d'une orthodoxie qui tournait peut-être au romantisme.

Nous ne pouvions laisser passer de semblables accusations contre la mémoire d'un homme que pleurent ensemble l'art, la science, la philosophie et la religion. Aussi, prenant la défense d'Ozanam, reprochions-nous sévèrement à M. Aroux ce qui était tout au moins une

légèreté de sa plume. Nous lui disions la vie admirable de celui qu'il attaquait, son immense savoir, ses longues études, ses rudes travaux, son âpre courage, ses fiévreuses recherches. Nous revendiquions, au nom de l'orthodoxie la plus pure, et de l'esprit évangélique le mieux compris, l'indépendance et la dignité de son âme, son amour de la paix et de la liberté, sa charité pour les hommes, sa tolérance pour les idées. Nous nous réjouissions d'avoir à opposer aux chrétiens qui se défient de l'art, de la science et des lettres, un chrétien passionné pour les lettres, la science et l'art; aux fanatiques de l'intolérance, un fanatique de la douceur et de la charité; aux partisans de l'injure et de la violence, un descendant de saint François de Sales et de Fénelon; aux attardés du passé, un citoyen de l'avenir.

M. Aroux a du reste compris notre douleur à la lecture de ces lignes. « Un sentiment respectable, dit-il, a fait « prendre la plume à M. Ferjus Boissard, et je m'empresse « de lui donner satisfaction, en déclarant que je n'ai nul« lement entendu mettre en doute les convictions reli« gieuses du regrettable Ozanam, ni sa sincérité litté« raire. » Nous avons déjà eu occasion de lui donner acte d'une déclaration qui l'honore, mais nous sommes heureux de le faire ici plus particulièrement. Qu'il reçoive donc nos vives félicitations pour la loyauté et la franchise de ses paroles.

Si notre livre n'a pas détourné M. Aroux de la voie dans laquelle il marche depuis longtemps, ce que nous ne pouvions du reste guère espérer, il a du moins eu le bonheur d'obtenir cette rétractation. — On ne réussit pas toujours aussi parfaitement. Dernièrement encore, lorsque, fatigué de l'opiniâtreté que le journal l'*Univers* mettait à revendiquer pour un autre que pour Ozanam la fondation des Conférences de Saint-Vincent de Paul, nous avons établi, par les témoignages les plus irrécusables, que ce mérite appartenait à notre ami de sainte et regrettable mémoire, est-ce que ce journal s'est inquiété de faire droit à nos justes réclamations? En vain avons-nous prouvé, pièces en main, que ce journal n'avait pas le droit d'appeler son collaborateur un homme qu'il avait ou délaissé, ou combattu, ou insulté; en vain avons-nous cité une page pleine d'impatience, d'amertume et de sarcasme, que M. Veuillot a eu le triste courage d'écrire contre celui que même les plus indifférents et les plus hostiles au catholicisme ont aimé et respecté; le silence seul nous a répondu.... Se taire, n'est-ce pas dans certains cas reconnaître sa faute? Nous acceptons donc ce silence et nous le constatons.

Hélas! cette voix d'Ozanam si écoutée, si aimée, ne se fait plus entendre! Sa parole émue ne retentit plus dans sa chaire attristée! « Avec lui, comme nous le disions au

« moment de sa mort, on refaisait ce moyen-âge si mé-
« connu pendant longtemps et qu'il a appelé si heureuse-
« ment la belle adolescence de l'humanité chrétienne ; on
« s'asseyait dans la cellule des François d'Assise, des
« Colomban, des Bernard, des Vincent de Lérins ; on as-
« sistait aux conciles, ces grandes assises où les principes
« éternels de la justice étaient proclamés et défendus ; on
« entendait dans le Vatican la voix des Pontifes dictant
« aux rois des paroles sévères, protégeant le faible
« contre le fort, l'opprimé contre l'oppresseur, quel qu'il
« fût ; on pénétrait dans ces ateliers silencieux d'où sor-
« taient ces peintures si naïves et si pures des Fiesole et
« des Giotto ; on errait sous les sombres voûtes de nos
« cathédrales gothiques dont les plans avaient été conçus
« par des architectes humiliés devant Dieu ; et l'on dé-
« chiffrait tout cet enseignement symbolique écrit sur
« leurs vieilles murailles par le ciseau de sculpteurs
« inconnus... » Qui ne regretterait un pareil enseigne-
ment ?

Combien nous avions raison de nous écrier en pensant à lui : « Pourquoi, ô mon Dieu, déracinez-vous le chêne
« avant qu'il ne soit arrivé à sa taille ?... Pourquoi dessé-
« chez-vous l'herbe avant qu'elle ne soit en fleur ?... Pour-
« quoi coupez-vous l'arbre avant qu'il n'ait donné tous
« ses fruits ?... »

Ozanam eût certainement pris la plume pour répondre à M. Aroux, et nous aurions un livre de plus, un livre comme ceux que ses amis ont voulu publier encore après sa mort pour étendre aux générations à venir l'influence de son enseignement et l'exemple de ses vertus.

CONCLUSION.

« C'est là le malheur de M. Aroux ;
« son livre prouve trop...... »

Napoléon expirait sur le rocher de Sainte-Hélène le 5 mai 1821. Son nom a rempli l'Europe pendant vingt années ; toutes les capitales de l'Occident l'ont vu et l'Orient se souvient encore de son passage ; des centaines d'ouvrages et des milliers de journaux parlèrent de lui ; il y a encore un grand nombre d'hommes qui ont été ses contemporains, qui racontent ses exploits, blâment ses fautes, gardent le souvenir de ses victoires et de ses triomphes. Ce que les hommes affirment, ce que les livres racontent, est attesté et confirmé par des monuments plus durables que la parole : le marbre et le bronze en perpétuent le souvenir. Le doute est-il possible en présence de cette énergique et solennelle affirmation? Est-il permis d'élever une controverse sur l'existence de Napoléon? Peut-on nier,

discuter même, les grands actes de sa vie, ses campagnes d'Egypte et d'Italie, son expédition en Russie, Waterloo, l'île d'Elbe, Sainte-Hélène? Non, évidemment. Il y a encore des événements particuliers moins importants que l'on ne saurait mettre en doute, comme l'existence de ses frères et de ses sœurs, de ses maréchaux, etc...

Eh bien, à l'aide d'une invention fort à la mode aujourd'hui, on a pu, non pas soulever des doutes sur des faits aussi patents, mais faire comprendre que dans quelques siècles il serait possible de jeter l'obscurité et les ténèbres sur la vérité et la lumière.

Le symbolisme, exploité avec habileté, affirme et prouve tout ce qui lui plaît, renverse et détruit tout ce qui le gêne. Il s'entoure de toutes les sciences, exploite toutes les connaissances, fait l'analyse et la synthèse ; et, à l'aide de ses procédés savamment combinés, démontre que des faits historiques, crus par des générations innombrables, attestés par des siècles, consacrés par des monuments séculaires, ne sont que des allégories. L'Allemagne a surtout pratiqué le symbolisme dans ces derniers temps.

L'histoire de Napoléon, soumise à ce procédé ténébreux, semble à peine y résister. Que dit-elle en effet, interrogée sur les principales circonstances de la vie de cet homme auquel on a cru jusqu'à présent, mais qui va apparaître comme un être symbolique?

Il s'appelait *Napoléon Bonaparte ;* — il était né dans la *Corse,* une *île de la Méditerranée ;* — sa mère se nommait *Lætitia ;* — il avait *trois sœurs* et *quatre frères,* dont *trois* furent *rois ;* — il eut *deux femmes,* l'une lui donna un *enfant mâle ;* — il mit fin à une *révolution terrible ;* — il comptait *seize maréchaux,* dont *douze* en activité de service ; — il fut vainqueur dans le *Midi* et vaincu dans le *Nord ;* — ayant régné *douze années* à partir de son *arrivée d'Orient,* il mourut dans les *mers occidentales.*

Reprenons chaque terme de ce récit qui prétend avoir le caractère historique et qui porte visiblement le cachet de l'allégorie.

Le soleil était appelé Apollon dans l'antiquité ; or, Apollon ou Apoléon dérive d'un verbe grec qui signifie tuer, exterminer. L'N est donc la seule différence entre les deux mots. Mais ce point confirme tout particulièrement l'étymologie. Ce prétendu Empereur s'appelait en effet, non pas Napoléon, mais Néapoléon, comme on peut le lire sur plusieurs édifices ; or, Né ou Nai signifie en grec, certes, assurément ; Né apoléon ou Napoléon signifie donc le Dieu vraiment exterminateur, le véritable Apollon.

Bonaparte, *bona parte,* signifie en latin, du bon côté, en bonne part ; il y a donc là une chose qui a deux côtés, un bon et et un mauvais, ce qui doit s'entendre du jour et de la nuit produits par le soleil : c'est une allégorie des Perses.

Néapoléon Bonaparte doit signifier le véritable Apollon envoyé à la France en bonne part, ou pour exterminer ses ennemis.

Que si l'on trouvait par hasard quelque chose de forcé dans tout ceci, l'étude des points suivants ferait cesser toute incertitude.

Ainsi, Apollon était né à Délos, île de la Méditerranée. — Le nom de Lætitia, qui signifie la joie, indique l'Aurore qui, en enfantant le soleil, répand la joie sur toute la nature. Les Grecs avaient appelé la mère d'Apollon, Læto, et les Romains, Latone.

Les trois sœurs du prétendu Napoléon sont les trois Grâces, sœurs d'Apollon ; ses quatre frères sont les quatre saisons ; les trois frères qui sont rois sont le printemps, l'été et l'automne ; l'hiver, qui ne règne sur rien, est le quatrième frère.

Le soleil avait eu deux femmes, la lune et la terre, et cette dernière lui donna un fils unique, Horus. C'est une allégorie égyptienne ; le fils Horus représente les fruits de l'agriculture ; aussi a-t-on placé au 20 mars, à l'équinoxe du printemps, la naissance de ce fils de l'Apollon français.

Qui ne voit que l'hydre révolutionnaire vaincue par Napoléon, c'est le serpent Python tué par Apollon. Révolution (*revolutus*), indique les anneaux enroulés du monstre.

Quant aux douze maréchaux en activité de service et aux quatre en non activité, ils signifient les douze signes du zodiaque toujours en mouvement et les quatre points cardinaux qui restent immobiles.

Ces prétendues victoires dans le Midi et ces revers dans le Nord ne sont pas autre chose que la force du soleil dans les contrées méridionales, et son retour en arrière lorsqu'il rencontre le tropique boréal en suivant le signe du Cancer ou Ecrevisse.

Enfin, quand on dit que Napoléon est arrivé de l'Orient, qu'il a régné douze ans et qu'il est mort dans les mers occidentales, on fait évidemment allusion à la marche du soleil qui se lève à l'Orient, passe douze heures sur l'horizon et se couche à l'Occident.

Donc — Napoléon n'est qu'une allégorie du soleil.

Tel est, en l'abrégeant beaucoup et en retranchant un grand nombre d'autres *solides* arguments, le spirituel travail connu depuis longtemps, qui démontre comment le symbolisme prouve tout et ne prouve rien (1).

C'est là le malheur de M. Aroux ; son livre prouve trop. On se défie, en effet, bien vite d'un homme pour qui tout est si concluant, et on ne tarde pas à lui reconnaître un esprit passionné.

(1) *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé*, brochure de M. Pérès, bibliothécaire d'Agen.

M. Aroux établit donc d'abord que Dante est révolutionnaire, socialiste et hérétique; mais il ne s'arrête pas là. Dante, à l'entendre, n'est plus un esprit chagrin et solitaire; il est le chef d'un parti qui se groupe autour de lui, qui s'étend après sa mort, qui vit caché pendant des siècles et éclate enfin avec Luther; ainsi le protestantisme remonte par là bien haut et il compte dans ses ancêtres les noms les plus admirés. Il ne s'agit plus seulement de Dante, mais de Pétrarque, de Boccace, de Tasse, de Milton qui a vu Tasse dans sa prison, de Camoëns, pour ne nommer que les principaux. Michel-Ange et Raphaël sont les anneaux extrêmes de cette chaîne antique et mystérieuse. Que serait-ce donc si M. Aroux voulait nous donner la nomenclature historique de ces hardis conspirateurs? Nous y verrions sans doute Machiavel, Giotto, l'ami de Dante dont il faisait le portrait et qui s'inspirait évidemment des pensées du poète, Orcagna qui en traduisait les chants de son vigoureux pinceau, Savonarole enfin, et tant d'autres.

Quelle aberration! quelle folie! En vain se plait-on à nous représenter Camoëns condamné et exilé pour intrigue amoureuse, c'est-à-dire pour *menées sectaires* sous un jargon érotique; Tasse, enfermé bienveillamment en prison et déclaré fou, pour le soustraire aux dangers encourus par ses intrigues amoureuses, c'est-à-dire *sectaires*. Eh quoi!

lorsque Raphaël couvrait les murs du Vatican de ses sublimes peintures, il revêtait d'une forme catholique des pensées hérétiques et rêvait la destruction de cette Eglise qu'il célébrait ainsi et le renversement de cette Papauté qu'il glorifiait? Comment, lorsque Michel-Ange peignait ses prophètes sublimes, ses Sybilles inspirées, lorsqu'il représentait les angoisses effroyables du monde à son dernier jour, lorsqu'il lançait dans les airs sa gigantesque coupole, diadême de saint Pierre, Michel-Ange bafouait la religion catholique? Et Raphaël, à son lit de mort, priant son ami Lorenzetto de sculpter sur son tombeau une statue de celle qu'il avait si souvent et si suavement représentée, cachait donc encore son hypocrisie à ce moment suprême? Et Michel-Ange menait donc une vie simple, austère, pure, vouée au beau, sans souillure, sans tache pour dissimuler ses horribles projets? — Ah! fuyez tous, hommes de pensées, peintres, poètes, artistes, fuyez! le monde vous connaît aujourd'hui et vous repousse... Ou plutôt revenez, revenez, car vos calomniateurs sont dévoilés et ils se cachent honteux au milieu d'une postérité qui proclame vos grandeurs et vos mérites; revenez et montrez, glorifiant le Christ, des siècles qu'on avait voulu lui ravir.

Il a fallu à M. Aroux une singulière conviction pour venir accuser de dissimulation et, par conséquent, de bassesse et de lâcheté les grandes intelligences du monde,

car c'est décapiter l'humanité ; et, comme Catholique, il a dû éprouver de cruelles douleurs en enlevant à l'Eglise tous ces hommes de génie, toutes ces générations, tous ces siècles. En réfléchissant un peu plus et en travaillant avec moins de passion, il pouvait voir plus juste en tout ceci.

Ainsi, ce qui a frappé M. Aroux, ce sont les accusations de Dante contre des papes ; mais saint Bernard a porté contre le clergé de violentes attaques. N'a-t-il pas dit quelque part que la vision de l'Apocalypse se trouvait accomplie, que Rome était la Babylone et le pontife l'Antechrist? « O vanité! ô folie! a-t-il écrit, l'Eglise est brillante dans « les édifices et désolée dans les pauvres! Elle couvre d'or « les pierres du temple et laisse ses enfants nus! » Nous ne citons que cet exemple ; M. Aroux en conclura-t-il que saint Bernard était hérétique?

Puis, M. Aroux n'a pas compris la nécessité d'étudier profondément les questions religieuses avant d'aborder la *Comédie* de Dante. Il déclare les écarter pour ne pas errer lui-même tandis qu'il montre les fautes des autres. C'est d'une sage prudence que nous louons, mais nous ne pouvons alors nous empêcher de blâmer ses attaques contre une œuvre dont le caractère est profondément religieux. Nous ne voulons donner qu'une preuve de ce que nous avançons.

On lit dans le *Paradis* (1) : « Un homme est né au rivage « de l'Indus : et là, personne ne parle de Jésus-Christ, ne lit « les livres sacrés et n'écrit sur la Religion. Toutes les « volontés de cet homme sont bonnes, quant à la morale, « et il ne pèche ni en actions, ni en paroles ; il meurt « cependant sans connaître la foi et sans baptême : où est « cette justice qui le condamne ? Où est sa faute s'il ne croit « pas ? »

On comprend, s'écrie M. Aroux, que ces questions sont à l'adresse de l'Eglise catholique, *enseignant qu'il n'est point de salut hors de son sein.* Suivons Dante, ou plutôt écoutons l'aigle sublime qui lui révèle de profonds enseignements, et qui, ici tout particulièrement, répond à ces préoccupations de Dante, au sujet desquelles il avait dit : Vous savez quel est le doute si ancien qui me tourmente (2). « Qui es-tu, s'écrie l'aigle d'abord, pour t'ériger en tribu- « nal, et juger à une si grande distance, avec une vue si « bornée. (3) » Puis, il s'interrompt et il reprend plus loin : « Il y a une violence opérée par un saint amour, une vive « espérance qui ouvre le royaume des cieux, après avoir « vaincu la volonté divine. Cette violence n'agit pas comme

(1) Ch. XIX.
(2) *Paradiso*, Ch. XIX.
(3) *Id*.

« celle qui opprime les hommes ; elle n'est victorieuse que « parceque Dieu consent à être vaincu ; et quand il est « vaincu, son affectueuse bonté lui donne à son tour la vic-« toire. Tu es surpris de voir parmi les anges le premier « et le dernier des esprits qui bordent mon œil. Ils quit-« tèrent leurs corps, non pas comme Gentils, mais comme « chrétiens : l'un croyant en Jésus-Christ qui devait souf-« frir, l'autre en Jésus-Christ qui avait souffert..... L'âme « de Rifée, par une grâce ineffable qu'aucune créature ne « pourra jamais comprendre, fit consister tout son amour « à vivre suivant les règles d'une bonne conscience. Dieu, « après lui avoir accordé une première grâce, lui en a ac-« cordé une seconde, et lui fit connaître d'avance le mystère « de notre rédemption future. Il y crut, aussi fut-il délivré « de la contagion du paganisme, et il voulait en guérir les « nations perverses. Il eut, au lieu du baptême, plus de « mille ans avant qu'il fut institué, l'assistance de ces trois « femmes que tu as vu sur la droite de la montagne. « O prédestination, combien ton principe est éloigné des « insensés qui ne comprennent pas la première cause ! « Vous, mortels, soyez sages dans vos opinions ; nous « qui voyons Dieu, nous ne connaissons pas encore tous « les élus. »

M. Aroux serait-il de ceux qui ne comprennent pas la première cause ? Et ne serait-ce pas pour n'avoir point

assez étudié les questions religieuses? Oui, nous le répétons, il est audacieux, il est imprudent d'aborder la *Divine Comédie* sans ces études préliminaires; il est impossible même d'y rien comprendre. Il n'est donc pas permis de rester en dehors de l'élément religieux, théologique; autant vaudrait parler du système infinitésimal, sans savoir ce que c'est qu'un nombre, un rapport, une quantité; et discuter philosophie, sans comprendre ces mots : cause, substance, idée..., et bien d'autres.

Or, le doute qui préoccupe Dante depuis si longtemps, et au sujet duquel l'aigle lui donne des explications, est une grave question, examinée, étudiée par les théologiens et discutée par eux. Nous ne ferons que l'indiquer ici, sans entrer dans des développements; nous nous contenterons de prouver que les principes exposés par Dante au sujet de cet homme qui est né sur les bords de l'Indus, où personne ne parle de Jésus-Christ, ne sont nullement une attaque contre cet enseignement catholique : *Hors de l'Église point de salut.*

« Cette maxime veut-elle dire que tous ceux qui géographi-
« quement et corporellement sont, ou ont été, en dehors de
« l'Eglise catholique, visiblement représentée par la Pa-
« pauté; que tous ceux qui ont ignoré *invinciblement*
« l'histoire de la vie et de la mort de Jésus-Christ et sa
« doctrine..., que tous ceux, en un mot, qui par *un fait*

« *involontaire* paraissent hors de l'Eglise catholique dans
« son organisation visible, sont *par cela seul* hors du salut,
« sont damnés ?

« Il faut répondre : Non (1).

« Y a-t-il eu quelque hésitation, quelque partage à ce
« sujet, entre les divers théologiens ?

« Il faut répondre encore : Non..... Ils ne diffèrent que
« sur les *moyens* employés par Dieu pour les faire arriver
« au salut, ce qui est dans le domaine des opinions et de
« la dispute (2). »

Nous renvoyons le lecteur à saint Paul, saint Clément d'Alexandrie, saint Jérôme, saint Thomas, saint Chrysostôme, saint Augustin, etc..... Mais nous tenons à faire remarquer qu'il était facile à M. Aroux, un catholique, de voir que ses reproches adressés à Dante en cette circonstance, étaient sans aucun fondement. On comprend, dites-vous à propos du passage incriminé, que ces questions sont à l'adresse de l'Eglise catholique, enseignant qu'il n'est point de salut hors de son sein. Ce que l'on comprend, c'est que Dante traite une question que vous devriez connaître avant de l'attaquer, et ce que l'on ne comprend pas,

(1) Etudes philosophiques sur le Christianisme, par A. Nicolas, 5e édition, vol. 3, p. 309.

(2) *Ibid.* pag. 313, 314.

c'est que vous vous exposiez à porter de semblables accusations avec une telle facilité. Il n'est pas permis, vous devez le savoir mieux que personne, vous qui avez contribué à faire des lois pour votre pays et qui avez été chargé de les appliquer, il n'est pas permis de prononcer un jugement sans connaître les pièces du procès. Nous ne saurions trop insister sur ce point, dont il est facile de saisir toute la gravité.

Comment, on attaquera la mémoire d'un homme, on attaquera tout un siècle, on attaquera l'humanité entière avec une telle légèreté. Il est vrai que M. Aroux semble méconnaître la gravité de ses accusations. « Est-ce bien « au temps où nous vivons qu'on songerait à faire un « crime de la dissimulation à un homme politique, à lui « reprocher d'avoir affiché des opinions qui n'étaient pas « les siennes ou de les avoir désertées pour d'autres « (p. 453)? »

A plus forte raison, répondrons-nous, car c'est contre les vices de son temps qu'il faut le plus s'élever. Jamais peut-être, il est vrai, on n'a plus fait dépendre les principes de la morale, des passions et des événements; on n'a sacrifié plus facilement sa conscience à l'intérêt, son honneur à un sac d'argent, sa dignité à la soif du pouvoir et des honneurs. Jamais peut-être on n'a vu les hommes plus empressés à renier, à bafouer aujourd'hui les idées qu'ils

professaient hier. Raison de plus pour glorifier la simplicité, la pauvreté, la vertu, la foi gardée, et pour flétrir l'ambition, l'orgueil, la lâcheté, l'apostasie. C'est tenir pour l'honnêteté publique.

Enfin, il y a une observation générale à faire au système de M. Aroux, qui suffirait à elle seule pour en montrer la fausseté. Si l'on veut adopter un pareil mode d'interprétation, il n'y a pas un livre qui puisse y résister, et qu'il ne soit possible de ranger parmi ces cabales mystérieuses et sectaires. Que l'on prenne, par exemple, un chapitre de saint Thomas d'Aquin et qu'on le soumette à ce prodigieux travail d'explications, on réussira à y trouver précisément le contraire de ce que dit le savant théologien. Un chant de Dante, confié à d'aussi perspicaces commentateurs, pourra devenir à la fois une thèse philosophique, un exposé de théories politiques, un système astronomique, que sais-je? l'Apocalypse elle-même renferme tous les caractères que M. Aroux a déterminés d'avance et qui lui servent de criterium et de pierre de touche. L'Inquisition, dans certains pays, avec ses formules interrogatoires, ses épreuves, ses mîtres placées sur la tête des condamnés, ne déguiserait-elle pas aussi la secte toujours si habile à se cacher et qui trompe les hommes pendant tant de siècles? Nous engageons M. Aroux à examiner de près cette question. Innocent III, qui se montra si hardi vis-à-vis les rois, et si sévère contre

les hérétiques, a écrit un jour à Jean Sans-Terre une lettre que nous recommandons également aux méditations de M. Aroux. Il lui envoyait quatre anneaux garnis de pierreries, l'invitant à en considérer la *forme*, le *nombre*, la *matière* et la *couleur*. La forme ronde, lui écrit-il, représente l'éternité et doit le détacher des choses temporelles; le nombre quatre désigne la fermeté d'une âme supérieure, fondée sur les quatre vertus cardinales; la matière, l'or, le plus précieux de tous les métaux, indique la sagesse préférée à tous les biens par Salomon. La couleur a aussi sa signification : la foi est représentée par le vert de l'émeraude, l'espérance par le bleu du saphir, la charité par le rouge du rubis; enfin, le brillant de la topaze indique les bonnes-œuvres. Que penser de ces nombres mystérieux, de ces couleurs emblématiques? N'y aurait-il pas là tout ce qui constitue le fameux *parler clus* et l'affiliation aux sectes que l'on sait? Nous laissons M. Aroux faire la réponse à cette grave question.

Dans la littérature surtout, de nombreux exemples nous seront offerts. Guillaume de Lorris et Jean de Meung, auteurs du *Roman de la Rose,* nous apparaissent avec les mêmes caractères de sectaires. Que signifie ce jeune homme endormi un jour de printemps, et qui, pendant un rêve, se trouve dans un jardin délicieux dont *Oyseuse* (l'oisiveté) lui a ouvert la porte, et où il est séduit par un rosier

d'une grande beauté. Il aperçoit *Déduit*, le maître du jardin, dansant avec les jeux et les ris qui forment sa cour. Il veut cueillir la plus belle fleur de ce rosier, mais des êtres malfaisants comme *Faux-Semblant*, *Male-Bouche, Dangier* s'y opposent, tandis qu'il est aidé et encouragé par *Bel-Accueil*, *Pitié, Franchise.* Bref, le jeune homme cueille la rose, mais non sans avoir eu fossés à franchir, combats à livrer, châteaux à attaquer. Tout-à-coup, l'Amour apparaît avec ses traits et le perce ; le vainqueur est obligé de se déclarer vaincu, et alors lui sont expliqués par *Amour* les règles à suivre pour plaire aux dames :

Ains eus la rose vermeille
A tant fut jour et je m'éveille.

Ainsi finit le songe. Que représente cette rose, la fleur dont il est question dans le langage *clus*? Ces obstacles à vaincre ne semblent-ils pas voiler les mystères des initiations antiques et nouvelles? Quant à Male-Bouche, Dangier, Bel-Accueil, personnages allégoriques, que cachent-ils? Ne serait-ce pas d'une part les amis de la secte et de l'autre ses ennemis? Cette *Pitié*, entre autres, ne pourrait-elle pas être cette *Pietà* qui revient si souvent dans toutes les œuvres de Dante? Enfin, le sacré et le profane sont mêlés dans toute cette œuvre ; on y trouve l'éloge de saint Augustin et la mort de Senèque, les cruautés de Néron et des

diversions sur Boëce ; il y à aussi un passage sur l'alchimie. Si l'on réfléchit que ce jeune homme fait un rêve au printemps, époque où le soleil semble se lever plus radieux, ainsi que Dante en a fait un le matin, à l'heure où le soleil sort de l'Orient, sera-t-il possible de n'être pas frappé par de semblables analogies. Comme Dante aux Enfers et au Purgatoire, le jeune homme mystérieux trouve des amis, leur parle, rencontre des dames et discute avec elles ; Dante au Paradis, en retrouvant Béatrix l'objet de ses amours, apprend d'elle les choses qu'il cherchait depuis longtemps : ainsi le jeune homme écoute les leçons de l'Amour qui s'est manifesté tout-à-coup et à la fin, comme à l'épopsis de la comédie antique, pour user du renseignement donné par M. Aroux lui-même. Le héros de la *Divine Comédie* et celui du *Roman de la Rose* sont certainement des adeptes d'une même société. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que si la *Comédie* est une résurrection de l'*Enéide* de Virgile, le *Roman de la Rose* est, en partie, une imitation de l'*Art d'aimer* d'Ovide. Seulement, les auteurs auraient été moins habiles que Dante, car le *Roman de la Rose*, comme l'a dit M. Villemain dans son cours de littérature, « est difficile à lire, et il est peu séant quel« quefois d'en parler (1). » Là, les épigrammes contre les

(1) *Littérature au moyen-âge*, 3ᵉ édition, vol. II, p. 140.

moines sont violentes et nombreuses ; Gerson, chancelier de l'Université de Paris, a attaqué ce livre comme dangereux.

Nous n'en finirions pas si nous voulions citer tous les ouvrages sur lesquels, en suivant la méthode de M. Aroux, on arriverait aux mêmes conclusions ; non-seulement parmi les œuvres anciennes comme les poèmes chevaleresques, le *Champion des Dames,* réponse de Martin Franc au *Roman de la Rose*, certains épisodes de l'*Enchanteur Merlin*, mais encore parmi les ouvrages mystiques, ascétiques les plus orthodoxes et même parmi nos livres modernes. Ce que nous disons des romans de la France, nous le dirons également des romances de l'Espagne et des ballades de l'Allemagne.

Nous devrions nous borner là, et notre tâche serait accomplie ; mais nous voulons, autant qu'il est en notre pouvoir, arrêter M. Aroux sur le chemin de ses découvertes. Ses révélations, en effet, sont loin d'être complètes, il a en portefeuille bien des noms de sectaires à dévoiler. Il le donne assez à entendre quand il s'écrie : « Si on nous contredit, on nous forcera à donner des preuves, et nous ferons sur Pétrarque le même travail que sur Dante.... » Pour cela, on analysera ses écrits et plus particulièrement ses poésies, afin de retrouver aussi chez lui ce *parler clus* qu'on invoque sans cesse. Nous répondrons en ce qui concerne

Pétrarque et nous dirons aussi quelque chose de Michel-Ange.

Pour Pétrarque, nous nous contentons de traduire quelques-unes de ses pages et nous demandons au lecteur si elles lui paraissent obscures, singulières, étranges et exigent des interprétations interminables, savantes et mystérieuses; si, tout au contraire, l'esprit n'en est pas complétement satisfait, soit pour le fond, soit pour la forme. La pièce capitale sur laquelle on s'appuie est le récit fait par Pétrarque de son amour pour Laure, de son émotion, la première fois qu'il la vit, de la mort de son amante et de sa profonde douleur en apprenant cette triste nouvelle. Comme on a prétendu démontrer la non-existence de Béatrix, pour en faire une personnification allégorique de la secte, ici encore on voudra nier l'existence de Laure et la présenter comme un mythe. Tout sera invoqué, le nom même de Laure, le lieu et l'heure de sa première rencontre avec Pétrarque, la date de sa mort et les louanges qui lui sont données. Voici ces textes si difficiles à saisir et qui ont demandé de si grands efforts d'intelligence pour devenir compréhensibles :

« Laure apparut pour la première fois à mes yeux au « commencement de ma jeunesse, l'an du Seigneur 1327, « le 6 avril, le matin, dans l'église de Sainte-Claire, à Avi- « gnon; et dans la même ville, au même mois d'avril, le

« même jour, à la même heure du matin, l'an du Sei-
« gneur 1348, de la lumière du jour cette lumière fut ôtée,
« tandis que j'étais par hasard à Vérone, ignorant, hélas!
« mon sort. J'appris ensuite, de Parme, la triste nouvelle
« par une lettre de mon ami Ludovic, la même année, le
« matin, le 19 mai. Son corps si chaste et si beau fut placé
« le jour même de sa mort dans la chapelle des frères mi-
« neurs; et son âme, je me plais à le croire, est retournée,
« comme a dit Sénèque de l'Africain, dans le ciel d'où elle
« était descendue. »

D'autres fois, il fait l'éloge de celle qu'il aimait et il ajoute : « Il ne faut donc pas s'étonner si son mérite si
« éminent me fit désirer une grande renommée et adoucit
« les dures fatigues supportées pour la mériter. Jeune, que
« pouvais-je donc désirer autre chose que lui plaire à elle
« seule, à elle qui seule m'avait plu?.... J'aimai la vertu de
« Laure et celle-là n'est pas morte; je ne plaçai certes pas
« mes pensées dans une chose mortelle, mais je mis mon
« bonheur dans son âme surnaturelle, dans sa vie dont
« l'exemple me montre comment vivent les habitants du
« Ciel. Il n'y eût dans mon amour rien de coupable et de
« honteux, rien, s'il n'avait été trop grand. Et je ne tairai
« pas que le peu que je suis, je le dois à cette dame, et
« que si j'ai quelque réputation et quelque gloire, je n'y
« serais jamais parvenu si la faible semence de vertu que

« la nature avait mise en moi, elle ne l'avait cultivée « avec de si nobles affections. »

Ces passages sont extraits de diverses œuvres de Pétrarque. Les lignes dans lesquelles il raconte la première apparition de Laure à sainte Claire, et sa mort, ont été écrites par lui sur un manuscrit de Virgile qui lui appartenait et que nous avons vu, conservé précieusement à Milan, dans la bibliothèque Ambroisienne. Pétrarque professait comme Dante une grande admiration pour Virgile ; un riche manuscrit de l'Enéide restait ouvert à son chevet. Peut-être est-ce sur ce même manuscrit qui ne le quittait pas, reposant le jour sur sa table et la nuit auprès de lui, qu'il traça ces lignes pleines de simplicité et d'amour. Peut-être voulait-il là, comme il le faisait dans ses chants, unir la poésie de celui qu'il admirait au nom de celle qu'il aimait ; peut-être aussi voulait-il par là se rappeler sans cesse un souvenir aimé, toutes les fois qu'il feuilletait son manuscrit. La poésie et l'amour s'étaient profondément unis dans son cœur, et il il devait sans doute interrompre ses chants pour redire ces vers de Dante :

Or sè tu quel Virgilio e quelle fonte
Che spande di parlar si largo fiume.

« Es-tu ce Virgile et cette source qui verse un si large « fleuve de poésie ? »

On trouve encore des passages où Pétrarque raconte les dernières occupations de sa vie. Il a fait bâtir une maison de campagne, peu éloignée de Padoue, petite, mais agréable, entourée de vignes et d'oliviers. « Je passe là ma « vie, dit-il, et bien qu'infirme de corps je suis tranquille « d'esprit, sans bruit, sans distraction, sans soucis; je lis « sans cesse, j'écris, je loue Dieu, je remercie Dieu et des « biens et des maux qui, si je ne me trompe, sont pour moi « non des supplices, mais des épreuves. Dans ce milieu, « je prie le Christ de me donner une bonne fin, de m'a- « voir en miséricorde, de me pardonner et d'oublier mes « fautes de jeunesse; et dans cette solitude aucune parole « ne résonne plus agréablement sur mes lèvres que celle « du psalmiste : *Delicta juventutis meæ, et ignorentias* « *meas ne memineris*.... Et je supplie Dieu de tout mon « cœur, qu'il lui plaise mettre un frein à mes pensées « qui ont erré incertaines pendant si longtemps ; et, « après qu'elles ont été inutilement égarées sur bien des « choses, qu'il les ramène à lui, Bien unique, véritable, « certain. »

Dans son testament, Pétrarque laisse à un de ses amis, vingt ducats, mais il ne veut pas qu'il les joue, *quos non ludat,* et à un autre, son luth pour chanter les louanges du Seigneur, *non pro vanitate sæculi fugacis.*

Est-ce clair? Et faut-il pour nous servir d'une expression

vulgaire, aller chercher midi à quatorze heures, afin de saisir le sens de ces lignes ?

Nous arrivons maintenant à Michel-Ange. On voudra le ranger auprès de Dante et de Pétrarque, non pas tant à cause de ses œuvres ~~critiques~~ artistiques que pour ses poésies. En effet, peintre, et des plus savants, sculpteur, et des plus énergiques, architecte, et des plus grands, Michel-Ange fut encore poète dans cette belle et harmonieuse langue de l'Italie. Il aima Vittoria Colonna, que les historiens se plaisent à appeler belle et vertueuse *(bellissima e virtuosissima)*: il la chanta et se mit dans ses vers à discourir d'amour.

Cela suffit largement pour que l'on veuille établir que Vittoria Colonna est un mythe ; et il n'y aura plus qu'un pas à faire pour démontrer que cette figure symbolique n'est pas autre chose que la secte.

On cite, il est vrai, le lieu et la date de sa naissance, on nomme son mari, Ferdinand François d'Avalos, marquis de Pescaire, qui combattit à la bataille de la Bicoque, et qui contribua à la fameuse victoire de Pavie en 1525 ; mais qu'importe ? Précisément ce marquis de Pescaire, prisonnier à la bataille de Ravenne, passa le temps de sa captivité à écrire un *Dialogue de l'amour* qu'il dédia à sa femme, Vittoria Colonna qui, elle aussi a écrit des poésies dans le genre de celles de Pétrarque. Pour peu qu'elle ait chanté

le soleil et l'Orient, qu'elle ait parlé d'amour, on aura beau jeu ; que sera-ce, si l'on peut savoir le jour et l'heure de sa naissance et de sa mort. Il y a d'ailleurs bien du mystère dans cette femme, veuve à la fleur de son âge, pleine de vertu, de grâce et d'esprit, remarquable par sa beauté, refusant (chose malheureusement trop rare), tous les partis qui se présentent, pour garder précieusement le souvenir de son époux et chanter ses exploits dans un poème latin. L'amour de Michel-Ange pour cette femme doit renfermer un mystère qui expliquerait le sens de cette parole à un de ses amis, regrettant de ne lui pas voir d'enfants héritiers de ses chefs-d'œuvre : « J'ai une femme qui m'a « toujours persécuté, c'est mon art ; et mes enfants sont « mes ouvrages. » Michel-Ange aime Vittoria Colonna et il ne l'épouse pas, et quand on lui apprend sa mort il répond tristement : « Que n'ai-je pu l'embrasser au front. » Il faut surtout ne pas oublier que Michel-Ange faisait sa lecture favorite des ouvrages de Dante, que ses œuvres par leur sombre énergie et leur rigoureux caractère, portent l'empreinte visible des compositions de son maître, que son jugement-dernier de la Sixtine fait songer à l'enfer du Florentin, que Caron figure dans le livre de l'un et dans le tableau de l'autre avec sa rame et sa barque païenne.

Mais non, ne poussons pas plus loin la raillerie, disons seulement à notre contradicteur quelques vers qui ex-

pliquent le génie de ces italiens, et un mot de César Balbo (1).

Amor, da te conosco quel ch'io sono;
Tu prima mi levasti
Da terra, e'n ciel m'alzasti,
Ed al mio dir donasti un dolce suono (2).

Per fido esempio alla mia vocazione,
Nascendo, mi fu data la bellezza
Che di due arti m'è lucerna e specchio (3).

A parte a parte entro begli occhi leggo
Quant'io parla d'amore e quant'io scrivo (4),

Da te convien che ciascun ben si muova,
Per lo qual si travaglia il mondo tutto;
Senza te è distrutto
Quanto avem in potenza di ben fare (5),
. . . .
. . . .

Aussi, il nous semble qu'on a pu dire avec assez de vé-

(1) Voir la note III à la fin du volume.
(2) Bembo.
(3) Michel-Ange.
(4) Pétrarque.
(5) Dante.

rité : « Qui ferait une histoire de l'amour en Italie, ferait « peut-être la plus évidente histoire des mœurs de la Pé- « ninsule (1).

En résumé, d'après M. Aroux, bien qu'il n'ose formuler par un mot la nature de l'hérésie de Dante, — mais cela résulte de tout son ouvrage, — Dante est un illuminé, un gnostique, un manichéen, un pythagoricien, un lollard, un béghard, un cathare, un albigeois, un fratricelle, un kabbaliste, un franc-maçon, un protestant (il réunit Jean Hus, Luther et Calvin), un rationaliste, un humanitaire. Toutes ces accusations sont réellement portées contre lui ; notre plume se lasse à les énumérer, elle en passe sans doute... et des meilleures peut-être.

N'importe, malgré M. Aroux, malgré son ancienne traduction de la *Comédie* et sa traduction future, malgré ses dix années de travail, malgré les centaines de pages de son livre, nous persistons à donner à Dante des épithètes tout autres que celles dont il l'a gratifié. Nous le proclamons artiste (il dessinait et était musicien), amant passionné, philosophe érudit, théologien profond, citoyen courageux, poète... poète comme on en rencontre à peine dans toutes les langues du monde.

Nous avons contre nous M. Aroux et ses quelques devan-

(1) Balbo.

ciers, et pour nous, l'Italie, la France, l'Allemagne, la poésie, l'histoire, la science.

Console toi donc, o Dante, et dors ton sommeil sans t'inquiéter des vaines attaques qui s'élèvent de temps en temps contre ta tombe; nous sommes assez nombreux pour te défendre. Consolez-vous aussi, o vous, ombres poétiques, Laure, Béatrix, vous et vos sœurs: la postérité garde ses sympathies pour celles dont le cœur fut le sanctuaire de l'amour et de la vertu.

L'indépendance du génie de Dante a soulevé ces attaques contre lui. Aussi, aujourd'hui en est-il encore que ce nom fait trembler. Qu'on nous permette de terminer ce livre par le récit d'un fait qui nous est personnel.

Au mois de décembre 1851, nous nous présentions à Venise devant l'employé autrichien chargé de viser les passeports. A notre arrivée, la carte de séjour ne nous avait été accordée qu'après de grandes difficultés et des démarches du consul français, car nous *osions réclamer une permission de vingt jours dans une ville où nous ne connaissions personne*; cependant, on nous avait octroyé la quinzaine après un interrogatoire détaillé sur nos projets et le but de notre voyage, suivi d'une délibération longue et mystérieuse. Nous pensions qu'on mettrait à nous congédier autant d'empressement qu'on avait apporté de mauvaise grâce à nous recevoir; mais, en réclamant le visa

pour notre passeport, nous avions annoncé devoir passer par Ravenne. Or, ici, le front de l'Autrichien s'était rembruni ; et, après un silence solennel, cette question nous fut brusquement adressée : « Qu'est-ce qu'un *avocat* peut « avoir à faire à Ravenne ? » et notre terrible interrogateur attendait la réponse, les yeux fixés sur nous et le doigt posé sur le passeport portant en effet ce titre malencontreux. Nous avions cru trouver un de ces mots qui tranchent une discussion à la gloire du prévenu et à la honte du juge : « Cet avocat désire voir les cendres de Dante. » L'effet produit fut immense, mais ressemblait peu au résultat attendu. On témoigne son étonnement sur un pareil voyage, à pareille époque, pour un pareil motif ; on nous peint les routes désertes et difficiles, on nous raconte les méfaits des bandes de voleurs et de brigands ; l'Autrichien lui-même n'oserait s'y hasarder..... Bref, nous renonçâmes à Ravenne pour nous diriger sur Padoue..... Et au moment où nous quittions Venise, lorsque nous traversions la salle où siége la dernière autorité qui vous inspecte, les sbires empanachés se disaient à demi-voix : « *Eccolo* » le voilà, tandis que les douaniers plongeaient leurs mains jusqu'au fond de nos malles en murmurant : « Il y a des écrits, il faut qu'il y ait des écrits... » Plus tard, un prêtre français que nous rencontrions sur notre route et auquel nous contions notre aventure, nous faisait com-

prendre toute l'imprudence de notre réponse et nous disait qu'il y a des noms qu'on ne doit pas prononcer aux oreilles de l'Autrichien : Dante et Michel-Ange sont encore des épouvantails.

O Italie! Italie! il y a cinq siècles, les forts génies que tu enfantais rêvaient pour toi l'unité et la liberté, et, aujourd'hui, ton unité est encore un rêve, ta liberté n'existe pas. Un moment, à la voix du saint pontife qui se levait dans la ville éternelle, tu as tressailli depuis les neiges qui couronnent ta tête jusqu'aux feux qui brûlent tes pieds. J'ai vu les plaines où tes enfants sont venus mourir, les citadelles qu'ils ont défendues avec tant de courage ; j'ai lu sur les pierres de tes églises les noms de ceux qui ont donné leur sang pour toi ; j'ai trouvé suspendues aux murs du Campo-Santo de Pise les chaînes que les Florentins ont restituées, pour ne pas garder le souvenir de leurs triomphes sur leurs frères..... Mais, hélas! les cœurs sont divisés comme le sol, et les canons de l'Autriche sont dressés sous le palais des doges ; en vain le lion de saint Marc darde sur eux ses yeux étincelants et bat des ailes sur sa colonne....

Je t'adresse, Italie, ces pages écrites, le cœur ému de tes souffrances et de tes douleurs, au souvenir de ta gloire, de ta grandeur et de tes merveilles, que de Venise à Naples j'ai pu voir et admirer. Ton sol garde dans ses entrailles un

passé qui est le gage de ton avenir. Tu trouveras, dans les tombeaux de ta vieille république, les mâles vertus du citoyen, et tes catacombes te gardent toutes les douces et saintes vertus du chrétien.

Polve d'eroi non è la polve tua (1)?

(1) « La poussière des héros n'est-elle pas ta poussière? » — Silvio. *Francesca da Ramini, at. I, scen. 5.*

NOTE I.

Nous n'avons pas voulu entrer dans une voie qui nous aurait entraîné trop loin ; aussi n'avons-nous pas examiné comment les contemporains de Dante avaient traité plusieurs questions agitées par lui. Cette étude du reste a été faite par Ozanam avec une grande largeur de vues, en ce qui touche le domaine théologique et philosophique ; il ne nous serait resté que le côté politique. Qu'il nous soit permis de donner ici quelques textes dans lesquels on pourra aisément reconnaître les principes de Dante : les noms cités les mettent à l'abri de toute attaque. Nous n'invoquerons que saint Thomas d'Aquin ou son disciple le B. Egidius Colonna, cardinal, archevêque de Bourges, qui a écrit le livre *de Regimine principum*, et saint Bonaventure, parcequ'il est inutile d'entrer dans de plus longs développements.

DE LA NOBLESSE.

C'est une erreur fréquente parmi les hommes de se croire nobles, parcequ'ils sont issus de noble famille. Cette erreur peut être combattue de plusieurs manières. — Et d'abord, si l'on considère la cause créatrice dont nous sommes les ouvrages, Dieu, en se faisant l'auteur de notre race, l'a sans doute annoblie tout entière... Si l'on envisage la cause seconde et créée, les premiers parents de qui nous descendons, ils sont encore les mêmes pour tous : tous ont reçu d'Adam et d'Eve une même noblesse, une même nature. On ne lit point que le Seigneur ait fait au commencement deux hommes : l'un d'argent pour être le premier ancêtre des nobles, l'autre d'ar-

gile pour être le père des roturiers. Mais il en fit un seul formé du limon et par qui nous sommes frères..... Sur une même tige naissent la rose et l'épine. L'un, comme la rose, fera le bien autour de soi : et celui-là sera noble ; l'autre, comme l'épine, blessera ceux qui l'approcheront, jusqu'à ce qu'il soit jetté, comme elle, au feu, mais au feu éternel : et celui-là sera vilain... Si tout ce qui procède du noble héritait de sa noblesse, les animaux qui habitent sa chevelure s'ennobliraient à leur manière..... Les philosophes eux-mêmes ont reconnu que la noblesse ne s'acquiert point par descendance... Il est beau de n'avoir pas failli aux exemples de nobles ancêtres ; mais il est beau surtout d'avoir illustré une humble naissance par de grandes actions... La véritable noblesse est celle de l'âme..... (1)

Nous avons tenu à donner ce texte bien connu pour répondre à ceux qui pardonneraient difficilement à Dante quelques unes de ses lignes sur la noblesse. Dante n'a jamais établi cette doctrine de l'égalité avec la rigueur dogmatique du théologien.

DU GOUVERNEMENT.

Saint Thomas étudie cette question : La loi ancienne a-t-elle convenablement réglé ce qui regarde les princes ?

Il semble, dit-il, que la loi ancienne ne l'ait pas convenablement réglé ; puis il se fait entre autres deux objections : — 1° La meilleure forme de gouvernement pour une cité ou pour un peuple, c'est d'être gouverné par un roi, parceque c'est la royauté qui représente le mieux le gouvernement divin, d'après lequel il n'y a qu'un seul Dieu qui gouverne le monde depuis le commencement ; la loi aurait donc dû donner aux Juifs un roi et ne pas en laisser le choix à leur libre arbitre. — 2° Comme la royauté est le meilleur des gouver-

(1) Saint Thomas, *de Eruditione Principum.*

nements, de même la tyrannie qui en est la corruption, est le pire. Or, le Seigneur en établissant un roi l'a investi du droit des tyrans.

Mais saint Thomas répond à la première objection : Deux choses sont nécessaires ; la première c'est qu'il faut que tout le monde ait sa portion de souveraineté. C'est le moyen de conserver la paix du peuple, de faire aimer et respecter de chacun l'ordre de choses qui a été établi. La seconde se rapporte aux différentes espèces de gouvernements... Le meilleur régime pour une cité ou pour un état, c'est de n'avoir qu'un prince vertueux qui commande à tous les autres ; que sous lui il y ait des chefs subalternes, qui à son exemple usent de leur autorité conformément à la vertu, de manière que le pouvoir n'en appartienne pas moins à tout le monde, soit parceque tous les citoyens sont éligibles, soit parcequ'ils sont tous électeurs.

Il conclut que tout cela se rencontre dans le gouvernement mixte qui renferme la royauté, l'aristocratie et la démocratie, ou le pouvoir populaire, parceque les derniers hommes du peuple peuvent être élevés au rang des premiers, et que d'ailleurs tous les citoyens sont électeurs. Et il ajoute que ce gouvernement fut établi par la loi de Dieu.

Quant à la seconde objection, saint Thomas répond : Ce droit n'avait pas été accordé au roi par l'institution divine ; l'Ecriture annonçait plutôt à l'avance l'usurpation des rois qui s'arrogent ce droit inique en tombant dans la tyrannie... (1)

Saint Bonaventure a écrit : On voit aujourd'hui un grand scandale dans les gouvernements ; car on ne donnerait pas à un navire un pilote novice dans le maniement du gouvernail, et l'on met à la tête des nations ceux qui ignorent l'art de les conduire. Aussi,

(1) Saint Thomas, *Summa*, Q. CV.

quand le droit de succession place des enfants sur le trône, malheur aux empires ! (1)

Cette liberté et cette hardiesse de penser révèlent bien des choses inconnues sur le moyen-âge et sur les théologiens catholiques. Nous croyons qu'il en découle un argument terrible contre M. Aroux. Il pourrait aisément déclarer ces passages révolutionnaires et socialistes, mais il n'appellerait certainement pas pour cela hérétiques saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure et tant d'autres. Il faut voir commment ces principes ont été développés par Bellarmin, Suarez, le Père Billuart et beaucoup d'autres qu'il serait trop long d'énumérer.

Nous n'insisterons pas sur ces observations dont la force ressort d'elle-même.

Il faut lire aussi le traité *de Regimine principum* du B. Egidius Colonna, et le même traité attribué généralement à saint Thomas.

Nous aimerions aussi à mettre sous les yeux du lecteur quelques décisions de ces conciles qui, au moyen-âge, au milieu des guerres générales, faisaient entendre des paroles de paix, ordonnaient aux combattants de déposer les armes à certains jours, à certaines fêtes, et qui établissaient la *Trève de Dieu*. Dante, en faisant des vœux pour l'établissement d'une paix générale, n'était qu'un écho de ces grandes pensées.

(1) Sermon de saint Bonaventure. *Hexœmeron*, V.

NOTE II.

Il eut été trop long de répondre aux accusations d'hérésie par des citations. Nous engageons ceux qui reprocheraient à Dante d'attaquer la hiérarchie ecclésiastique, la forme des sacrements, la prière pour les morts, à consulter le *Convito,* où il rend hommage à l'Eglise incapable de mensonge et d'erreur (1); le *Paradis,* où il place la tradition à côté de l'Ecriture sainte (2); le *Purgatoire,* où il reconnaît la puissance des clés, l'excommunication, les vœux (3), les indulgences et les œuvres satisfactoires (4). Ces passages sont d'une clarté qui ne permet ni le doute, ni la négation. Dante a justifié le culte des images. — Il recommande les âmes des morts aux prières des vivants. — Il prie les Saints et la Vierge (5). — Il célèbre les ordres religieux et leurs fondateurs (6). — Il déclare que la révélation est le suprême *criterium* de la vérité logique et de la loi morale; que la plus noble fonction de la philosophie est de conduire à la foi dont il exalte les grandeurs (7).

Ce travail de citations a été consciencieusement fait dans un ou-

(1) II, 4, 6.
(2) V, 25.
(3) IX, 26. III, 46. V, 19.
(4) IX, *passim;* II, 23. *Paradiso,* XXV, 23; XXVIII, 37.
(5) *Paradiso,* IV, 14; XXXIII, 1. *Purgatorio, passim.*
(6) *Paradiso,* XI et XII, *passim.*
(7) *Convito,* III, 7, 11; IV, 15. *De monarchiâ,* III.

vrage écrit en anglais par Charles Lyell, et traduit en italien par Gaetano Polidori.

Nous ne donnerons qu'un exemple pour prouver comment on peut facilement expliquer certains vers dans lesquels quelques commentateurs ont trouvé des preuves de l'inorthodoxie du poète. Ainsi, on a voulu voir un blasphême contre le saint sacrifice de la Messe dans ce vers du *Purgatoire* (1) :

Che vendetta di Dio non teme suppe.

Mais on sait maintenant que ce vers fait allusion à une coutume de Florence. On plaçait du pain et du vin sur la tombe de ceux qu'on avait fait périr, espérant, par là, conjurer la vengeance de leurs parents.

Il était inutile de donner une liste d'autorités en notre faveur. Qu'on se reporte cependant à l'*Histoire universelle de l'Eglise catholique* par Rohrbacher (2), et l'on verra comment il entend la *Divine Comédie*. Il constate, après Artaud (3), que Dante mourut après avoir reçu tous les sacrements de l'Eglise, et que les écrivains franciscains assurent qu'il s'était fait recevoir dans leur ordre et qu'il mourut revêtu de leur habit.

Nous n'avons pas cru nécessaire de prendre la défense de Béatrix et de montrer que Dante a parfaitement pu lui donner le rôle élevé qu'elle occupe dans son œuvre. Plusieurs en ont été blessés, et

(1) XXXIII, 12.
(2) Vol. XXe, p. 159, etc.
(3) *Hist. de Dante*, p. 485.

M. Victor de Saint-Mauris lui a reproché, dans sa récente traduction, de placer Béatrix au-dessus de Jésus-Christ. Nous croyons qu'il y a là une grave erreur. Au commencement du poème, dans les premiers chants de l'*Enfer,* Béatrix fait bien encore penser à la belle Florentine aimée par le poète; mais bientôt cette figure s'aggrandit; dans le *Paradis,* on ne voit plus en elle que la sainte personnification de la théologie, de la religion. Si on se pénètre bien de cette pensée, on comprendra l'intention de Dante et on lui pardonnera aisément ces souvenirs du monde terrestre qui semblent le suivre jusque dans les pures et sublimes régions de l'éternité.

Il n'y a qu'à voir dans le *Purgatoire* quel rôle joue Béatrix vis-à-vis Dante. Il ne l'interroge qu'avec respect et tremblement, et elle lui parle avec toute l'énergie d'une autorité incontestable. « Sous un voile blanc et ceinte d'oliviers, Béatrix lui apparaît, « portant un manteau vert et une robe couleur de feu..... Dans « son attitude royale et dédaigneuse, elle lui dit: Regarde-moi « bien, je suis bien, je suis Béatrix ! Comment as-tu daigné t'ap- « procher de ce mont (1)?... »

La honte abat tellement le front de Dante que, baissant ses yeux sur l'onde claire où il se voit, il les détourne sur l'herbe (2). « Alors, sous son voile et au-delà du fleuve bordé de verdure qui « les séparait, Béatrix lui parut se dépasser elle-même dans son « ancienne beauté, de plus encore qu'elle ne dépassait ici toutes « les autres, quand elle était sur terre. Un si grand remords lui « mordit le cœur qu'il tombe évanoui..... Les vertus théologales

(1) *Purgatorio,* Ch. XXX.
(2) *Purgatorio,* Ch. XXX.

« l'entourent ainsi que la Tempérance, la Force, la Justice, la Pru-
« dence. On chante ces vers magnifiques :

« Volgi, Beatrice, volgi gli occhi santi
« (Era la sua canzone), al tuo fedele,
« Cher per vederti ha mossi passi tanti.
« Per grazia fa noi grazia, che disvele
« A lui la bocca tua, si che discerna
« La seconda bellezza che tu cele (1).....
« . . . .

« Tourne, Beatrix, tourne tes yeux saints (telle était leur chanson)
« vers ton fidèle, qui tant a fait de pas pour te voir. De grâce, fais
« nous la grâce de lui dévoiler ta bouche, afin qu'il discerne la
« seconde beauté que tu cèles. »

Est-ce encore Béatrix la Florentine ? N'est-ce pas plutôt la science théologique avec toutes ses vertus ?

(1) *Purgatorio*, Ch. XXXI.

NOTE III.

Pour ne pas interrompre les citations que nous avons faites de quelques vers de Bembo, de Michel-Ange, de Pétrarque et de Dante, nous en avons renvoyé ici la traduction. Nous la donnons aussi littérale que possible :

« Amour, par toi je connais ce que je suis; toi le premier tu
« m'as élevé de terre et enlevé dans le ciel, et tu as donné à mon
« dire une douce harmonie. »

BEMBO.

« Comme exemple fidèle (modèle sûr) à suivre dans ma vocation
« (d'artiste), en naissant, j'eus le don de comprendre la beauté
« (l'idée du beau) qui est pour moi la lumière et le miroir de deux
« arts (la peinture et la sculpture). »

MICHEL-ANGE.

On saisirait difficilement le sens de ces vers, si on ne savait d'avance par qui ils sont signés. Mais quand on aperçoit le nom de Michel-Ange, peintre et sculpteur en même temps, on ne tarde pas à pénétrer sa pensée. Le secret de ces âmes d'élite qui semblent avoir dérobé le feu du ciel, est là tout entier. Ce qui fait l'artiste, c'est ce don de l'intelligence et de l'amour du beau; dépôt sacré et précieux que Dieu confie à l'humanité, pour l'élever de terre et

l'enlever au ciel. Les grands artistes ne pratiquaient pas *l'art pour l'art* (phrase aussi ridicule que la chose); leurs œuvres trahissent suffisamment leurs préoccupations, l'objet de leurs efforts et le but de leurs désirs; ils ont eu soin cependant de nous entretenir de cet idéal qu'ils rêvaient sans cesse. Platon l'avait compris ainsi; Raphaël en parle dans une de ses lettres qui, heureusement, a été conservée, et Michel-Ange affirme que c'est cette idée du beau qui a éclairé, illuminé les conceptions qu'il traduisait avec son pinceau ou son ciseau.

« En détail, secrètement, je lis dans tes beaux yeux tout l'amour
« que ma bouche et ma plume expriment. »

PÉTRARQUE.

« C'est de toi que doit venir chaque bien que se fatigue à cher-
« cher le monde entier; sans toi se trouve détruit tout le bien que
« nous avons le pouvoir de faire. »

DANTE.

Voilà bien la préoccupation de l'Italie. Elle aime le beau, elle le cherche, elle l'étudie pour le traduire et le commenter de mille manières. Peintres, sculpteurs, architectes, musiciens, poètes, tous les artistes sont en quête de la beauté et de l'amour qui n'est que l'aspiration vers la beauté morale, intellectuelle, physique. L'Italie, c'est la terre poétique par excellence. C'est pour cela que Dieu lui a donné ses lacs et ses montagnes, ses aloës et ses bois d'orangers, qu'il l'a environnée de ses mers aux flots bleus et harmonieux, et qu'il a suspendu sur sa tête son dais d'azur.

« *Un des reflets du ciel, c'est le rire des femmes,* »

a dit Victor Hugo.

Si Dieu, en effet, a donné à l'homme la force et l'énergie, il a voulu répartir à la femme tous les charmes de la grâce et de la beauté. Ces *poètes* de l'Italie, qu'ils aient tenu un ciseau, un pinceau ou une plume, ont tourné leurs regards vers cette pure et ravissante création. Malheureusement, il est vrai, plusieurs, pour n'avoir pas compris que l'amour terrestre ne devait être pour eux qu'une aspiration vers l'amour infini, ont perdu les grandes et saintes inspirations. Mais ne nous étonnons pas de trouver auprès d'eux ou Laure, ou Béatrix, ou Vittoria Colonna : les uns aimeront avec l'amour pieux de Dante, les autres avec le chaste respect de Michel-Ange.

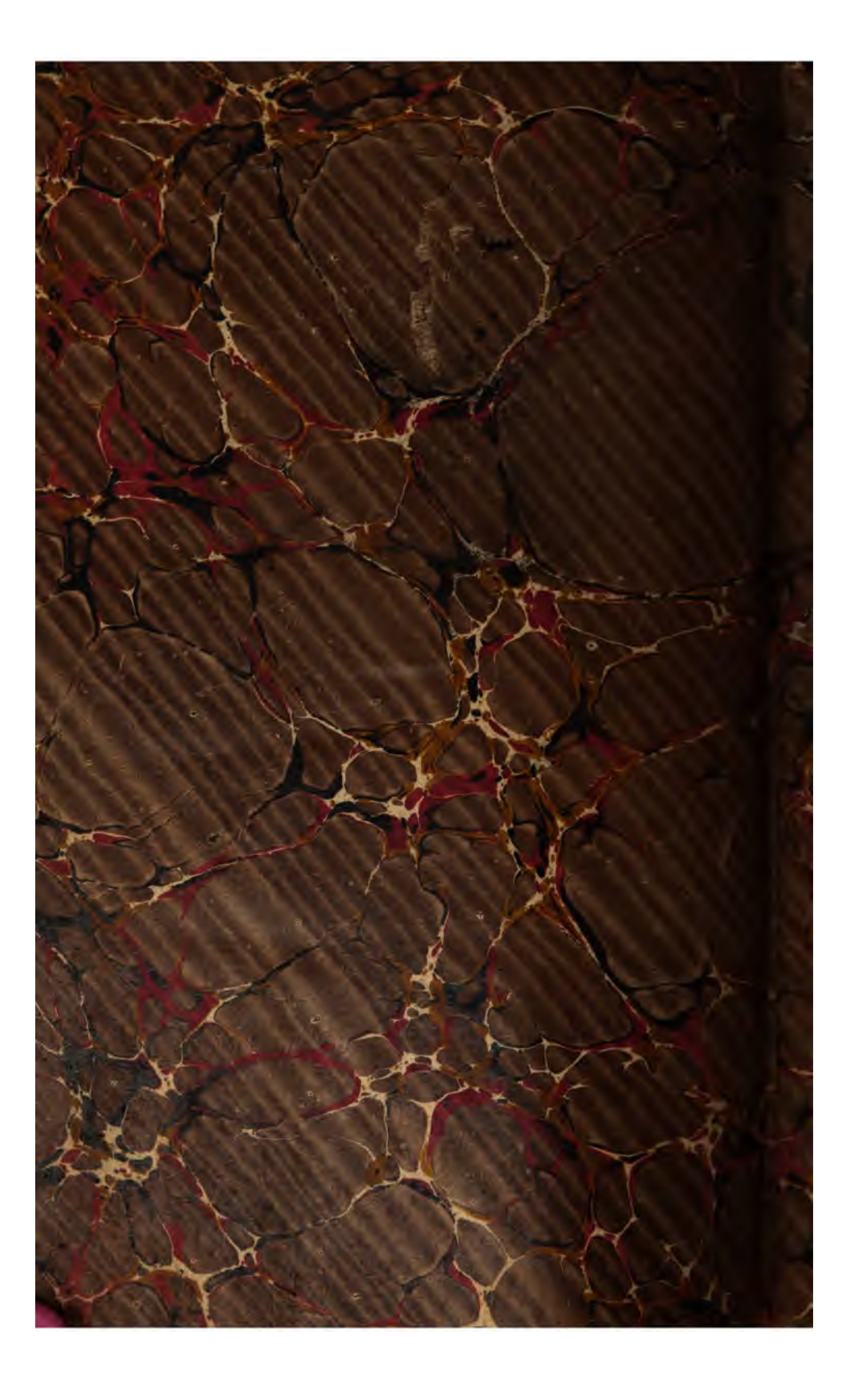
C'est pour cela que le mot du comte Balbo, que nous avons cité, nous paraît si parfaitement juste.

TABLE.

ERRATA.

Page 161, ligne 5, *au lieu de* critiques, *lisez* artistiques.

Imprimerie de W. REMQUET et Cie, rue Garancière, 5, derrière Saint-Sulpice.




DUE JAN 29 1921
CANCELLED
STALL-STUDY
CHARGE

